

Stéphane Pucheu

SANS TITRE

Dans la RALM

stephane-pucheu.ral-m.com

Les étendards se lèvent, une fois de plus.

Et leur claquement, et leur battement devient rapidement sonore.

Le dressement de leur support, vertical et circulaire, se multiplie dans un alignement dont la longueur dépasse le champ oculaire. Dépasse, également, toutes les facultés de spéculation.

Cette suite de segments blancs, donc, supporte une surface ou un tissu rectangulaire battu et battu encore, des surfaces dont la mobilité latérale est constante, permanente, parfois brutale, engendrant alors un bruit mat, bref, aussitôt évanoui dans la puissance ambiante du vent.

Par intermittence, c'est regroupés qu'ils affichent leurs mouvements battus, dans un parallélisme ou une dissymétrie qui matérialise les changements éoliens.

Au-dessus, l'azur est découpé, l'azur n'est plus aussi sûr de sa compacité bleutée.

Je le vois depuis que je suis ici, là, tandis que je laisse les formes narratives naître dans un apparent désordre.

L'art de la synthèse est une contraction de l'espace-temps en un minimum de mots. Et potentiellement un maximum de sens.

Ma présence, ici, ne relève de la moindre raison ou intention. Ma haute stature, ainsi que la brève et homogène pilosité de mon visage se fondent en quelque sorte dans un décor moderne, dans cet espace panoramique où l'oeil peut à loisir se déverser, se déverser et glisser sur les éléments qui composent la matérialité des formes : sable, sel, granit...

Tout ce qui me traverse l'esprit traverse la narration.

Les couloirs, maintenant, impriment leur luminosité, oui, la lumière est crue, omniprésente, précédant ma haute stature qui se meut d'un espace à un autre, jusqu'à ce que le carrelage, jusqu'à ce que les losanges terminent ou achèvent leur géométrie, jusqu'à ce périmètre particulièrement lumineux synonyme de lieu d'aisance.

Parallèles aux murs blancs, au long rectangle comme sans fin, une série de céramiques à hauteur de taille imprime leurs contours blancs de forme oblongue, des contours tous identiques, des contours dont l'intérieur affiche une évidente fonctionnalité ou vocation. Celle d'accueillir la mixtion.

Le mot est à peine prononcé au sein de la narration que ma verge, extraite du pantalon, commence à déverser un jet clair, une urine claire et constante, un humus liquide dont les parois amortissent l'impact, la trajectoire devenant peu à peu verticale, vouée à être évacuée. Mon squelette droit, absolument droit

est comme rivé au sol cependant qu'une partie de mon métabolisme se régénère, se purifie, cependant que mon esprit continue ses propres recherches, ses propres investigations.

Les étendards sont à nouveau frappés par le vent.

Le jet d'eau, maintenant, nettoie les parois sous la pression du bouton, faisant jaillir un bruit ou plutôt un son puissamment liquide qui entre en contraste avec la compacité du silence et de la lumière. Avec la statique de l'ergonomie.

Dans la nudité du son se détache à nouveau celui de la ventilation. L'air semble matériel. Sa circulation à travers la matière s'opère de manière sonore et invisible, c'est le bruit de fond dominant qui se fait entendre, là, maintenant.

Partout.

Le bruit ténu se poursuit, au-delà de l'espace, au-delà de toute adjectivité.

C'est un faisceau domestique, maintenant, c'est une possibilité multiple qui s'offre aux mouvements de mon squelette, à partir de cette suite de volées, à partir de cet escalier, à partir de cette entrée ou de ce hall, de cette surface rectangulaire, épicycle de la lumière et de ses multiples sources, ce sont différentes pièces ou encadrements aux surfaces propres, aux matériaux distincts et identiques, une domus à l'intérieur de laquelle mes pas évoluent avec aisance, changeant aisément de périmètre, des pas suivis ou croisés par le pelage de félinés, tandis que leurs yeux en amande croisent les miens, des yeux dont la couleur et la compacité s'apparentent à ceux d'un saurien.

Domus auréa.

La ductilité du disque étend sa couleur cuivre sur l'ensemble de la surface, sur l'ensemble du plan. La couleur, unique, accroît sa matérialité dans une intensité sans cesse croissante. Liquidement exponentielle.

Le cuivre est partout, maintenant, chaque fenêtre ou sortie, chaque rectangle, horizontal ou vertical, en étant le reflet.

Le support.

Et les pas, et l'évolution de l'autre stature, de l'autre monde se fond de manière aérienne, oui, elle change de pièce aisément, rapidement, sans produire le moindre bruit, tandis que mon squelette, maintenant, se fige ou s'arrête, campé dans ses appareils urbains, les mains le long du corps, campé sur le sol, rivé, la pilosité de mon visage exprimant une légère et homogène poussée, corrélativement à l'apparition d'une mince pellicule de sudation qui probablement irrigue le cuir de mes cheveux noirs, des cheveux courts en apparent désordre.

Mon regard, lui, balayant l'espace de manière panoramique, ne voulant s'attarder, visiblement, sur aucun objet particulier. Sur aucune surface.

L'écriture est une remise en ordre provisoire de soi-même et du monde.

Les étendards reprennent leur mouvement dans l'espace, à nouveau, la brutalité irrégulière du vent procédant à leur balayage latéral, un flottement mobile encore plus sonore que précédemment.

Un flottement comme omniscient.

La verticalité de leur drapé apparaît, maintenant, avec la marque d'un chevron, oui, la marque d'un segment double et symétrique, de forme oblongue avant l'intersection. Avant la naissance de la pointe ou son affirmation.

Qui se voit ou s'aperçoit de loin.

De très loin.

Qui se distingue, qui se détache, à partir du plan, à partir du tissu battu par le vent.

Cependant que la narration, elle, suit son cours...

AOUT 2015

TITRE II

SANS

Ici, commence ou recommence la narration.

Des espaces distincts, publics ou privés - à moins qu'il faille insérer entre les deux une conjonction de coordination - font peu à peu apparaître le panorama subjectif.

Des espaces distincts et leur multitude étendent leur surface, là, à partir du périmètre plastique de la narration, se confondant, maintenant, avec lui.

Dans l'intimité de la domus, dans la pièce où le sommeil et les corps s'arrêtent régulièrement, la forme de la matière, une matière pleine, reflète la variété de la géométrie dans un agencement pensé, conçu, étudié, dans un agencement où la spéculation a fini par arrêter des formes, dans un agencement, en dernier lieu, profondément subjectif.

Ou animal.

Des livres, encore, des livres, toujours, dont les titres ou la rectangularité se multiplie, comme à l'identique, au sein de lieux ou d'édifices fortement ordonnés, au sein d'espaces étendus pour ne pas dire vastes, au sein, aussi, de temples sans nom qui leur sont, en quelque sorte, dédiés.

- Monsieur le Narrateur ?

- Oui ?

- Aimeriez-vous répondre à quelques questions qui n'ont pas un rapport direct avec la littérature ? Avec vos recherches littéraires ?

- Oui. Pourquoi pas ?

- Pourriez-vous nous dire, sous la forme d'une énumération positive ou négative, vos goûts ou vos penchants ? rajoute la voix féminine d'âge médian ou à peine plus avant, une voix chaude presque métallique.

Glissante.

Mouvante.

Dont l'onctuosité vocale, déjà, dilate l'Eros.

Le temps s'écoule, maintenant, là, sur ces reliefs géographiques, agissant comme une patine invisible qui adoucit ou révèle les angles, courbes et autres dénivellations, qui modèle sans cesse, avec brutalité ou lenteur, la matière brute ou primitive. Tout comme l'œuvre, taillée à la serpe, tout comme les formes narratives qui progressivement s'affirment, deviennent elles-mêmes, soumises au mouvement et à sa dynamique, soumises à la force, à la puissance, soumises, aussi, à la spéculation.

Pour enfin s'achever. De manière sans doute arbitraire.

L'azur net s'impose, maintenant, dans la narration.

Dans son horizon.

Et le narrateur investit les espaces publics et privés dont certains s'agrandissent tandis que d'autres rétrécissent.

Des duplications de marbre – un marbre blanc, immaculé – mettent en relief ou en exergue une espèce féline domestique issue d'une ancienne, très ancienne civilisation qui perdure, oui, qui vit encore, les répliques figées offrant au regard leur propre regard statique, un regard droit, un regard plein, un regard se confondant sans doute avec l'absence du temps, cependant que l'espace lui est dévolu, cependant que le vaste édifice de forme rectangulaire semble accueillir en lui un nombre incommensurable de spécimens.

Ce qui semble sans fin, aussi, c'est le nombre de sources, oui, ce qui semble sans fin, c'est le nombre de titres et de sous-titres, c'est le nombre de références, oui, c'est le nombre de lignes présentes en bas de page, à la suite d'une césure avec le bloc principal, avec le texte, oui, ce qui semble sans fin au fil des pages et de leur défilement, c'est ce qui est commodément et usuellement appelé une bibliographie...

Avance l'oeuvre, là, parmi toutes ces strates...

Ce sont déjà, ce sont encore de larges rectangles d'étoffes battus par le vent, ce sont de vastes mouvements provoqués par la force éolienne dont les flots invisibles molestent la matière blanche, produisant un bruit parfois set et mat, un bruit qui devient itératif, un bruit conjointement analogue et distinct des précédents, dans un champ oculaire qui dépasse, de loin, une ligne panoramique, dans une perspective étendue et rectiligne, où les ultimes répliques s'échappent inexorablement de la captation oculaire...

Les digues panoramiques, ainsi, semblent avoir été brisées...

La sculpture polymorphe semble partout présente, qu'il s'agisse des corps, des paysages, des cadres urbains, oui, toutes les formes sont concernées, l'érosion ajoutant sa propre patine, l'oeil reconnaissant aisément les changements en cours... et précédents...

Taillée à la serpe par le temps, l'oeuvre devient, devenant de plus en plus affirmée, de longs moments sans doute faussement paisibles alternant avec ces grands changements ou profondes modifications...

Face au félin domestique qui paraît l'interroger, face à l'animal statique dont les globes sont légèrement mobiles, le narrateur répond :

J'aime la littérature.

J'aime l'ordre des choses.

J'aime le mouvement inhérent à la recherche littéraire.

Je n'aime pas le désordre.

Je n'aime pas les postures.

Je n'aime pas le bruit.

J'aime, peut-être par-dessus tout, le silence et son épaisseur.

J'aime les grandes superficies, les grandes surfaces.

J'aime la couleur cuivre des couleurs automnales.

J'aime les formes.

J'aime l'effort.

Je n'aime pas beaucoup la facilité.

J'aime l'essence du sobre, de l'épure, de l'élégance.

J'aime la simplicité.

J'aime songer aux connexions ou ponts, aux passerelles entre différents domaines ou disciplines comme la peinture et la littérature.

J'aime songer à l'histoire de l'art.

J'aime la conscience animale.

Une robe, une longue robe cartilagineuse, une épaisse couverture sombre et unie, en d'autres termes un long squelette dont les mouvements parfaitement synchronisés - des mouvements reflétant une allure placide et sûre - prennent de plus en plus d'espace, là, dans le plan narratif, apparaît dans toute l'étendue de sa plastique, une apparence qui englobe de manière combinée la masse volumique, la souplesse, le hiératisme, la robustesse ... les dents de sabre surgissant de par l'ouverture soudaine de la mâchoire, tandis que l'échine opère une rotation synonyme d'arrêt, momentané ou prolongé, synonyme,

aussi, d'incrustation des globes dans un nouveau plan narratif composé désormais, exclusivement, de leur forme en amande, si caractéristique... et statique...

Langue, latin, latium...

J'aime l'écriture.

J'aime la langue française.

NOVEMBRE 2016

SANS TITRE III

La naissance de l'incipit, là, prend toutes ses formes.

Il hésite, ayant à sa disposition un nombre de choix illimité, un nombre de choix sans cesse exponentiel, un nombre de choix dont l'exhaustivité ne peut être que spéculée.

Les étendards émettent des sémaphores, à l'instar des félidés... ou encore des espaces urbains ainsi que leur matérialité...

Des grandes voies éclairées...

Ma propre déambulation s'accompagne d'une voix grave, lancinante, permanente... qui traverse les mêmes espaces que moi, qu'ils soient domestiques ou privés... oui, mon squelette est escorté par une mélodie mouvante, une mélodie dont la simplicité a depuis longtemps - sans doute toujours - dissout la recherche préalable nécessaire à sa propre élaboration.

A sa propre conception.

La géométrie des murs, la géométrie des façades ou le glissement de mon métabolisme vertical se confond, en quelque sorte, avec cette plage vocale, oui, avec cette placide écume dont le sel se répand horizontalement, avant de devenir évanescent...

Dans ce qui s'apparente à une vague inspection domestique, je constate l'aspect immaculé du mobilier intime, là, de cette forme céramique concave au-dessus de laquelle un miroir se confond avec la paroi, de ce blanc omniscient laqué par mon champ oculaire, un mobilier dont la propreté se confond avec la netteté de certains chantiers narratifs, de certaines fictions dont la prosodie ne souffre la moindre hésitation, la fluidité qui s'en dégage assurant un mouvement simplement accompagné par l'attention.

Par le regard.

La voix continue, oui, elle évolue en ondulations ou decrescendo, se pose... puis reprend...

J'aime le contact des pelages

J'aime l'érotisme vocal

J'aime le changement des formes, qu'elles soient urbaines ou narratives

J'aime l'abstraction, la distance

Je n'aime pas l'étroitesse

La narration continue de contaminer l'espace, avec des possibilités d'orientations plus singulières les unes que les autres, l'esprit spéculatif opérant un choix arbitraire ou subjectif qui en appelle à un autre et nouveau choix... et ainsi de suite...

J'aime sentir le développement du flux narratif

La dissolution des personnages, maintenant, se fait de plus en plus matérielle...

- Monsieur le Narrateur ?

- Oui ?

- Vous rendez-vous compte de ce que vous proposez aux lecteurs ?

- Partiellement, dis-je à la voix féminine interrogatrice.

- Vous semblez conscient de beaucoup de choses.

- Partiellement, dis-je à nouveau, dans une diction plus lente et transparente.

- Vos recherches... ont-elles un but ? reprend-elle sur un ton manifestement plus relâché, placé sous le sceau de la curiosité.

- Voilà une excellente question. Une excellente question. Mon cortex, ma tête est une sorte de laboratoire ouvert, et... comment dirais-je...

- ... oui ?

- Vous êtes peut-être déjà en train de faire partie d'une narration en cours ou à venir... une fiction érotique de surcroît.

- De surcroît ? dit-elle avec une émotion masquée autant que possible.

- Oui, de surcroît...

La narration, simultanément, se répand. Oui, la narration poursuit son expansion.

La littérature est un fauve propulsé par son instinct prédateur.

La brillance des espaces domestiques intimes se réaffirme, réitérant la densité de sa statique dont la surface est dominée par une netteté irréprochable, comme intemporelle. Autour de laquelle tout est en ordre. Oui, absolument en ordre.

J'aime la civilisation romaine.

Des lectrices, simultanément, sont en train de lire, sont en train de faire honneur à la narration, de donner sa pleine dimension au verbe, à la prose, à travers leur gorge et leur voix, dans une diction claire, nette, neutre, dans une diction transparente...

Lecture constante et polysémique...

L'insertion de la pièce de monnaie, maintenant, déclenche toute une série de bruits dont la succession et probablement l'interconnexion sont synonyme d'automatismes, les différents cliquetis, désormais, cédant la place au silence pictural, oui, à la naissance de l'image sur l'écran, là, au fond de la perspective, des images qui s'associent, maintenant, au déroulement narratif musical, une longue, une haute, une panoramique silhouette féminine étalant son apparition... ainsi que ses mouvements...

Lecture, oui, lecture d'une plage musicale qui revient encore...

Tandis que la voix répand à nouveau son grain, sa gravité, son étrange générosité... tandis que les adjectifs se suivent sans pour autant se ressembler, des mots qui accompagnent les variations mélodiques, ces dernières devenant de plus en plus soutenues, de plus en plus appuyées, de plus en plus accentuées... se rapprochant de la sobriété du silence... tandis, aussi, qu'une nouvelle narration est en train d'émerger, là, quelque part...

Peut-être ailleurs.

FEVRIER 2017

SANS TITRE IV

La narration ou le flux narratif, une fois de plus, une fois encore, s'exonère de toute dénomination.

Commençant son mouvement, là, ici, maintenant, dans une direction qui met rapidement en exergue un certain nombre de formes géométriques, des formes délimitées, des formes que l'on peut qualifier de domestiques - oui, appartenant à la domus ... - , comme en témoigne la surface blanche, la surface carrelée de ces quelques mètres carrés où l'épiderme et ses libations consacrent leurs rites journaliers, le périmètre conjointement propre et transitoire à partir duquel un faisceau de pièces s'offre au champ oculaire, un sol en damier et des façades unies qui constituent ce que l'on appelle un hall, une large et grande pièce à vivre où les formes du mobilier révèlent des espaces pleins au sein desquels il est possible de s'asseoir ou de s'allonger, tandis que les percées de lumière pâle, de lumière naturelle se réfléchissent sur la façade opposée...

La céramique et sa blancheur ne cessent de luire dans l'espace dévolu aux libations, oui, et ses formes oblongues incitent à une inspection ou considération oculaire involontaire qui certifie une netteté inégalable, intemporelle.

Dans une autre pièce, maintenant, les verticalités qui contiennent le large rectangle sur lequel des documents, des feuillets et différents outils destinés à l'écriture sont posés ou disséminés affichent elles aussi des formes oblongues ainsi que des motifs plutôt classiques qui permettraient une identification historique aisée, oui, une dénomination adjectivale, en un mot.

Ce qui domine, pourtant, c'est la noblesse d'un matériau naturel qui semble lisse comme du métal, derrière lequel, au fond de la pièce, se détachent de multiples formes convexes, oui, maintes reliures accolées.

Qui évoquent sûrement, probablement, possiblement... potentiellement... qui évoquent, sans doute, la littérature.

Cette vaste science de la liberté.

Oui, de la liberté...

La contamination de la narration se poursuit, maintenant, avec l'apparition de ces larges, panoramiques, de ces immenses perspectives composées de verdures fortement structurées, au milieu desquelles du bâti défile, oui, de grandes pierres aux formes géométriques fortement ordonnées se succèdent dans un mouvement longitudinal et latéral, à l'unisson, semble-t-il, du gigantisme de la nature qui suit la perspective, en profondeur, jusqu'à la ligne d'horizon, là-bas, au fond, tout au fond, là où le disque, tôt ou tard, disparaîtra...

A l'intérieur de cette contamination, plusieurs incipits, plusieurs fictions se développent tels des embryons, des prémices qui restent cependant figées, sans doute trop précoces, à moins qu'elles ne prennent une autre et nouvelle direction, beaucoup plus sûre ou déterminée... Beaucoup plus solide...

Ecrire signifie aimer le monde.

Si la narration souhaite poursuivre, si la plume exige ou m'enjoint à continuer, c'est l'attention d'un jeune félidé, là, qui requiert mon attention, c'est la captation de l'affect qui m'est demandée, signifiée déjà par une discrète et constante mobilité vers moi, vers mon squelette, les coussinets faisant montre d'une souplesse et d'une détermination sans faille...

Le catus et son affect divinisé...

Le pelage entier, maintenant, s'accôle au derme, au squelette, et le temps peut s'écouler indéfiniment ...

Conjointement, une voix familière qui verse dans le chant emplît à nouveau l'espace... ou ma mémoire ...oui, une voix symphonique diffuse son amplitude, sa force, sa placidité... son extension... sa plasticité ... dans un champ panoramique, oui, un champ totalement circulaire qui semble absorber l'espace entier.

Y compris celui de la narration.

La littérature sera toujours sa propre héroïne. Oui, toujours...

Dans cette pièce intime, là, dans cet espace privé ou strictement privé dévolu au repos, la forme des différents matériaux est rigoureusement géométrique, distinguant le large rectangle central des petits rectangles latéraux, les cubes de chevet des hauts rectangles pleins, eux-mêmes distincts des rectangles transparents à travers lesquels pénètre la lumière blanche du jour.

La forme oblongue revient à travers ce temple du divertissement et du combat, une enceinte désormais figée, oui, plus que jamais figée puisque sa datation ne cesse de s'épaissir.

Les ruines seules sont immortelles.

La greffe entre le pelage et le derme vient de s'achever.

Jusqu'au prochain appel. La prochaine sollicitation.

L'intentionnalité demeure reine. Et imprévisible.

L'instinct est une lucarne à l'intérieur de laquelle circule une lumière blanche, épaisse, drue... une lumière compacte.

De nouveaux incipits semblent poindre, oui, de nouveaux commencements narratifs annoncent leurs intentions, tandis que la contamination en cours oriente la narration vers d'autres espaces, d'autres lieux ...

Dans ce qui s'apparente à des formes contradictoires pour ne pas dire opposées, dans ces oppositions conflictuelles à l'intérieur même de la narration, c'est l'espace et avec lui le temps qui prennent le dessus, avec la matérialisation d'édifices anciens répondant sans doute au nom de temples ou sanctuaires, des lieux, dans tous les cas, qui affichent leur fixité temporelle, là, dans ces vastes périmètres rocheux ou ces plaines, de pays ou contrées ayant vécu... ayant renaît... avant d'imposer, maintenant, de grandes architectures patinées par le temps, dont les intérieurs, vacants, sont en contraste avec l'épaisseur et la régularité de murs ne s'étant pour ainsi dire modifié ou abîmé...

Ce qui s'apparente à une ancienne ville ou un labyrinthe, sitôt évoqué ou suggéré, cède la place, maintenant, à des esplanades comme sans fin, oui, des esplanades dont la perspective modifie toutes les possibilités de perspective, alignant une succession sans doute sans fin d'étendards dont la forme géométrique est régulièrement battue par le vent, le silence, lui, étant partout présent, partout omniscient... hormis lorsque les tissus émettent des claquements qui surgissent séparément... s'éteignant aussitôt pour reprendre... instantanément.

La littérature ou la narration commence à entrer dans une rivalité totale avec le silence, oui, le flux s'accélère, pour peut-être, sans doute, probablement... sinon le rejoindre, du moins tendre vers lui...

MARS 2017

SANS TITRE V

La narration avance, encore, toujours, sans la nécessité de la moindre dénomination.

Un mobilier de forme reconnaissable, un matériau naturel par endroits travaillé pour ne pas dire sculpté, un rectangle de couleur sombre et uni rivé à quatre verticalités sans doute caractéristiques d'une certaine époque affiche sa matérialité, là, sa présence, là, statique et incontournable, au sein d'un espace cubique, au sein de parois murales à l'intérieur desquelles un certain nombre d'éléments reliés à la fonctionnalité du mobilier évoqué occupent l'espace, oui, des éléments dont le tout, au bout du compte, dégage une forte homogénéité.

Sur la surface plane, plusieurs formes géométriques sont disposées, des intervalles entre eux étant intercalés, résultant d'un ordre plus ou moins volontaire, ayant pris le dessus, peut-être, sur un certain hasard, un hasard initial.

La forme rectangulaire de feuillets vierges, celle de documents manuscrits... la forme oblongue terminée par un biseau, la convexité d'un ouvrage... l'épaisseur relative, toute relative du papier... les différentes lignes créées par la disposition des éléments entre eux, puis entre chacun d'entre eux et les lignes strictes du secrétaire...

Ici, les arbres et leur texture naturelle sont à l'origine de la plupart des éléments, de ce qui constitue la présence plurielle, statique et complémentaire des différentes formes évoquées jusqu'ici.

Une présence furtive et non moins dense, là, soudainement, se manifeste, à travers un mouvement transparent, à travers des gestes comme invisibles, à travers, aussi, à travers, également, la matérialité d'une main, d'une paume, à travers la pose provisoire et néanmoins gravée d'une paume et de ses unités

qui demeurent un instant sur mon épaule, un instant objectivement impossible à quantifier, subjectivement possible à limiter, du moins c'est ce qu'il me semble, là, au moment où j'évoque cette scène, au moment où cette femme vient de délivrer une part d'elle-même sur mon propre derme, dans mon propre organisme, tandis qu'elle poursuit, déjà, ses tâches sans doute aussi distinctes les unes des autres, dans un périmètre différent du mien. Dans un périmètre différent de celui du narrateur.

Puis, la narration modifie encore l'espace et le temps, oui, la narration avance encore, annonçant de nouvelles configurations, comme ce vaste, comme cet immense espace générique délimité par de longues, très longues ouvertures lumineuses, de longs rectangles de verre à travers lesquels pénètre l'épaisseur du jour, dans sa ductilité visible partout, du sol au plafond, ainsi que sur les unités rectangulaires comme innombrables qui assurent une forme géométrique plus que précise à l'espace décrit depuis quelques instants, un espace caractérisé, notamment, par un plan en damier, des verticalités comme à perte de vue qui soutiennent des tables aux couleurs chaudes et unies, dont l'une d'entre elles abrite un certain nombre de feuillets noircis, des feuillets conjointement épars et empilés, des feuillets témoignant d'une écriture rapide, droite, d'une écriture qui utilise tout l'espace possible.

Y compris celui de la narration...

Pendant ce temps, simultanément ou conjointement, l'encadrement absorbe la silhouette élancée, la haute et verticale stature féline qui change, maintenant, d'espace, de périmètre, de pièce...

Et la structure narrative se modifie encore, oui, sa linéarité mobile construit ou bâtit de nouvelles formes, à l'instar de celles qui apparaissent, maintenant, de ces palais, sanctuaires ou temples du texte, de ces édifices baroques et classiques à la fois, chargés de multiples strates temporelles, chargés d'étoffes distinctes, de matériaux naturels agglomérés avec minutie, des enceintes au gigantisme qui invite sans doute à cette appellation ou dénomination générique se suffisant à elle-même...

Oui, l'enceinte du texte...

L'enceinte de l'embryon fictionnel. L'enceinte de données abondantes pouvant servir à la spéculation littéraire... ou à la justesse de la langue.

A la syntaxe.

Ou linguistique...

Autour, tout autour de moi, ce ne sont que frimas d'autrui, ce ne sont que personnages transparents, sans la moindre consistance ou matérialité qui se meuvent en silence, tandis que je participe à l'avancée de la narration, là, rivée à, tandis, aussi, que la présence féline de cette femme m'attend, dans un espace public, privé, dans un espace lointain, à proximité... dans un espace distinct.

SANS TITRE VI

Dans l'espace entier de la narration, à nouveau libre, la haute stature du narrateur se dresse, là, dans toute sa verticalité, dans toute sa statique.

Dans toute son immobilité.

Le seul élément échappant à la fixité, le seul élément synonyme de mouvement vient ou provient de ma propre personne, un élément constitutif de mon apparence extérieure, de mon enveloppe supérieure pour être plus précis, relative au visage pour être tout à fait exact.

Tandis que la pilosité de mon visage augmente sensiblement, selon un rythme qui lui est propre - la croissance étant invisible à l'oeil nu - , l'espace autour de moi conserve toute sa statique et ses caractéristiques, qu'il s'agisse des formes oblongues de la céramique et de la blancheur de son éclat, de la surface des pièces, des losanges du sol dont la succession, dans quelque direction que ce soit, forme un damier ... cependant que mon cortex se trouve à nouveau traversé par de multiples souvenirs parmi lesquels l'expérience de l'agrumes...

Auquel succède, déjà, un rival et non des moindres, propulsé par Eros...

Oui, ce moment où le narrateur accompagne du champ oculaire le dressement ou redressement de ces deux verticalités, de ces deux sculptures féminines, héroïnes, déjà, d'un moment commun, d'un moment intime, héroïnes d'un moment qui se répète et répète encore, là, dans l'espace de la narration, dans ma mémoire, là, maintenant...

Partout...

Leur jambes longues appuient sur les torses, des torses en mouvement, des torses qui procèdent à l'évanouissement lent et inexorable des squelettes, des peaux et de leurs galbes, cependant que la paix se propage à l'intérieur des métabolismes, à l'intérieur de la narration... à l'intérieur de la mémoire...

Pendant ce temps, les personnages brillent par leur absence. Oui, tout est éclatant, ici, là, dans le plan. En l'absence, aussi, d'une quelconque intrigue, d'un temps linéaire, en l'absence, également, d'une histoire...

En l'absence d'anciens concepts qui ne sont rien au regard du mouvement, de l'impression, de l'abstraction, au regard de la littérature en cours, là, en train de se faire... ici et maintenant...

Dans un temps présent. Oui, toujours présent...

La littérature est un vaste théâtre de spéculation.

D'autres souvenirs ou développements narratifs s'annoncent, parmi lesquels la présence d'un nombre impossible à limiter de catus figés, statufiés, des catus alignés dans plusieurs pièces vastes pour ne pas dire immenses, oui, étendues... des catus ressemblant fortement à des sauriens... Leur duplication, maintenant, occupe tout l'espace de la narration...

Et devant moi, le bouclier est présent, là, sur le sol, à même le sol, un bouclier dont l'épaisseur, la parfaite circonférence et la sobriété des motifs partiellement empoussiérés en sont les principales caractéristiques, oui, un bouclier gisant ici, à travers le temps, dans la couleur ocre du sol, un bouclier statique... le glaive n'est sans doute pas loin, me dis-je... sans doute... comme la résurgence de ces textes anciens qui peu à peu dominant ma mémoire ou l'espace de la narration - ou peut-être les deux - , des textes écrits, autant de proses anciennes qui demeurent encore et peut-être pour toujours les signes ou sémaphores essentiels de la modernité, une modernité, maintenant, visible de par l'érection spatio-temporelles d'oeuvres récentes, oui, plus récentes, oui, beaucoup plus récentes, des oeuvres impactées par de multiples pour ne pas dire innombrables mutations... et dont la forme conserve toute la puissance ou quintessence de sa clarté...

Oui, des proses aussi claires que l'eau sauvage, que l'élément vital qui étend ses nervures à travers les terres...

Dans le même temps, nombre d'images ou de plans font irruption dans la narration, oui, des pans d'espace choisis, subjectivement choisis, un défilement incessant d'anciennes pierres dont les formes identifient ou matérialisent des édifices, oui, de grandes architectures classiques et baroques aux surfaces lisses comme du métal, un aspect extérieur qui définit au fur et à mesure une perspective longue, profonde, une perspective à l'intérieur de laquelle des espèces animales sauvages, des vies organiques carnassières occupent les périmètres, occupent les salles, occupent les pièces, les formes

géométriques de la matière étant strictes et sans cesse changeantes sous l'effet du glissement oculaire... tandis qu'une voix symphonique habite l'espace... jusqu'à l'envahir...

Une accélération des réminiscences semble se produire, dans une rivalité qui s'accroît, donnant le primat à l'agrumes...

Oui, l'agrumes...

L'agrumes et l'objet, et l'outil, l'agrumes et la contondance... dans l'éclat du jour...

Le métal biseauté, affûté, la lame s'insère dans la surface colorée, vive, dans la circonférence orange, pour y dessiner plusieurs formes géométriques d'une surface sensiblement égale, la préhension pouvant désormais retirer chaque partie sans la moindre difficulté, avec souplesse, même, une plasticité qui entre en gémellité avec la texture de l'agrumes, provoquant le son continu ou longue partition du déchirement - une itération - , jusqu'à ce que l'avant-nudité, partiellement de blanc ornée, n'occupe tout l'espace de la narration. Là, maintenant, ici. Dans ce présent et cet espace statiques. Absolument statiques...

Les chairs sont découpées, ensuite, les fibres se déchirent sous la lame qui traverse l'espace, autorisant l'irruption juteuse, une irruption abondante, une irruption naturellement hasardeuse, une irruption incontrôlable...

Dans le palais se reproduit la pleine sensation, l'irrigation prolongée d'une extase gustative sans fin, comme s'il s'agissait d'une découverte inédite. Singulière. Primitive...

La quiétude ressentie, maintenant, atténuée la perception globale de ce qui est, de ce qui est soumis à la statique ou la mobilité...

La placidité du narrateur semble se confondre avec celle de la narration en cours, une narration, une fois de plus, qui s'exonère de titre...

De toute dénomination...

AVRIL 2017

SANS TITRE VII

La cursive égyptienne apparaît, là, oui, elle surgit, annonçant l'aube de la narration.

Et avec elle ou de par elle, la succession des mots, la succession des termes, leur continuité, tandis que leur nature, qu'il s'agisse de leur identité ou de leur fonction, se mêle à la naissance du sens, au sein d'un espace rectangulaire d'une certaine épaisseur.

Annonçant la volonté de la narration d'avancer, à nouveau, en toute liberté.

Le catus est là, aussi, dupliqué par une perspective sans fin dans des dimensions disproportionnées, multiplié dans cet espace ocre dominé par le sable et ses différentes strates, des strates ou couvertures régulièrement et partiellement soulevées par le vent.

La compacité de la matière assure une statique totale ainsi qu'une traversée intemporelle dans le temps, une netteté formelle dont les contours sont sans doute lisses, lisses comme du métal.

Pendant ce temps, le triangle dort. Sa hauteur et sa réplique occupent un immense espace désertique, les différents côtés opérant la jonction entre les cieux et le sol, de manière oblique. Les pans d'ombre, au fil du temps, accentuent la superficie de leur géométrie, une géométrie oscillant entre le parallélépipède, le rectangle ou encore le trapèze. L'indécision continue ou la mouvance se confond, en partie, avec l'interprétation de la narration. Une narration dont les termes, les éléments, les unités - surtout les voyelles - sont soutenus de manière ferme.

La dissection et sa polysémie, maintenant, font irruption au sein de la même narration, ce substantif évoquant tout d'abord sinon la compréhension du moins l'appréhension de la littérature, de textes littéraires à travers nombre de livres, nombre d'essais, nombre de cercles, à travers le croisement de visions du monde dont la texture, conjointement cognitive et intuitive, se répand dans un mélange de pédagogie et d'affrontement...

La littérature fait toujours parler d'elle...

Dans un discours ininterrompu.

Jeter sa littérature au monde

Donner son corps à la science

Oui, chaque région du corps est soigneusement inspectée avant d'être conservée, c'est une sorte de hiératisme égyptien qui simultanément traverse et enveloppe... le narrateur.

Nombre de personnages officient, autour.

La peau, le verbe... les particules élémentaires...

La biologie circule entre les mots, les phrases, la biologie nourrit le style.

Pendant ce temps la problématique du dialogue demeure intacte. Nul ne sait - pas même le narrateur - quand il va surgir et quelle forme il aura. Non plus que sa longueur. Non plus que sa densité.

Les pans de lumière, maintenant, retrouvent de la clarté, de la vigueur, les faisceaux se projettent, s'étendent, et les formes de l'espace urbain sont de plus en plus nettes, de plus en plus strictes. Les pans de lumière deviennent de plus en plus clairs, comme toujours, annonçant le changement, annonçant la modification, transformant la texture de l'azur, un azur de plus en plus transparent...

Des pans de lumière clairs... comme le jour...

Un rideau de pluie perpendiculaire se matérialise, maintenant, un mince rideau composé de gouttes ou de gouttelettes se superpose, là, dans le même plan, créant dès lors la continuité d'un contraste thermique.

Dehors, les vergers, l'abondance répétée de la nature sur une surface synonyme de prolongement des édifices monarchiques, dehors, les verticalités et leurs nourritures, et leurs fruits se projettent comme à parte de vue, dans une statique multicolore ou l'oeil peut se répandre, sans pour autant absorber la totalité de ce qu'il appréhende...

Dedans, les denrées. Oui, dedans, le conditionnement de la source, un conditionnement stocké, sous

le sceau de la multiplication ou du multiplié, un conditionnement hermétique, parfaitement hermétique, à travers lequel apparaît immédiatement, apparaît nettement l'identité de la nourriture - qu'elle soit solide ou liquide - , un conditionnement dont la répétition à l'identique se confond avec la profondeur de rangées se projetant au-delà du champ oculaire, suggérant une superficie dense, une superficie de vaste dimension.

L'aspect métadimensionnel de la littérature s'affirme encore, là, ici, maintenant.

Et recommence, maintenant, dans un espace domestique réduit, l'expérience primitive de l'agrume...

La préhension de la circonférence, la saisie des couverts... l'effet d'une fine lame à l'intérieur de l'écorce qui se dessine en mosaïque tandis que les éléments de la main ressentent l'accentuation du froid, l'extraction répétée de la peau orangée qui produit un bruit déchiré... la section de la circonférence alors que les extrémités du derme continuent de ressentir le froid - une température basse pour ne pas dire une basse température - , une découpe qui devient maintenant plurielle, autorisant une ingestion d'abord oculaire...

Puis maxillaire, le palais, maintenant, devenant le réceptacle d'un froid puissant, d'un froid ambiant, d'une glaciation qui se diffuse dans toutes les chairs, dans toutes les fibres, dans tout l'organisme...

Dans tout le métabolisme...

Et l'opération de se répéter encore avec chaque portion...

Irruption de la glaciation, à nouveau, qui repousse la haute température organique, avant de se mélanger à elle...

La nature morte et sa circonférence redeviennent vivantes... jusqu'à la manducation...

D'autres impressions succèdent à la séquence qui vient d'être détaillée, comme la fin d'une scène dont le narrateur est sans doute le personnage principal, sa haute stature organique quittant deux jolies

créatures agenouillées latéralement, sa haute stature délaissant respectueusement les longues et méticuleuses attentions qui viennent de lui être prodiguées et que l'on pourrait schématiser par l'expression " bicéphale fellation "...

Cependant que maintenant la hiérarchie semble inversée, avec la présence d'une dame verticalement insérée sur le narrateur, une dame qui coulisse, qui monte et qui descend, le plissement de ses yeux, la sonorité de sa gorge contaminant de plus en plus la narration ...

Le coït pyramidal devient central...

D'immenses étendards commerciaux, maintenant, de vastes drapeaux issus d'enseignes flottent dans le vent, là, dans ce périmètre où l'économie et son étendue se matérialisent, dans une superficie qui s'étale et s'étale encore ... De larges pans hautement dressés affichent leur identité commerciale, les formes géométriques minimalistes annonçant la prédominance d'une marque automobile connue, oui, hautement connue, même...

Tandis que dans le ciel, tandis que dans les cieux, là, c'est l'analogie qui prend vie, c'est l'analogie qui annonce, de loin, son envergure, une envergure nette, une envergure mobile, une envergure dont les proportions se hâtent lentement de rejoindre la démesure...

La forme simple, minimaliste, la forme étale ne cesse d'avancer dans le silence de l'azur, là, augmentant l'étendue de sa présence qui semble désormais exponentielle...

Maintenant, ce sont les métonymies qui se distinguent dans l'espace de la narration, par le biais de substantifs qui mettent en évidence le rapprochement du rapace avec le narrateur...

... serres, plumes, iris, acier...

... oui, l'acier des yeux... des yeux qui m'observent, maintenant... et qui soulèvent, une fois de plus, la problématique du dialogue dans la narration...

JUIN 2017

SANS TITRE VIII

« J'aime le « je » ».

« Bâtir à la première personne, bâtir le monde... ».

Les dialogues continuent de briller par leur absence tandis que descriptions et considérations commencent à émettre des sémaphores, oui, elles s'apprêtent à...

- Que voulez-vous dire à travers le mot « métadimension » qui apparaît çà et là dans votre littérature ?

- J'affirme l'essence même de ma littérature et, au-delà, de la littérature. Il s'agit d'un concept qui me dépasse moi-même.

- Le lecteur sent un matériau plastique dans votre narration. Si ductile qu'il en devient abstrait. C'est la distance qui produit l'abstraction ?

- Partiellement, oui. Le monde est frappé du sceau de la suspicion. Simultanément, il faut toujours opérer un choix syntaxique et bâtir une structure, sans que la forme narrative ne dégage le moindre hermétisme. La littérature est une respiration. Une discipline qui permet de déchirer la surface afin d'y voir plus clair.

- Ne craignez-vous pas d'asphyxier le lecteur, précisément ?

- Il m'est impossible de me mettre à sa place. Si ses habitudes et préjugés sont anciens, il devra effectivement faire un effort d'ouverture. S'il est déjà curieux et projeté, il n'aura aucun effort à faire.

- Y compris pour votre style à la fois simple et sophistiqué ? Et que dire des nombreux glissements

narratifs qui sont autant de couloirs ou de labyrinthes à l'intérieur desquels on avance, sans avoir la moindre idée de la destination ?

- Certes, mais il y a toujours une trajectoire narrative...
- De surcroît, vous traversez l'intimité du lecteur. Ou vous traversez le lecteur dans son intimité.
- Vous venez de proposer, je crois, un résumé crédible de ma littérature, chère madame. Ce qui prouve bien, une fois de plus, qu'il faut parler de littérature pour l'appréhender.

Surtout lorsqu'il s'agit de littérature érotique...

L'entretien littéraire est conjointement fantasme et réalité.

Dans cet espace domestique, dans cette superficie, dans ce périmètre hautement privé, un certain nombre de vestiges sont là, gisant sur le sol, dans un ordre ou désordre profondément subjectif. Les matières - étoffes, tissus, dentelles... - peuvent tout aussi bien être regroupées sous le terme générique de textiles.

Oui, des textiles dont la découpe dévoile l'identité du masculin et du féminin, des textiles ramassés, regroupés en de nombreux plis, des plis à l'intérieur desquels s'extrait sans cesse un puissant parfum de sudation. Autour, tout autour, les formes de l'espace demeurent inchangées, cependant que des coussinets et des yeux en amande, maintenant, conduisent souplement, délicatement leurs squelettes en ces lieux, les vibrisses et l'odorat se risquant à quelques incursions superficielles, à la surface des choses...

Oui, la surface des choses que la littérature finit toujours par pénétrer...

Le retour ou la reprise, le surgissement, à nouveau, des étendards commerciaux dans le plan, là, maintenant, s'accompagne d'un nouveau climat composé d'éléments divers et complémentaires, oui, les larges étoffes savamment conçues qui sont battues par le vent - sans que leurs figures minimalistes n'échappent pour autant à une rapide pour ne pas dire immédiate reconnaissance - sont progressivement, sans hâte mais sûrement, entourées d'un large moutonnement, d'un circulaire ennuagement dont le ton, anthracite, subit et subit encore, à répétition, un nombre plastique de variations, des variations traversées, désormais, par le mot accumulation qui devient cardinal, oui, qui devient principal.

Comme la notion abstraite du personnage, absente, une fois de plus, de la narration en cours...

La densité ou compacité, maintenant, annonce l'augmentation de la tension électrique, tandis que les vents permanents continuent de segmenter la netteté de l'ensemble, de l'azur devenu plein et métallique, plein comme du métal, d'un azur qui recouvre tous les périmètres en question dans une atmosphère dominée par le terme compression...

Qui domine, aussi, la physiologie de l'agrumes.

La force de l'agrumes face à la petite histoire.

A la suite de quelques segments qui commencent à choir, verticalement, la puissance éolienne s'infléchit, lentement, oui, cependant que la matière urbaine se recouvre d'une mince pellicule de plus en plus visible, de plus en plus mobile, une pellicule transparente qui augmente sans cesse, maintenant, le débit des segments devenant rapide, oui, très rapide...

Ce sont des droites, semble-t-il, qui s'abattent...

A torrents, à verse...

L'élément vital et son épaisseur emplissent davantage l'espace oculaire, ainsi que l'espace de la narration, accentuant d'autant la présence comme ontologique des étendards.

Des rideaux liquides, d'immenses étoffes d'eau habitent l'espace, l'investissent, dessinant la jonction entre les cieux et le béton...

Avant de décroître, progressivement...

Les rideaux se lèvent, oui, ils se relèvent...

Pendant ce temps, le félicé blanc et son squelette épousent les contours ouverts du narrateur, entre le thorax et l'avant-bras, dans une somnolence conjointe...

JUIN 2017

SANS TITRE IX

L'utilité ou la nécessité d'un titre se heurte, déjà, à la volonté de la narration.

Tandis que le mouvement est là, exprimant sans hâte son intention, l'absence de dénomination se fait de plus en plus claire, évidente, de plus en plus nette.

L'absence de dénomination, ouvrant directement la voie à la narration, se fait naturelle.

La spéculation narrative sur la possibilité d'un titre, ainsi, n'était - une fois de plus, une fois encore - que pure illusion. Que pur fantasme...

Maintenant, pendant que les pans d'ombre effectuent un retrait synonyme d'une mobilité géométrique dont les formes sont impossibles à cerner, les squelettes et leur peaux plastiques poursuivent leur statique qui semble immuable, oui, la graisse de ces félidés domestiques est tout étendue sur la surface carrelée du sol, une position ou posture d'attente qui met en exergue toute la plasticité d'une patience depuis longtemps éprouvée, oui, une patience contenant en son sein les diverses strates du repos, qu'il s'agisse de l'indolence, de la somnolence ou encore d'une vigilance soumise à une fatigue si longue et intense qu'elle en devient presque annihilée...

L'intensité calorifique se manifeste, maintenant, à partir de l'épaisseur des cloisons, à partir de l'épaisseur des parois, à partir de l'épaisseur des murs, l'asphalte, à l'extérieur, dégageant une température à l'unisson. Le cadre urbain dans son entier rejette la température stratosphérique du mercure, provoquant le renversement d'une accumulation qui semblait avoir absorbé le temps lui-même ...

... les documents et leur rangement ou ordonnancement sont progressivement soulevés par les particules élémentaires, des particules lus mobiles que jusqu'alors, les fermetures verticales rivées aux encadrements affichant un indicible mouvement, sans le moindre bruit, cependant que les rideaux, maintenant, sont soudainement écartés par l'épaisseur de l'air devenue plus dynamique et conséquente, leurs plis s'accroissant alors pour imposer de nouvelles figures géométriques dans l'espace...

La décompression thermique et ses lointaines prémices viennent sans doute de commencer, les nappes d'air ductiles s'infiltrant partout à travers la domus, effleurant les formes du mobilier et de l'espace... tandis que se poursuit la *molitia*, irriguant tous les métabolismes, présents, toutes les vies organiques rassemblées, qu'elles soient humaines ou animales...

La sudation de l'homo sapiens, mâle ou femelle, se succède à elle-même, visible de par son éclat permanent, un halo qui surgit de l'enveloppe ou de la peau...

Les pales du disque transparent, comme rivé dans les cimes, continuent d'officialier, accélérant le mouvement des molécules, asséchant partiellement, aussi, la sudation dont la répétition se fait plus espacée, moins fréquente... moins abondante...

La *molitia* est toujours là...

Manifestée par la robe du félin qui se lève, se soulève, qui se meut pesamment, laborieusement, pendant un court, très court trajet, avant de choir à nouveau. Et de s'étendre. Souplement...

La littérature s'étend comme l'univers.

Oui, la plasticité de cette discipline, la plasticité de la science de la liberté est sans fin, évoluant suivant le rythme des mutations ou révolutions narratives, suivant le renouvellement du sens, des impressions, ainsi que de la forme.

Oui, la forme...

Et celle de l'univers est également mouvante, matérialisée par une expansion probablement sans limite ...

Tout est ductile, ainsi...

JUIN 2017

Métadimensionnellement, tout est en ordre.

Ou plutôt, le flux narratif poursuit son cours, son cursus, mû par ses propres révolutions ou intramutations qui se succèdent de manière cyclique ou irrégulière, sans interruption.

Un certain nombre d'incipits - comme la nouvelle du même nom, enfouie dans le temps - émettent de lointains signaux, de lointains sémaphores, afin peut-être de créer les prémices d'une structure narrative pas encore amorcée, c'est du moins ce que je pense au moment où j'écris ces mots.

Ces lignes.

Conjointement, la polysémie du *trepalium*, la polysémie du verbe travailler apparaît dans toute sa splendeur, traversée par des forces puissantes qui déploient sous la forme d'un prisme des séquences amenées à se multiplier, comme celle d'un narrateur en train d'entreprendre une jolie créature cependant que dans sa tête, la recherche littéraire se poursuit. Oui, le laboratoire est toujours en effervescence...

La jeune croupe rebondit, deux autres créatures, debout, se chargeant de recueillir les informations, les données littéraires qui me viennent à l'esprit, la retranscription s'effectuant de manière manuscrite, ce qui permet à mon champ oculaire de remarquer le relief esthétique de l'une des mains... en train

de... me masturber lentement, maintenant... tandis que je continue de travailler, oui, tandis que les spéculations de mon cortex sont retranscrites, désormais, par la jolie croupe précédemment limée et dans laquelle je me suis partiellement déchargée, le continuum de mes forces vitales s'engageant, depuis, dans la poursuite fructueuse des spéculations narratives...

La jeune fille qui écrit, la jeune fille qui lit, celle que j'enfouis...

Les rotations...

Avance, ainsi, la narration...

L'assurance de la narration supplante celle du monde.

La fin des croyances monothéistes annonce sans doute la naissance d'un néo-paganisme.

La littérature existe parallèlement au temps, oui, elle se nourrit de lui, aussi, le labeur se détachant de chronos pour matérialiser les formes narratives... Lentement, progressivement...

Mécaniquement.

La littérature érige ses propres temples, là, à la surface des choses, de nouvelles divinités sont donc appelées à la célébrer, des symboles abstraits sortis tout droit du cortex humain.

Les unités de masse volumique sommeillent à la verticale, des unités de cétacés sont immobiles, là, dans l'immensité liquide.

Des vestiges d'ecchymoses - empreintes labiales issues de l'affect - marquent la peau du narrateur.

De nouveaux chantiers narratifs s'ouvrent maintenant. A nouveau...

JUILLET 2017

Stéphane Pucheu

SANS TITRE XI

La trajectoire que j'effectue dépend pour une bonne part des lignes du hasard.

Si les éléments, autour de moi, peuvent aisément être recouverts ou traversés par la narration, c'est la contingence, sans doute, qui domine.

Dont le primat est le plus palpable.

Croyant se départir de la métaphysique ou de toute autre dimension, la littérature signifie obligatoirement l'intention de quelque chose ...

L'intentionnalité.

La monture qui autorise le déplacement régulier et lent de mon squelette est un équidé massif dont les reliefs musculaires expriment constamment une saillance large et précise, une saillance synonyme de rythme placide, de rythme constant, de rythme permanent. A chaque foulée, les extrémités s'appuient brièvement sur le sol et sa dureté, sur le sable arasé, à chaque foulée, les sabots et leur convexité martèlent délicatement la matière fortement agrégée, créant des empreintes provisoires, oui, très provisoires, même, la puissance du disque associée à la relative humidité de la grève se chargeant de l'évanouissement progressif des vestiges ou sillages qui témoignent de mon passage, un passage, donc, temporaire.

Je suis ainsi le narrateur, seul, ici. Je suis le cavalier.

Ce substantif aussitôt inscrit, j'imagine volontiers la dénomination de cette fiction en cours, une dénomination en lien avec ce personnage ou cette posture. En effet, « Le Cavalier » m'eût paru tout à fait approprié, empreint d'une esthétique aussi évidente qu'objective, d'une dimension ouvrant naturellement la voie à une narration panoramique.

Cette possibilité dénominative, cependant, s'efface sous la narration, oui, elle s'efface naturellement, à l'instar des vestiges ou traces de sabots, là, derrière moi, à quelques dizaines de mètres, maintenant.

Je suis un narrateur seul, donc, chargé de temps multiples, de données diverses, composé d'un tout qui se conforme sans cesse à ce qui l'entoure, d'une intériorité aux prises permanentes avec l'extériorité.

N'est-ce pas cela, en somme, la modernité?

La littérature absorbe totalement la solitude Jusqu'à l'érection d'œuvres d'art.

La figure d'une femme antique, soudain, investit mon cortex, tandis que les gestes d'un savoir-faire ancestral, tandis que les gestes de la costumière se répètent et se répètent encore, dans un mélange d'adresse, de précision, de concision, de dextérité, et de bien d'autres qualités encore ...

« Fières sont les costumières

Le jour en tailleur

Le soir en guêpière... »

La perspective, devant, s'étend, comme l'étendue de la grève.

Oui, la grève s'étire, latéralement ...

De manière panoramique.

A l'unisson de la narration.

Le disque, lui, arbore sa circonférence, devenant de plus en plus nette avec l'écoulement du temps.

La préhension du textile, les points de couture ... la qualité de l'étoffe ... l'étoffe des couleurs ... et celle des héros ... l'épaisseur de la narration qui est sa propre héroïne ...

La reprise, oui, pour la fabrique d'un sur-mesure hautement subjectif, la reprise de la littérature, de cette vaste entité abstraite aux contours en expansion ... toujours ...

Et celle du crépuscule qui s'annonce, de loin ...

D'un geste sec, j'enjoins l'équidé à opérer un changement de direction, son encolure, maintenant, ayant retrouvé un axe, une linéarité.

Maintenant, tandis que l'équidé imprime de nouvelles empreintes sur le sable, des gabarits très inférieurs font de même, à l'intérieur d'un espace domestique divisé en plusieurs pièces, un espace dont la géométrie change sans cesse, de hautes lignes droites succédant à des encadrements vierges, les notions ou concepts d'habitabilité et de territoire se confondant sûrement. Des amortisseurs dermiques s'écrasent paisiblement sur le sol, oui, plusieurs squelettes de catus sont dans une position mobile, mûs sans doute par une intention dont la finalité n'est pas immédiatement discernable.

L'un des spécimens, maintenant, campé tel un sphinx irradié par le disque, s'adonne à ses propres libations, le regard parfois fixé sur la lumière qui vient de l'extérieur, dans une statique,

alors, qui paraît définitive.

L'horizon aussi s'affiche devant moi, là, dans le plan.

Là-bas, la lumière décroît, encore ...

La ligne n'est que spéculation pour peut-être l'érection nouvelle d'une fiction ...

JUILLET 2017

SANS TITRE XII

La puissance calorifique est encore importante, cependant que de vagues et non moins précises spéculations littéraires investissent lentement la narration en cours.

Celle qui vient de s'ouvrir.

Le mercure conserve une haute puissance, disais-je, la journée étant pourtant avancée, très avancée, l'épaisseur de l'air devenant de plus en plus opaque, concrète.

Matérielle.

La conjonction d'étoiles à la fois hétéroclites et complémentaires se forme, prête à la fabrique du fatum.

La texture socratique se répand toujours, dans un espace-temps qualifié de contemporain. La vitalité antique se poursuit, charriée de hauts faits ainsi que de fortes subjectivités.

Son coeur bat toujours, sans doute plus que jamais.

S'engager en littérature revient à s'engager dans la voie du réel.

A la recherche du réel, donc.

La lumière de la haute saison, soutenue par une luminosité quotidienne dépassant les deux tiers, se rapproche du blanc, oui, se rapproche de l'opalescent, d'un halo permanent qui finit, peu à peu, par se briser. Les parois domestiques sont laquées, maintenant, oui, les parois sont recouvertes de l'écrasement de plus en plus ductile de la couleur cuivre ... tandis que le disque semble s'épaissir jusqu'à se diluer ou se projeter en ultimes faisceaux concentriques, sa couleur délicate contaminant la clarté déclinante de l'azur.

Le crépuscule semble encore loin, alors que le disque vient de disparaître, léguant des forces lumineuses qui perdurent longtemps dans l'espace, éclairant encore les espaces domestiques, le cadre urbain ... Catapultée au-delà de l'horizon, la sphère cuivrée se déprend de la présence toujours dominante d'un mercure élevé, très élevé.

La mesure du mercure supplante la ductilité.

Les horizons cartésiens sont toujours présents, le rêve et la réalité se livrant à une concurrence sans merci pour s'emparer du concept de matérialité. Avec la subjectivité dans toute la splendeur de sa renaissance comme vecteur.

La présence de la littérature ou des livres se fait matérielle au sein des villas, par-delà les

murailles, à travers les steppes, la littérature est présente sur les champs de bataille.

La littérature est omnisciente ...

Sa blancheur est irradiante, échappant à toute forme de définition, la littérature blanche se propage tel un rayon de lumière, tel un mouvement transparent qui circule en toute liberté - se confondant d'ailleurs avec cet éternel concept - , elle transporte un matériau hybride ou composite appelé à se renouveler, absorbant la facette cognitive, sensitive, linguistique ...

Elle est à la fois étrangère au tout et étroitement familière.

Sa blancheur s'étend partout, qu'il s'agisse du cortex des lecteurs, des supports du texte, du socle civilisationnel, qu'il s'agisse, encore, des rectangles blancs ou feuillets sur lesquels, en ce moment même, elle dévoile son visage ...

Ou son masque ...

Les termes et leurs catégories glissent sur elle dans un effort somme toute vain d'appropriation, tandis qu'elle poursuit son mouvement, un mouvement neutre en quelque sorte, tandis qu'elle poursuit son histoire ...

Soudain, chronos s'impose à travers la matérialité d'un cadran serré autour de mon poignet. Les flèches ou aiguilles tournent lentement, affichant le temps commun ou le temps humain.

Objectif.

La subjectivité de la littérature étant la seule donnée réellement palpable.

Le présent est plein, sans cesse à faire, le présent seul importe, dans une épaisseur qui devient ductile de par l'épaisseur de la littérature.

La blancheur supplante la couleur cuivre, maintenant, oui, tout est blanc. D'un blanc immaculé, d'un blanc mouvant.

La gloire s'affirme, ensuite, elle impose la matérialité de son concept dans tout l'espace de la narration.

Elle est la distance la plus courte du soleil, transformant le système nerveux en ramifications puissamment électriques, synonyme de tensions maximales.

La gloire est une cascade lorsque le métabolisme est asséché, un relâchement total après un effort long et surhumain ...

Des cataractes ...

La gloire est un défi en soi, l'ennemi numéro un de l'Hadès.

JUILLET 2017

SANS TITRE XIII

C'est la vacance de la narration qui domine, encore.

Là, ici, maintenant.

L'espace et le temps sont à reconsidérer.

L'espace et le temps sont à bâtir.

A matérialiser.

L'abandon de la taille au profit d'une croissance clairsemée caractérise mon visage.

Le visage du narrateur.

Le temps s'écoule lentement, l'épaisseur de ma pilosité étant la seule marque visible de sa matérialité.

Une pellicule sombre, maintenant, recouvre la partie inférieure de mon visage, tandis que le domaine littéraire s'étend.

Oui, ici, nous sommes dans le domaine littéraire.

Des chantiers narratifs à perte de vue, des embryons d'incipits, des affrontements sans merci d'idées et de sensations, la naissance d'une structure narrative, des problématiques en mouvement, des perspectives narratives sans fin ...

... l'utilisation d'un héritage ancien ou des titres ... " *Presse-toison* " , " *Auxiliaires* " , " *Commerces* " , " *Protéines* " , " *La Gouvernante ou Carnéia* " , " *Villae* " ... qui affichent leur contemporanéité, qui expriment la littérature en train de se faire ...

Le laboratoire.

Pendant ce temps, les dialogues sont loin ou absents, simultanément, les entretiens littéraires sont évanescents.

Oui, fortement évanescents ...

Tandis que la voix, celle d'un chant féminin, tandis que la voix et son amplitude reviennent, à travers les rideaux ou volutes légèrement mobiles de par l'épaisseur mouvante de l'air.

Le mercure est si puissant qu'il traverse la narration tout entière.

Qu'il en devient l'élément principal.

Cardinal.

Au sein du domaine, la problématique littéraire est partout.

Et dans cet espace vacant, une vaste entreprise pornographique est en train de se dérouler.

Sous des yeux bienveillants et intemporels, sous des gestes qui dépassent toute forme de perfection professionnelle, mon squelette est en train de changer.

De se modifier.

Sous des yeux féminins, entourés d'une attention plurielle qui effectue des mouvements lents et précis, des mouvements profondément bienveillants - dont la bienveillance, au bout du compte, est insondable - , mon apparence gagne en épaisseur de par la multiplication des étoffes, visiblement confectionnées spécifiquement pour moi.

Le sur-mesure m'enveloppant maintenant, je vois, ensuite, les mains élevées, je vois les intentions soulever une forme circulaire qui s'abat doucement, lentement, sur le sommet de mon crâne.

Je revêts la pourpre.

Et j'accède, ainsi, au royaume.

Pornographie : du latin *obscenitas*.

Prendre la couronne. Prendre le pouvoir.

Je suis désormais à l'intérieur de la fiction. Réellement.

L'assurance de la narration gagne en épaisseur, sans cesse, oui, représentant le pendant du monde.

Le pendant du désordre ontologique.

Tandis que se poursuit la littéraire problématique ...

JUILLET 2017

Le domaine littéraire s'ouvre en toute liberté.

En liberté absolue.

Il y a des voix, oui, des formes humaines, aussi, traversées par la haute et hiératique statue du narrateur, oui, par mon squelette et sa verticalité, au sein d'un monde où les possibilités de recouvrement adjectival sont à la fois multiples et fugitives, oui, le mot spectral s'imposant en dernier ressort, parmi un choix qui ne cesse de s'agrandir.

Parmi un choix qui remet en question, déjà, celui du terme finalement retenu, un choix dont les frontières rejoignent celles du domaine.

Du grand et vaste domaine.

La narration se nourrit d'elle-même dans une reprise auto-génératrice. Une reprise qui devient, ensuite, déprise. Qui s'efface sous une nouvelle reprise ...

Et son assurance continue de croître, de manière linéaire, son assurance continue de croître en s'étirant, absorbant alors toutes les données spatio-temporelles, ainsi que les hordes ou hardes d'adjectifs qui tentent vainement de la recouvrir.

J'aime échapper au lecteur.

La littérature abstraite renvoie au passé, à l'éducation, à la pensée, à l'intimité de chacun. A la conscience de chacun, me dis-je tout en laissant le derme de ma paume glisser sur la peau du catus, de ce spécimen unique, de ce spécimen bigarré, blanc et cuivré, dont le mouvement du squelette s'accompagne d'un miaulement qui met en exergue des mâchoires dignes de son ancêtre ... le smilodon ... un spécimen aux yeux azur à la fois durs et pénétrants comme du métal ...

En route, sans doute, vers l'herméneutique.

La fictionnalisation de la théorie et la théorisation de la fiction sont de plus en plus proches, oui, la porosité de leurs frontières est de plus en plus perméable.

Perméable au sens.

Pour une ouverture maximale de la narration.

C'est ce que constate, peut-être, le cortex de ces lectrices dans leurs espaces domestiques respectifs - à moins qu'elles n'aient choisi un espace public comme une bibliothèque ? ... - des lectrices toutes revêtues de manière légère et subjective, des lectrices en train de tourner les pages d'un livre écrit par le narrateur, des pages régulièrement traversées par la texture érotique et qui provoquent, tôt ou tard, l'extase matérielle ... oui, ces lectrices déchargent à intervalles irréguliers, la cascade intime se répand de part et d'autre sous l'effet prolongé des phalanges, tandis que l'autre main maintient l'ouvrage ouvert comme s'il s'agissait d'un trophée ...

Des perles de sudation, concomitamment, envahissent leur front ...

Le sens est suffisant, visiblement, pour provoquer un dérèglement hormonal des plus agréables ...

Après avoir opéré la jonction entre l'essai et la fiction, la littérature abstraite absorbe la philosophie. Ou plutôt, elle est d'abord philosophie ...

Elle traverse sans peine la surabondance quotidienne de sens, proposant alors une ligne, une structure narrative caractérisée par la richesse de la simplicité ou la simplicité de la richesse.

La littérature abstraite s'appuie sur la phénoménologie ou la régénère, oui, elle est à la fois essence et vitalité, pragmatisme et distance.

Oui, distance.

La distance du sens.

Tandis que le spécimen organique précédemment évoqué longe les façades, les formes géométriques de l'urbanisme, ses coussinets s'écrasant fermement dans sa course, la nourriture humaine étant régulièrement répandue d'un périmètre l'autre, jusqu'à ce qu'une voie dégagée offrant une longue, très longue perspective se présente devant lui, une voix vacante et silencieuse qui incite à un arrêt ... sans doute provisoire.

La narration, elle, demeure en mouvement, sans cesse oxygénée par sa propre texture phénoménologique qui proscrit toute asphyxie du sens, oui, la narration et son abstraction se projettent sans cesse, ancrées dans le présent, diffusant un sens dépouillé, pluriel, sans doute épuré.

Un sens qui échappe, partiellement, au narrateur lui-même ...

AOUT 2017

SANS TITRE XV

La narration se fait nette, incisive, ouvrant rapidement l'espace et le temps.

Il faut aller vite, maintenant. Oui, la narration ne doit pas s'embarrasser ou s'encombrer d'inutiles spéculations. De toutes les façons, la théorie intervient toujours après la création. La théorie intervient toujours a posteriori.

- Monsieur le Narrateur ?

- Oui ?

- Pour quelle raison vous levez-vous le matin ?

- Si je vous réponde par le mot " littérature ", vous serez sans doute satisfaite, n'est-ce pas ?

- Tout le monde sait que vous êtes profondément investi ...

- " Tout le monde " ... que représente ce pluriel impersonnel ?

- Monsieur le Narrateur ...

- Oui ... Bon. Restons dans la narration classique puisque vous craignez ou redoutez les schémas plus aventureux. Un dialogue classique, donc.

- Classique ? Monsieur le Narrateur ... si vous étiez un élément ?

- Vous venez de prononcer un substantif que j'aime tout particulièrement et dont la polysémie est propice à l'aventure narrative. Aux digressions. Bifurcations.

- Linguistique ?

- Un adverbe. Long. Plastique.

- Vital ?

- Le métal. Sans hésiter. Oui, le métal.

- Si vous étiez un animal sauvage ?

- Le smilodon. Un spécimen très ancien. Datant d'avant l'histoire ancienne que j'aime tant.

Maintenant, le rythme change radicalement, donnant toute latitude à la description lente et minimaliste des formes urbaines qui apparaissent, progressivement, avec en leur sein des espaces d'études où l'ergonomie et le féminin se disputent l'espace du champ oculaire, dans une complémentarité, au bout du compte, qui signifie, déjà, la présence subjective du narrateur.

Ecrire des textes érotiques en présence de ce que j'appellerais une ergonomie féminine, de femmes séduisantes tout entières occupées à leurs tâches - comme en ce haut lieu cognitif où les étages et la circonférence développent un espace de travail étendu pour ne pas dire panoramique, un espace de travail caractérisé ou marqué par un silence permanent lui-même traversé par une série hétérogène de formes géométriques parmi lesquelles ces longs rectangles pleins investis par des ouvrages et documents - entouré du pragma féminin, voilà un exercice ou un travail fort agréable dont je ne me lasse jamais et qui, probablement, ajoute une patine d'esthétique à l'acte en question.

L'érotisme assure une dynamique à la narration.

Un oxygène équivaut à la phénoménologie.

- Ne préférez-vous pas la vie animale à l'homo sapiens sapiens, monsieur le Narrateur ?

- Vous me taxez d'anti-humaniste ?

- Absolument pas. Simplement, un certain nombre d'espèces sont récurrentes au sein de vos narrations. Leur présence et leur description semblent bien plus importantes, voire ontologiques, que les rares personnages construits par la narration.

- Sans doute parce que le concept de personnage est depuis longtemps périmé, chère madame. Avez-vous songé à cela ?

Oui, avez-vous songé à l'évolution de la littérature ? Avez-vous songé à l'innovation ? Et d'abord, au concept de modernité ? L'inflation de sens doit être sujette à suspicion, au profit d'une ouverture maximale de la structure narrative qui doit aller toujours plus loin pour trouver son propre équilibre. La prolifération du sens est à privilégier, oui, une prolifération sans fin qui ouvre l'interprétation, celle-ci devenant plurielle, infinie ...

Tandis que la dialectique entre la limite et la démesure ou la borne et l'infini oeuvre à plein régime, mettant constamment aux prises ces contraires pour une dynamique sans doute optimale de la narration ...

Ne serais-je pas en train, depuis un certain nombre d'années, d'édifier ce qu'il faudrait appeler un érotisme philosophique ?

A moins qu'il ne s'agisse d'une philosophie érotique ?

Plus sûrement, sans doute, la littérature est sa propre divinité.

Se procurer une fiction ou fraction de littérature abstraite revient, alors, à se procurer une oeuvre d'art. La narration du narrateur, en effet, semble échapper - du moins pour le moment - à l'attention du lecteur, de l'exégète, du critique ...

Au cortex de l'homo sapiens sapiens actuel.

Je laisse par sagesse la responsabilité d'interpréter avec pertinence le contenu de mes considérations ou spéculations temporaires à ce qu'il faut appeler l'herméneutique ...

AOUT 2017

C'est un dédale d'incipits qui apparaît, peu à peu, tandis que l'herméneutique fait son office.

Oui, l'herméneutique se charge de la narration, alors que le nouveau choix de celle-ci ne s'est pas encore opéré, le langage spéculant avant tout sur lui-même.

Oui, le langage ou métalangage est l'essence même de la littérature, une essence en construction, en cours, en mouvement.

Perpétuel ou permanent.

Des spéculations sont donc en progression, mues par une dynamique qui leur est propre.

Le dédale allonge et allonge encore sa surface, offrant un choix comme exponentiel de narrations.

Ceci étant, n'a-t-elle pas commencé ?

Ce qui est concret, matériel, c'est la lutte sans merci entre divers concepts tels que l'avant-garde et le présent, des concepts pourtant fort proches, concomitamment.

C'est le présent, finalement, qui l'emporte, dans ce qui s'apparente à un malentendu ou une imprécision, dans la mesure où la modernité ne peut se soucier d'autre chose que de ce qui s'établit, là, ici, maintenant, être en avance sur son temps signifiant seulement une projection prophétique ou une paresse de l'esprit, un présent amplement soutenu, narrativement, par le présent de narration.

" J'aime la mobilité des théories "

" J'aime l'étendue des structures narratives modernes "

" J'aime la prolifération du sens, l'interprétation toujours inachevée des chefs-d'oeuvre "

A l'instar de la métaphore, l'incipit devient filé.

" J'aime les grandes superficies urbaines et leurs géométries, traversées ou habitées par

quelques vies organiques seulement "

La narration se nourrit d'abord du monde, oui, et son point de départ peut se confondre, par exemple, avec la manducation d'une femme, d'une créature féminine décrite subjectivement, de la scène initiale ou de l'attablement à la séquence du repos, de la préhension des divers couverts aux yeux clos, les étapes intermédiaires - insertion du corps dans le mobilier, usage des couverts, sonorité des matériaux, temps consacré aux différents éléments, alternance entre matière solide et matière liquide, recouvrement buccal à l'aide d'une étoffe, reprise de l'ingestion, reprise de la mastication, expression des traits faciaux, inflexions de la nuque, évolution de la masse capillaire dans l'espace, tension des longs doigts sur les couverts ainsi que des muscles dorsaux pour découper la pièce de protéines rouge, désinsertion du corps, rangement des couverts vacants désormais libres de toute nourriture - étant relatées avec force descriptions, autant de segmentations qui finissent par envahir la narration.

La littérature ou l'écriture s'apparente à une vague permanente, celle de la concupiscence.

Le concept d'hyper-otium littéraire apparaît maintenant, ouvert à la définition, sous la forme d'une théorie ou d'une fiction. Ou sous une forme encore indéterminée.

Le flot ou le flux narratif se poursuit, visiblement aphoristique. Des considérations étoffées continuent de s'étendre.

Littérature impubliable, illisible, intraduisible, inaccessible ... la succession des adjectifs précédés d'un suffixe privatif semble sans fin pour la littérature moderne ou de recherche.

Pour la littérature en cours ...

Les étendards et leur immensité spatiale émettent des signaux, maintenant, annonçant probablement leur volonté d'intégrer à nouveau la narration ... Des étendards dont l'identité évoque les nations, des étendards dont l'identité évoque le commerce, oui, le commerce international, le commerce, en dernier lieu, sans identité adjectivale.

De vastes étoffes commerciales ...

Au-delà, des étendards qui annoncent sans doute une néo-matérialité, oui, comme celle d'un empire ...

D'un néo-empire ... narratif.

AOUT 2017

SANS TITRE XVII

Ce sont sans doute des sujets qui s'affirment, ce sont des objets de questionnement, oui, ce sont, plus sûrement, des matériaux narratifs particulièrement hétérogènes qui se disputent l'espace, là, à l'orée du domaine.

Qui forment une inflation initiale vouée, de toutes les façons, à se fluidifier de par l'action imminente pour ne pas dire immédiate de la narration.

Sur le plan générique, de nouveaux chiffres romains s'imposent, donc, érigeant le dix-septième opus d'une narration sans doute plus ouverte que jamais. La bannière SPQR poursuit, ainsi, sa conquête. Celle d'un espace narratif sans frontières.

Une jolie créature apparaît, oui, elle surgit comme ex nihilo, ainsi qu'un spécimen de la race des félidés, un spécimen qui semble ancien à en juger son envergure, l'épaisseur de sa couverture, la longueur des lames d'ivoire, à en juger la puissance qui se dégage d'un squelette dont la masse volumique demeure campée, là, dans une posture d'attente et de vigilance visiblement maximales.

La jolie créature n'est pas encore appréhendée par la narration, non plus que le félidé, à peine évoqué jusque-là. Néanmoins, tôt ou tard, dans un temps à venir - établi dans un futur proche ou lointain - ils seront dans les rets de la narration, peut-être au niveau de la description. Ou de l'intention ...

Oui, qui peut échapper à la narration ?

Le destin ?

Le fatum est narration.

Aussi savante soit-elle, la narration est d'abord instinctive.

Les plus brillantes spéculations, les formes les plus recherchées, les théories les plus éloignées ... les flux narratifs les plus aboutis doivent à la force première, à l'énergie initiale ou vitale leur grandeur, leur splendeur, leur quintessence, leur lumière ...

Ce qui est souterrain et organique précède la surface rationnelle, qui peut ensuite pénétrer au coeur de l'instinct pour ériger sa propre sculpture. Et celle de la littérature.

Le silence de la vie organique apparaît, maintenant, de manière horizontale. Oui, l'horizontalité organique s'étend dans tout l'espace de la narration.

Sauriens, cétacés, pachydermes, sapiens, félidés ... rapaces ...

Le même plan horizontal, celui de la narration, est prêt à les accueillir.

Pendant ce temps, l'herméneutique poursuit son oeuvre.

L'extrême fidélité du canidé ne serait-elle pas le pendant de la liberté du chat ?

Maintenant, c'est une rivalité sans merci qui s'affirme entre différents épilogues, maintenant, c'est la possibilité d'un certain nombre d'excipits qui domine, là, dans un mouvement glissant et non moins concurrent, oui, maintenant, l'extrémité du flux narratif, toujours provisoire, laisse apparaître, finalement, l'ouverture de plus en plus matérielle de sujets, d'impressions ou d'événements qui ne tarderont pas à affermir leur identité dans une nouvelle narration, oui, dans une narration à venir ...

AOUT 2017

Dans cet espace dévolu au texte, le narrateur et son haut squelette se meuvent de manière rectiligne, son regard glissant régulièrement sur les couvertures qui envahissent l'espace, posées à plat ou en rangs serrés, des rectangles étroits ou larges marqués du sceau d'un titre, marqués, également, du sceau de l'auteur, dans cet espace lui-même rectangulaire dont la profondeur ou perspective semble sans limite, mon squelette avance, mon squelette progresse, mon allure ou déambulation attentive se faisant plus pénétrante au sein d'un établissement, au sein d'une enseigne dont les formes géométriques et le volume des ouvrages - ainsi que l'éclairage - sont de plus en plus absorbés par mon cortex, mon attention devenant, maintenant, plus ou moins flottante, peut-être focalisée pour ne pas dire polarisée sur quelque chantier narratif probablement à l'état embryonnaire, des éclats narratifs pour l'instant excessivement mouvants pour engendrer des formes matérielles, abouties, des formes enfin visibles.

Le flot du logos, censé incarner le sapiens et ses unités se fait discret, oui, très discret, un flot qui se dissout totalement, maintenant, alors que je parviens, que je rejoins un périmètre tout à fait propice à la lecture, après avoir absorbé quelques mètres brutalement angulaires, au bout desquels, dans un espace rectangulaire étroit, une jeune présence humaine s'adonne à la lecture.

La jeune fille ou jeune femme, la prémice de femme est confortablement installée dans un large mobilier en cuir, en train de lire un ouvrage manifestement stimulant à en juger sa position plus que lascive, l'une de ses mains caressant ouvertement son entrejambe, une posture facilitée par l'écart franc de ses cuisses - qui vient juste de s'achever - de ses longues cuisses reposées désormais sur chaque accoudoir de forme arrondie, cependant que les tarse talonnés demeurent suspendus, dans le vide.

Remarquant concomitamment l'un des ouvrages du narrateur, soigneusement rangé au-dessus de sa chevelure, je fige ma haute silhouette verticale juste à ses côtés.

" J'ai l'impression que ce livre vous plaît beaucoup, mon Petit " lui dis-je en scrutant le mouvement de sa main à l'intérieur de sa petite culotte blanche, sa jupe à carreaux demeurant relevée et hasardeusement pliée.

Sa nuque s'élève, lentement, et ses globes s'offrent à moi, ainsi que sa bouche ... avant que ses yeux se ferment et que ses phalanges accélèrent.

" Dire que je pourrais être votre papa, mademoiselle. Peut-être que cette perspective vous plaît, d'ailleurs ... " .

La nuque opère deux rotations comme latérales cependant que de sa gorge s'exportent quelques soupirs aigus ...

" Mon sexe durcit, mon Petit. Un sexe d'homme, que vous n'avez encore jamais vu, j'en suis persuadé " .

Elle me regarde avec avidité tout en accélérant encore ...

" Un sexe bien droit, grand ... un sexe lisse comme du métal " lui dis-je, on ne peut plus près de ses épaules.

Phalanges, chairs humides ... blanc périphérique ...

Le sexe d'un homme se suce comme une glace, mon Petit. Avant d'en obtenir le suc ... ou le jus " lui dis-je lentement, d'une voix presque basse.

Contention des cris ... ou des hurlements ...

La prolifération du sens conduit toujours, au bout du compte, à emprunter une nouvelle direction.

" J'aime l'odeur des végétaux fraîchement découpés, j'aime l'odeur de l'herbe, ses vestiges à l'intérieur des pousses ou des fibres naissantes " .

" J'aime les glissements narratifs au sein d'une même narration, j'aime sentir la fluidité du flux narratif " .

" J'aime regarder le contact des sauriens avec le sol, avec le béton " .

Maintenant, c'est un terme ou concept a priori nouveau pour ne pas dire novateur qui s'impose dans la narration, un mot composé : hyper-otium. S'il ne s'affirme pas en guise de titre

de la narration en cours, il pourrait volontiers annoncer une nouvelle fiction ... à moins qu'il ne soit le prélude à un chapitre ou une séquence spécifique à venir, dans une structure narrative à édifier. Déjà, les sensations suscitées par ce terme que l'on peut qualifier de néologisme sont porteuses de sens, de déploiements narratifs probablement féconds ...

La jeune ou très jeune adolescente décharge à l'intérieur du tissu blanc en coton ...

" J'aimerais n'être qu'un personnage littéraire, une substance littéraire sans cesse mouvante, sans identité autre que littéraire ... " .

AOUT 2017

SANS TITRE XIX

Le domaine est un empire où tout est glissant.

Il s'étire sans cesse, à l'instar de la matière. De l'univers.

Les formes géométriques qui apparaissent, issues sans doute d'une appréhension oculaire narrative foncièrement subjective qui met l'accent ou se polarise sur certaines superficies, sont essentiellement des parois extérieures dont la présence multipliée laisse deviner un cadre urbain, oui, des interfaces continuellement impactées par la puissance calorifique, par la puissance d'un mercure se mesurant à la température, ainsi qu'à l'épaisseur d'un flux d'atomes incandescents, irradiants, d'un flux ductile, d'un flux liquide, d'un flux en retrait, bientôt, de par la disparition du disque, de par, au-delà, un certain écoulement du temps se confondant avec une avancée nocturne longue, plastique, profonde.

Simultanément, le glacis s'étend sur les fibres musculaires, sur les extrémités de la partie inférieure du narrateur, les effets de l'exercice se faisant encore ressentir bien des heures après, des heures multipliées, des heures dont l'extension, maintenant, donne une dimension abstraite au temps ...

Dans le même temps, le glacis s'affirme comme le pendant du mercure hautement élevé, oui, le glacis se répand doucement, il fond sur le derme, pénétrant à l'intérieur même du métabolisme jusqu'à s'évanouir entièrement, oui, jusqu'à perdre totalement de sa température initialement basse, de sa température particulièrement basse, dissoute, maintenant, à l'intérieur des tarse ...

Annihilant ainsi le contraste thermique initial.

Opérer une révolution froide dans un monde en ruine.

L'innovation littéraire face à la décomposition du monde.

Je suis la civilisation, n'ayant aucun avis ou jugement sur le contexte qui encadre la narration, aussi corrosif soit-il.

Des pans narratifs, épars, des morceaux ou monceaux de fictions, disséminés, naviguent en toute liberté dans l'espace, là, leur agrégation - dont la date n'est pas encore déterminée - dépendant d'une force de moins en moins soumise à la matrice du hasard. L'intention narrative, qui n'est pas véritablement encore, se prépare à poindre, à l'image de l'aube. Ecrire afin de voir le visage de la littérature, voilà sans doute l'une des missions spirituelles les plus esthétiques, le questionnement ontologique se désagrégant sous l'effet du trepalium, sous la forme du résultat, de la matérialité littéraire qui ne demande qu'une chose : la reprise.

Oui, la reprise.

La vie animale, conjointement, se manifeste, oui, la vie organique de l'espèce animale se déploie sur la géographie étale, ainsi que dans l'espace domestique, oui, leur présence, connivence, leurs sémaphores, souterrains ou sous-jacents ne cessent d'émettre, tandis que se succèdent les races, qu'elles soient sauvages ou domestiques, oui, tandis que des unités de catus et de canidés montrant ou révélant la singularité de leur attitude à travers certains mouvements ou postures, matérialisent l'ontologie animale, et par-delà, l'ontologie humaine, des mâchoires prédatrices et leur ouverture maximale dans l'aube d'un plan aride en étant la plus parfaite illustration.

Dans la littérature moderne ou de recherche, dans la littérature abstraite, dans la littérature en train de se faire, les glissements narratifs sont fréquents pour ne pas dire permanents, la structure narrative est traversée par différents courants à la fois distincts et interdépendants, dans la littérature abstraite, des glissements sauriens apparaissent, les adjectifs classique et baroque se matérialisant rapidement en quelque sorte, rapidement recouverts par une borne précise, par une force limitative qui achève de sculpter la forme narrative.

La forme littéraire.

Le concept de limite se confond avec le cursus hellénistique.

Oui, les limites hellénistiques.

Spartiate, monacal ... des termes récurrents pour souligner l'attitude du narrateur, la posture quotidienne du narrateur, son emploi du temps. Rigoureux, discipliné, organisé ... martial en somme ... plus simplement ?

Maintenant, c'est une nouvelle séquence qui s'ouvre avec l'apparition de cette jeune et jolie créature dont la verticalité est campée entre deux équidés, deux juments précisément, maintenant, sa tenue inférieure épouse parfaitement les formes de ses longues courbes toniques, la double convexité de son con et de ses fessiers - le tissu étant parfaitement ajusté - envahissant totalement la narration, tandis que l'extrémité de ses bras demeure attaché aux rênes, aux lanières de cuir qui enserrant les maxillaires ...

Face à elle, je suis le masculin, je suis le narrateur dont la littérature échappe sans cesse à toute explication ou dissection définitive, je suis une agrégation d'atomes humainement ou organiquement engendré. A la suite de noces paiennes, je me fonds dans une abstraction littéraire. Oui, je suis traversé désormais par la littérature, ainsi que bien des intentions réelles ou fantasmées à l'égard de cette créature dont le visage, me semble-t-il, s'offre déjà à moi ...

SEPTEMBRE 2017

Le domaine est un empire où tout est glissant.

Il s'étire sans cesse, à l'instar de la matière. De l'univers.

Les formes géométriques qui apparaissent, issues sans doute d'une appréhension oculaire narrative foncièrement subjective qui met l'accent ou se polarise sur certaines superficies, sont essentiellement des parois extérieures dont la présence multipliée laisse deviner un cadre urbain, oui, des interfaces continuellement impactées par la puissance calorifique, par la puissance d'un mercure se mesurant à la température, ainsi qu'à l'épaisseur d'un flux d'atomes incandescents, irradiants, d'un flux ductile, d'un flux liquide, d'un flux en retrait, bientôt, de par la disparition du disque, de par, au-delà, un certain écoulement du temps se confondant avec une avancée nocturne longue, plastique, profonde.

Simultanément, le glacis s'étend sur les fibres musculaires, sur les extrémités de la partie inférieure du narrateur, les effets de l'exercice se faisant encore ressentir bien des heures après, des heures multipliées, des heures dont l'extension, maintenant, donne une dimension abstraite au temps ...

Dans le même temps, le glacis s'affirme comme le pendant du mercure hautement élevé, oui, le glacis se répand doucement, il fond sur le derme, pénétrant à l'intérieur même du métabolisme jusqu'à s'évanouir entièrement, oui, jusqu'à perdre totalement de sa température initialement basse, de sa température particulièrement basse, dissoute, maintenant, à l'intérieur des tarses ...

Annihilant ainsi le contraste thermique initial.

Opérer une révolution froide dans un monde en ruine.

L'innovation littéraire face à la décomposition du monde.

Je suis la civilisation, n'ayant aucun avis ou jugement sur le contexte qui encadre la narration,
aussi corrosif soit-il.

Des pans narratifs, épars, des morceaux ou monceaux de fictions, disséminés, naviguent en toute liberté dans l'espace, là, leur agrégation - dont la date n'est pas encore déterminée - dépendant d'une force de moins en moins soumise à la matrice du hasard. L'intention narrative, qui n'est pas véritablement encore, se prépare à poindre, à l'image de l'aube. Ecrire afin de voir le visage de la littérature, voilà sans doute l'une des missions spirituelles les plus esthétiques, le questionnement ontologique se désagrégant sous l'effet du trepalium, sous la forme du résultat, de la matérialité littéraire qui ne demande qu'une chose : la reprise.

Oui, la reprise.

La vie animale, conjointement, se manifeste, oui, la vie organique de l'espèce animale se déploie sur la géographie étale, ainsi que dans l'espace domestique, oui, leur présence, connivence, leurs sémaphores, souterrains ou sous-jacents ne cessent d'émettre, tandis que se succèdent les races, qu'elles soient sauvages ou domestiques, oui, tandis que des unités de catus et de canidés montrant ou révélant la singularité de leur attitude à travers certains mouvements ou postures, matérialisent l'ontologie animale, et par-delà, l'ontologie humaine, des mâchoires prédatrices et leur ouverture maximale dans l'aube d'un plan aride en étant la plus parfaite illustration.

Dans la littérature moderne ou de recherche, dans la littérature abstraite, dans la littérature en train de se faire, les glissements narratifs sont fréquents pour ne pas dire permanents, la structure narrative est traversée par différents courants à la fois distincts et interdépendants, dans la littérature abstraite, des glissements sauriens apparaissent, les adjectifs classique et baroque se matérialisant rapidement en quelque sorte, rapidement recouverts par une borne précise, par une force limitative qui achève de sculpter la forme narrative.

La forme littéraire.

Le concept de limite se confond avec le cursus hellénistique.

Oui, les limites hellénistiques.

Spartiate, monacal ... des termes récurrents pour souligner l'attitude du narrateur, la posture quotidienne du narrateur, son emploi du temps. Rigoureux, discipliné, organisé ... martial en

somme ... plus simplement ?

Maintenant, c'est une nouvelle séquence qui s'ouvre avec l'apparition de cette jeune et jolie créature dont la verticalité est campée entre deux équidés, deux juments précisément, maintenant, sa tenue inférieure épouse parfaitement les formes de ses longues courbes toniques, la double convexité de son con et de ses fessiers - le tissu étant parfaitement ajusté - envahissant totalement la narration, tandis que l'extrémité de ses bras demeure attaché aux rênes, aux lanières de cuir qui ensèrent les maxillaires ...

Face à elle, je suis le masculin, je suis le narrateur dont la littérature échappe sans cesse à toute explication ou dissection définitive, je suis une agrégation d'atomes humainement ou organiquement engendré. A la suite de noces païennes, je me fonds dans une abstraction littéraire. Oui, je suis traversé désormais par la littérature, ainsi que bien des intentions réelles ou fantasmées à l'égard de cette créature dont le visage, me semble-t-il, s'offre déjà à moi ...

SEPTEMBRE 2017

La prolifération du sens retarde le commencement de la narration.

Extension, globalisation ... micro ou macro-attention ...

Conjointement, la littérature s'étire ou s'étend comme l'univers. Comme la matière.

Il faut aller plus avant, tout le temps, proscrivant toute forme de repos.

Dans la fluidité d'un incipit sans doute commencé, la littérature moderne ou abstraite se fait elle-même, chassée ou pourchassée par son essence propre.

L'action de chronos est cardinale sur l'émergence de structures narratives dont les embryons ne sont que ruines, oui, une action qui engendre involontairement l'élaboration de plus solides fondations, gage d'un gain de compacité et de réalité.

J'ai l'impression d'être dans mes propres fictions, traversant un monde peuplé de spectres ou de rares vies organiques foncièrement humaines, de revivre inlassablement des scènes séculaires, millénaristes, éternelles, de revivre le commencement et l'achèvement du monde.

La littérature moderne est son propre prédateur, se mouvant dans une projection constante. La littérature moderne est glissante ... tel un saurien qui rejoint une anfractuosité, après avoir longtemps scruté et absorbé la géométrie de l'espace ...

Après avoir goûté à la puissance du disque ...

Oui, glissements de narration ou glissements de carapace, ici, là, dans l'espace, dans

l'immensité ou la micro-surface, oui, bifurcations narratives ou fuite en avant des écailles qui se glissent dans les interstices, une peau en surface de losanges qui absorbe les substantifs béton, asphalte, bitume, ciment, lumière, ombre, disque ou encore anfractuosités ... à travers laquelle elle disparaît pour un temps indéterminé ... tandis que le flot ou flux narratif accède à un regain de vitalité de par le choix d'une nouvelle direction synonyme de nouvelle dynamique ...

Clair-obscur ... oui, la narration et le plan où évolue le saurien sont traversés par des nuances ainsi que leur miroir, des nuances qui engendrent d'autres nuances, d'autres reflets ... agrandissant le prisme des possibles ...

I, II, III, IV, V, VI, VII, VIII, IX, X, XI, XII, XIII, XIV, XV, XVI, XVII, XVIII, XIX ... les chiffres romains ou anciens scandent la modernité narrative, ce nouvel opus étoffant les possibilités de recherche qui, de toutes les façons, sont exponentielles...

La littérature est savoir, sensation, puissance, conquête ...

Oui, conquête ...

Elle est prolifération ... canaux incessants de spéculation ...

Théorie, fiction et action peuvent se fondre, formant un matériau compact, composite, un matériau en mouvement.

Formant un nouvel alliage ...

L'éradication des monothéismes est évidente tant la littérature est omnisciente : dans les formes urbaines, dans la géographie, au sein des cortex, à l'intérieur des métabolismes, dans toutes les espèces de vie organique ... dans l'abstraction du sens ... en suspension ...

Elle traverse les consciences jusqu'à les transformer ... scannérisation des cortex qui forgent des nouveaux ou néo-cortex ...

L'auteur et le narrateur s'observent dans un étrange jeu de miroirs, l'auteur et le narrateur versent dans une totale illusion.

Pendant ce temps, les plages musicales se multiplient ... Oui, chronos s'écoule suivant l'écoulement des notes dans le temps. La voix, les lignes et les chiffres s'étirent, envahissant l'écran et surtout, par-dessus tout, l'espace ...

SEPTEMBRE 2017

Stéphane Pucheu

SANS TITRE XXI

Didascaliquement, tout est en ordre.

Oui, la narration peut commencer.

De larges tissus ou étoffes de bain reposent sur de la matière céramique blanche tandis que le temps se charge de transformer sans cesse en héritage les intentions, les actes, les pensées, les habitudes, les rites, les règles, et caetera.

Dans les escaliers, une longue silhouette semble flotter entre les intersections, d'un rectangle l'autre, un squelette hautement vertical se meut de manière aérienne, de manière félinienne, seul le cliquetis des talons signifiant sa présence terrestre, jointure unique entre le sol et la loi de gravitation.

Les ondes didascaliques ne cessent d'affleurer à la conscience de la narration.

Le jour semble continu, semble-t-il, faisant évoluer chronos lentement, très lentement, comme continûment.

Pendant ce temps, l'écume antiseptique se répand sur la peau du narrateur, les grilles officiant sur la pilosité faciale demeurant statiques, avant de procéder à l'aspect dégagé pour ne pas dire glabre de son visage.

Au loin, les guerres antiques ou les guerres anciennes résonnent encore de leur vitalité et de leur stratégie. Dans l'espace ductile contemporain, leur vitalité conserve une intacte actualité. Une totale acuité.

A travers les escaliers, des tissus, de longs tissus, des étoffes, de longues étoffes, des robes et leurs formes suggérées se meuvent souplement, cependant que le visage du narrateur demeure relevé, redressé, cependant que sa nuque demeure dressée, vers les mystères païens peut-être dirigée ...

Si la narration continue la description de la domus, les fictions poursuivent leur élaboration en toute autonomie, en toute indépendance ...

En toute liberté.

Manifestement, la narration s'apprête à absorber tous les genres, pour devenir simplement elle-même, sans doute.

La littérature est une conquête spatiale, géographique, spirituelle ...

La littérature est la conquête des esprits et des espaces.

Une conquête sans merci.

Elle se confond avec la matière ou lumière blanche qui envahit l'espace.

J'aime la littérature qui transforme. Et transforme le monde.

J'aime savoir que je suis un atome qui affronte le monde, l'univers, et au-delà, l'extension de la matière.

J'aime sentir que la littérature est partout, dans tous les espaces ainsi que ceux de transition, qu'ils soient pleins ou vacants. A travers chaque interaction, dans tous les éléments. Dans les yeux du saurien ou du lézard, là, que j'épargne sous mes tarse enveloppés tandis qu'il traverse l'asphalte, un saurien qui sera sans doute, bientôt, capté lui-même par la narration.

J'aime les arbres, la densité des végétaux, leur démesure à travers une perspective comme sans fin.

Maintenant, c'est le squelette de Félinia ou la sage-femme des catus qui apparaît dans la narration, qui envahit totalement l'espace narratif en prolongement du catus, qui accorde ses gestes aux unités environnantes, créant une concomitance gestuelle, une sage-femme nourricière qui assourdit les sons gutturaux et lénifie les tensions de l'abdomen, avant de se transformer en socle ou support dévolu à

l'accueil ou repos, à la détente du catus qui s'étend maintenant, donnant toute latitude à la plasticité de son squelette ...

L'extinction des lumières cylindriques devient effective, là, maintenant, tandis que la nuit est là, depuis longtemps, déjà, une extinction dont le pendant produit un cliquetis irrégulier qui déploie peu à peu la lumière alors que le jour commence ou plutôt que la nuit finit ...

Le cliquetis des écrans, lui, affiche nettement, maintenant, le visage de vecteurs féminins de l'information, avant ou après celui des talons à travers les couloirs qu'elles empruntent ou traversent avant de prendre leur posture statique.

J'aime les anciennes pierres, les édifices abandonnés qui traversent le temps et font l'Histoire, j'aime aussi leur partiel recouvrement par la nature qui fait jaillir, çà et là, les fibres végétales, les fibres sauvages.

La voix de la dame, la voix du chant se déploie, maintenant, elle habite l'espace, pleinement, ainsi que la continuité du jour ...

Des textiles, des tissus demeurent posés, dépliés, demeurent rangés sur la surface du mobilier, dans nombre de pièces, à l'instar des sauriens qui épousent sans cesse la surface de l'asphalte, la surface du ciment, jusqu'à l'acceptation d'une halte sans doute provoquée par la douce et diffuse puissance du disque ...

La littérature, c'est la confrontation entre la solitude et le silence du monde, un affrontement qui finit par devenir esthétique.

Tandis que le mobilier en céramique continue d'accueillir l'assèchement progressif des couverts et de leurs formes géométriques, qu'elles soient circulaires, oblongues ou rectangulaires, leur surface étant douce ou contondante, une épaisseur supplémentaire recouvre mon derme, à laquelle s'ajoute une autre, puis une autre, encore, afin d'affronter la température extérieure, avant d'affronter, également, de nouvelles problématiques littéraires ...

OCTOBRE 2017

SANS TITRE XXII

L'espace littéraire est ouvert. A nouveau.

Le flottement des étendards se fait plus vaste que jamais, jusqu'à occuper l'espace entier de la littérature.

La dialectique entre les concepts de souplesse et d'affirmation traverse plus que jamais la narration.

Plus que jamais, aussi, sûrement, c'est l'échappée de la narration qui se matérialise, là, maintenant, se confondant avec le flux, le mouvement.

La projection illimitée du flux narratif envahit l'espace entier.

Au fond de la perspective, se dessine un horizon matérialisé par les cieux et la terre, tandis que se déploient conjointement la voix et la mélodie, la recherche vocale, avec comme instrument l'aube du monde. Cependant que se superposent recherches musicale et littéraire.

La création d'une oeuvre, d'une fiction signifie l'ouverture du monde. La circulation du livre s'apparente à la diffusion du liquide séminal. De l'énergie vitale.

Entrer dans la recherche littéraire comme on pénètre une femme, c'est ouvrir le monde.

Le flux narratif, ainsi, devient à la fois plus compact et ductile.

Oui, ductile.

La nuit artificielle demeure prolongée de par l'étendue, de par l'étalement du tissu sur la surface faciale du narrateur, de par la conformité du textile sur le relief du visage, de par la statique des fibres ... de par la protection oculaire qui épouse exactement les orbites, les tempes ... les métonymies du visage.

Maintenant, la lumière circulaire et ses formes artificielles braquent toute leur puissance sur les agrumes en train d'être appréhendés puis consommés. A nouveau ...

Les étendards et leur flottement agrègent fantasmes, souvenirs et possibilités de réel ... Oui, de réel ...

Je suis en faveur d'un putsch littéraire.

La propagation narrative se répand d'après ses propres lois ou les lois de la contingence.

Des mutations internes régénèrent sans cesse le flux, des mutations internes élaborent de nouvelles formes, ruinant ainsi les schémas anciens. Les schémas du passé. Du moins ceux devenus définitivement inutiles.

La contamination de l'espace orthonormé, la contamination de l'espace-temps par la narration procède simultanément à ses contours, à l'émergence de la structure narrative.

Tandis que des jambes comme démesurées, tandis que les tarse talonnés épousent paisiblement chaque intersection au sein de ce large et interminable escalier circulaire, le dressement de la nuque, en aval, s'opère mécaniquement, ouvrant un laps de temps aussi long si ce n'est davantage que l'ascension, là, qui procède à la diminution progressive et inexorable de la créature dans l'espace, alors que sa présence, elle, n'en demeure pas moins dense.

La contemplation, la spéculation littéraire, la conscience dans toute l'étendue de sa phénoménologie semblent se confondre ...

La course dynamique d'un catus, maintenant, se fait décélérante, là, devant moi, jusqu'à ce que le pelage, après sans doute une reconnaissance oculaire synonyme de large et totale approbatio, n'entre en interaction avec la partie inférieure de mon squelette.

L'oeuvre littéraire se projette elle-même dans les crocs de l'Histoire ...

La narration semble échapper au narrateur lui-même.

Quant à l'espace littéraire, il demeure plus que jamais ouvert.

NOVEMBRE 2017

SANS TITRE XXIII

La fragmentation narrative en appelle, maintenant, à l'unité.

Des morceaux ou monceaux épars finissent par se rapprocher. Oui, l'hétérogénéité du monde se fait moins compacte. Moins ... matérielle.

Que souhaite le flux narratif sinon ... vaincre le fatum, vaincre la tragédie, vaincre la victoire elle-même ?

La pénétration du monde par la littérature finit par aboutir à la création de nouveaux espaces-temps annonçant une subjectivité probablement régénérée.

La circularité de l'acier qui épouse mon visage, qui épouse le visage du narrateur absorbe la pilosité avec souplesse et netteté, oui, le bruit ou cliquetis de la sécabilité se confondant avec la plasticité du temps, jusqu'à se fondre en lui.

Tout devient glabre, ainsi, lisse comme du métal.

Conjointement, la recherche littéraire se poursuit.

Elle aboutit sans doute à une indistinction des espaces, à une fluidité du temps devenu ductile, elle aboutit à une interchangeabilité des interactions, à une plasticité active de la contemplation ...

Et se poursuit, aussi, à travers l'extase matérielle, que l'onanisme soit solitaire ou conjugal, oui, les chantiers narratifs apparaissent plus nettement que jamais, sans doute, lors de ce temps bref et intense qui signifie l'extraction vitale de soi-même ou l'expansion élémentaire dans le monde, identifiable de par la couleur blanche, de par le débit abondant, de par l'aspect sirupeux de ce que l'on appelle, communément, le liquide séminal ...

Oui, la recherche littéraire ne s'arrête jamais ...

Manducation, maintenant.

Manducation traversée par des possibilités narratives. Mon regard se porte, maintenant, sur la netteté de la céramique dévolue aux ablutions. En l'absence de traces, tout est lisse, oui, décidément ou définitivement lisse.

Devant, c'est-à-dire autour, la chute des végétaux occupe l'asphalte, autour, l'acer et le quercus font jaillir les tons chauds pour ne pas dire irradiants - en contraste avec la basse, très basse température ambiante - , ceux qui traversent le disque pénétré par l'écoulement du temps, créant pellicules, nappes, surfaces naturelles, juxtapositions végétales sur de la matière compacte ou urbaine ...

La basse température de l'élément vital, de l'élément transparent circule à travers les canalisations, avant de se répandre, maintenant, à l'intérieur de la céramique, avant de s'écouler, se diffuser à partir des conduits domestiques ...

- Monsieur le narrateur ? Quelle représentation vous plaît de manière démesurée ?

- La louve, assurément. La louve et les jumeaux.

Cette représentation ancienne, cette représentation temporelle pourrait, en imaginant sa mobilité, annoncer des temps nouveaux. Les petites d'hommes langés en train de se nourrir à la source ... tandis que la louve reste statique, offrant sa nature à ces hommes futurs ... dans une patience comme immuable, figée, dans son regard possédant toute la générosité du monde ...

Les glacis, au loin, conduisent le pelage de son espèce à croître de manière drue, épaisse, conduisant le métabolisme à s'endurcir, à devenir plus résistant.

Par un effet contingent, une femme ou vestale aux atours généreux, dans une position identique à l'antique, est en train de nourrir deux louveteaux. Gémellité animale s'abreuvant aux mamelles de la femelle, dans un sens de l'Histoire qui en signifie sans doute beaucoup sur l'évolution concomitante des espèces évoquées.

La géographie animale s'inscrit dans l'histoire humaine. Et inversement.

Le temps ouvre l'espace, le temps et sa quantité, le temps et sa disposition ouvrent l'espace des possibles tel un arc tendu à partir duquel le segment s'éjecte, dans une direction inconnue, droit devant, l'air déchiré s'en trouvant ...

L'écriture à la première personne affirme sa singularité, oui, " je " est un autre, créature immatérielle combinant transparence et compacité, dans un jeu de dédoublements sans fin, sans borne, dont le coeur n'est autre que la matière subjective ...

- Monsieur ? ...

NOVEMBRE 2017

SANS TITRE XXIV

Tout est circulaire, semble-t-il, en ce début de narration.

Sans que le moindre incipit n'ait été véritablement choisi.

Pas encore ...

Pas encore, semble-t-il ...

La lumière verticale est longuement suspendue, avant de choir en faisceaux diffus à partir d'un support circulaire qui illumine un mobilier de forme circulaire, lui aussi, sur lequel un certain nombre de documents, dénommés manuscrits plus précisément, dessinent des contours épars en révolution, en rotation, tandis que les dossiers des places assises, à intervalles réguliers, épousent la forme massive circulaire de leurs courbes oblongues, de leurs lignes concaves ou convexes, de leur nombre dont la totalité forment un halo ou anneau partiellement déformé, maintenant, de par la présence du narrateur.

Loin, par-delà l'horizon, le disque devient ductile, oui, il s'érode, sa circularité se désagrègeant avec l'écoulement du temps, une forme géométrique élémentaire qui retrouvera, à court terme, la solidité ou netteté de ses contours, dans un espace sans doute dégagé, dans un espace naissant.

L'aube de la narration ne revient-elle pas sans cesse ?

Maintenant, l'incipit semble suffisamment développé pour que l'on puisse à nouveau le mentionner.

L'incipit est la naissance du monde.

D'un monde qui renaît, à chaque fois.

Sous la plume.

L'approche clinique de la narration se fait de plus en plus pressante, oui, une dimension supplémentaire vient d'être franchie, avec le surgissement particulièrement net d'un certain nombre d'objets contondants, d'outils précis dévolus à la taille, à la découpe, des formes géométriques dont le long triangle, récurrent, est la figure centrale, au sein d'un espace dominé par la couleur anthracite, au sein d'un espace profondément découpé où l'immobilité semble prédominer. La précision de la géométrie et la puissance de la brillance, néanmoins, s'avèrent de sérieuses rivales qui se disputent, ainsi, l'espace narratif, reléguant la fonctionnalité des différents éléments, le soubassement des intentions possibles, jusqu'à la dimension temporelle qui s'efface, là, ici, maintenant, devant sans doute la littérature dans toute sa nudité ...

La captation de la narration se charge également de la variation des reflets dont la présence n'en est pas moins cardinale, les jeux de lumière entre le métal et l'atmosphère diurne étant sans cesse changeants ...

Puis, dans un ultime mouvement, sans se départir de son attention, focalisée sur tout ce qui vient d'être évoqué jusqu'ici, elle part à la recherche, elle part à la conquête de nouveaux matériaux littéraires.

Afin de poursuivre son expansion ...

DECEMBRE 2017

SANS TITRE XXV

L'approche clinique de la narration se fait de plus en plus matérielle.

Si la spéculation entre différents incipits demeure féroce pour ne pas dire sans merci, peu à peu apparaissent des formes, caractéristiques de l'espace et du temps, oui, progressivement s'établissent des repères ou des éléments que la narration va sans doute, probablement, rendre visibles.

Oui, fortement visibles.

Les incipits, comme je l'ai mentionné précédemment, sont les maîtres de la narration. Ils la commencent ou lui donnent vie.

Oui, l'incipit est le maïeuticien de la narration.

Les formes, disais-je, se dessinent quelque peu, oui, la circularité ou l'incurve, ainsi que la ligne oblongue, se partagent semble-t-il la totalité des figures ou mouvements statiques, de la configuration de la matière.

Le flux narratif, maintenant, se hâte lentement.

Ce sont différentes lignes qui recouvrent une seule et même enveloppe, oui, des lignes d'abord arrondies qui soulignent la forme symétrique des chairs intimes avant de s'inverser légèrement, pour ensuite se déployer à nouveau, droit devant, jusqu'à l'horizon, jusqu'à la perspective panoramique matérialisée par les épaules. La colonne du squelette, la longue colonne de chair étend une large surface épidermique, oui, la peau s'allonge encore et encore, des tarses à la nuque, la capillarité succédant alors à la matière évoquée, à partir de laquelle apparaît un ensemble de traits dessinant une perspective faciale.

Une autre perspective, maintenant, se fait jour, au travers d'un horizon vacant, d'un espace nu et panoramique pour employer des termes plus génériques, une perspective captée par le regard du même visage dont le pelage et la massivité proscrivent le moindre doute quant à son identité, ajoutant de surcroît des précisions qu'il est possible de regrouper à travers les mots tels que vigilance, placidité, présence ou encore hiératisme.

Si la femelle semble prête à bondir de l'alcôve, celle de la plaine, déesse de la traque ou de la chasse dont la couleur du squelette se confond avec la couleur ocre vient d'amorcer un changement de position, oui, sa statique désormais désagrégée laisse toute latitude aux mouvements caractéristiques de la traque, des mouvements qui agrègent parfaitement vitesse, puissance, économie ...

Endurance.

Tandis que le squelette initial demeure campé, prêt à être investi, le second donne toute sa mesure pour parvenir à ses fins, propulsé à vive allure par sa dynamique propre, oui, le félin femelle couleur de sable ou de roche utilise toutes ses propriétés physiologiques et instinctives, sans omettre la vision stratégique, pour joindre et fondre sur sa future nourriture. Une imminente nourriture ...

FEVRIER 2018

SANS TITRE XXVI

Le continuum narratif qui s'apprête à s'ouvrir semble s'étendre de manière exponentielle à partir de ce qui s'apparente à une seule et unique sensation, celle du glissement.

L'abstraction du métalangage et sa navigation se diffusent en toute liberté, se soustrayant pour l'instant à l'élaboration de formes matérielles qui donnent obligatoirement une certaine identité à la narration. Un mouvement dont la prévision, tôt ou tard, finit par déterminer les contours d'une structure narrative.

Soudainement, surgit le blanc, soudainement, les différents plans qui recourent la largeur, la longueur, la profondeur et la hauteur, en un mot qui gouvernent la perspective imposent la puissance de leur aspect immaculé.

Un rectangle long et massif, la longue silhouette au repos du narrateur, une femme assise sur un mobilier de forme circulaire, ainsi que des mouvements clairs, continus, dans un espace dévolu.

Tandis que mon squelette se détend et se détend encore, tandis que les phalanges de la dame glissent et glissent encore sur la surface et l'épaisseur de mes tarse, une pose extérieure apparaît, oui, des textes relatifs au travail de recherche, à l'oeuvre du narrateur opèrent un glissement net dans la narration en cours, accompagnés de la même photographie, celle du narrateur, accompagnés de son portrait à chaque fois identique, un portrait ou visage comme sans âge dont les traits sont à chaque fois rigoureusement les mêmes. Conjointement, la préhension professionnelle de la jeune femme oeuvre plus en profondeur, oui, ses atomes semblent se confondre avec les miens, se graver à l'intérieur même de mon métabolisme.

L'assouplissement de mon squelette s'accroît d'autant, sans qu'une quelconque limite n'émette le moindre sémaphore, cependant que les capteurs hétérogènes et sans doute complémentaires de mon énergie vitale s'ouvrent dans une quasi concomitance, durcissant alors la souplesse de mon regard, ainsi que les différents canaux de mon entrejambe.

Maintenant, les yeux azur et métallique de la soigneuse se braquent sur le dressement turgescent du narrateur, oui, son regard reste ou demeure rivé sur le cylindre de chair qui termine son développement, ses mains prolongeant leurs mouvements de manière plus profonde, de manière plus foncière, le silence ou les mots de sa voix accroissant encore la compacité du cylindre, maintenant lisse et brillant comme du métal ...

C'est le concept de turgescence qui domine, là, attirant toutes les énergies distinctes, toutes les attentions, absorbant le contact des mains, la polarisation des yeux, transformant peu à peu le narrateur en scorpionide ...

Dans un silence dont l'épaisseur ne cesse de croître, la masse de la turgescence s'arroge tout l'espace de la narration ... jusqu'à sa puissante décharge dont la verticalité, maintes fois saccadée, ne traverse le visage statique de la dame, ainsi que la blancheur omnisciente de la narration ...

FEVRIER 2018

SANS TITRE XXVII

Le plan se dessine, là, maintenant.

Ici.

La circularité ou semi-circularité révèle une matière sombre et unie, révèle une certaine superficie à partir de laquelle un nouvel espace, vacant lui aussi, propose une large perspective, d'abord ouverte de par son aspect panoramique, avant d'être confinée ou limitée de par la verticalité de plusieurs pans qui se succèdent en divers angles découpant l'espace, découpant l'enceinte, des angles à partir desquels, maintenant, à nouveau, se détache nettement ce qui était précédemment évoqué, mentionné ou suggéré.

" Je suis la messagère du Narrateur " , dit alors une longue et haute silhouette tout de blanc vêtue, tandis que ses torses, talonnés, avancent sur la scène, dans un impact régulier, mat, net, itératif ... ultime.

La vestalité ou le hiératisme de cette créature, maintenant, affronte la vacance et toutes ses formes.

L'obscurité ou la semi-obscurité, la pénombre partielle, le silence ou l'absence de son se heurtent à l'irruption de cette créature de rêve ou de fiction. Le talonnage des tarse est à l'arrêt, maintenant, tandis que se poursuit le flux narratif.

" J'ai l'honneur de vous annoncer, si vous ne le savez déjà, que le Narrateur poursuit plus que jamais ses recherches, investi dans une mission sans nom qui ne porte pas de date, qui échappe au temps, finalement, mais qui sera sans doute phagocytée ou absorbée " dit la voix dont l'onctuosité et la souplesse relèguent au second rang la gravité de son grain, de sa texture, de son timbre.

De ses cordes vocales.

Les formes plastiques de son corps atteignant une matérialité comme démesurée, de par la jonction sur mesure entre le tissu et la chair, entre la conception des découpes et les reliefs du squelette, entre la blancheur irradiante du matériau et la blancheur pâle de l'épiderme, un épiderme rehaussé, sans doute, par la pénombre de la capillarité, des filaments ou tresses d'un ancien temps ou d'un temps ancien, des fils dignes d'Ariane, un prénom qui sinon affuble réellement cette jeune dame, du moins lui convient parfaitement sur un plan narratif ou fantasmagique.

« Le Narrateur vous rappelle que le schéma classique de la petite histoire est depuis longtemps révolu, et que nous devons suspecter jusqu'à la condamnation ou proscription toute forme qui lui ressemble, de près ou de loin. Appréhender le monde, c'est partir à la recherche de nouvelles formes narratives, c'est emprunter de nouvelles voies que nous ne connaissons pas encore. C'est aller vers l'inconnu » , dit-elle dans une diction encore plus nette, dans un rythme et un souffle qui diffusent une quiétude et une neutralité encore accentuées.

« Vers l'infini » .

L'espace ou auditorium demeure vacant.

Tout est libre, ouvert. Tout est possible.

Dans le maintien naturel de sa statique, elle continue :

« J'ai été violée par le Narrateur, jadis. Oui, jadis. Maintenant, je suis traversée par sa narration et ses faisceaux. Continuellement. Simultanément, je suis plus libre que jamais. Oui, plus libre. Et ce qui paraît un paradoxe n'est qu'une nature, une évidence. Oui, une nouvelle évidence » , dit-elle, tandis que ce nouveau flot de paroles, ce nouveau flux du logos semble à la fois révélé et appris.

« J'ai été violée avec mon consentement » , dit-elle tout en fermant les yeux et détachant ses cheveux sombres, ses cheveux noirs, donnant toute latitude à une liberté de mouvement jusqu'ici contrainte par la coiffe, par un maintien strict, hiératique ...

Oui, avec son consentement. Pour matérialiser ce qui est sans doute, probablement, le plus bel oxymore ...

FEVRIER 2018

SANS TITRE XXVIII

Couleurs et matières odorantes segmentent l'espace, là, cet endroit où les transactions se succèdent au rythme de la disjonction répétée ou itérative des rectangles de verre, une disjonction qui maintenant laisse pénétrer mon squelette vêtu de manière urbaine.

Oui, très urbaine.

Derrière le plan rectangulaire se dresse, statique, la gorge imposante d'une jeune créature dont les textiles mettent en relief une enveloppe charnelle qui suscite le regard, la concupiscence, et bien d'autres choses encore, sans doute trop souterraines pour apparaître ici, là, maintenant, dans la narration.

« Vous êtes aussi douce et bonne qu'une pâtisserie, mon petit » , lui dis-je tout en la travaillant par-derrière.

Des lectrices, toutes plus distinctes les unes que les autres, absorbent lentement le matériau littéraire du Narrateur, goûtent sa prose érotique sans discontinuité, le défilé des pages et l'amollissement de l'entrejambe signalant alors une concomitance ou connivence pour le moins troublante. En tête-à-tête, maintenant, je lis ma propre prose érotique à une autre lectrice dont l'attention est cristalline, une attention si aigüe qu'elle se transforme, maintenant, en gestes plus que suggestifs à l'adresse d'un corps largement ouvert à l'extase. Tandis que je poursuis, l'infinie souplesse des doigts conduit à l'extase matérielle, là, devant moi, et sans doute ailleurs ...

L'orgie textuelle traverse la narration.

Ce sont à nouveau des éclats de nourriture ainsi que leurs formes qui occupent ou investissent l'espace, combinés à un étalement agencé à la perfection semble-t-il, c'est également une vaste machine dont la géométrie précise à la fois sa fonctionnalité et son insertion dans le périmètre, une machine de couleur sombre qui allie convexité, concavité, rectangularité, sans oublier l'aspect oblong lisible entre les deux premières caractéristiques citées, une machine tout entière dévolue à l'enregistrement des deniers, à ce que l'on appelle, communément, la comptabilité.

Les chiffres présents sur le clavier dessinent un rectangle lui-même composé de plusieurs rectangles qui s'apparentent à des morceaux de sucre, oui, à des rectangles blancs compacts sur lesquels l'extrémité des doigts de la jeune créature - des doigts sans doute longs, doux et fermes - peut exercer une pression franche, une pression répétée, une pression brève ou longue, une pression, en dernier lieu, qui s'exonère de la moindre appréhension ou précaution. Cependant que l'un de ses doigts - index droit, je crois - enfonce l'une d'entre elles, l'odeur de la matière blanche volubile se fait puissamment sentir à partir de la pièce qui se trouve derrière elle, oui, l'élément vital constitutif du produit principal de ce lieu commercial ...

" Monsieur ... servez-vous " me dit la même créature, les mains posées à plat, le dos offert, un dos vêtu d'un joli tissu rayé qui évoque le goût du large, d'un porte-jarretelles noir et de chaussures à talon noires, tandis que son visage apparaît de profil, dans une statique offerte qui attend peut-être ou sans doute d'être rompue ...

La pâtisserie, le substantif évoqué en amont, se déploie, maintenant, en faisceaux polysémiques, oui, c'est de manière orgiaque que la narration poursuit son cours, son continuum, les tons et les formes de l'espace étant désormais soumis à des mouvements oculaires, des mouvements de préhension qui transforment l'interaction d'une nouvelle façon, comme en témoigne le bondissement ou rebondissement de sa croupe entre mes mains qui la malaxent, qui la pétrissent, tandis que la nourriture et sa géométrie, autour de nous, semblent plus matérielles que jamais ...

Mes bourses, maintenant, irradiant l'intérieur de sa croupe dont la fraîcheur s'atténue lentement ...

" Tenez, monsieur ... " me dit-elle ensuite, m'offrant sa gorge enserrée de blanc, une gorge opulente qui semble lactée.

Ma bouche et mes maxillaires empruntent cette voie, saisissant la circularité du pie qui s'affiche de manière stricte, fière, arrogante ... évidente.

Cette gorge déployée devient mienne, maintenant, une gorge dont je me regorge ... le visage de la jolie créature s'élevant alors, expirant des soupirs et des spasmes dissous ... déjà ...

FEVRIER 2018

SANS TITRE XXIX

Le continuum narratif s'apprête à opérer.

Là, encore, à nouveau.

Ici.

Maintenant.

Le temps imparti à une spéculation narrative, aussi brève soit-elle, vient à peine de s'achever que le métalangage, déjà, se dissocie de ce qu'il projette de décrire.

De son intention descriptive.

Étoffe, tissu, étendard ... le nom commun, le substantif, le terme ou le mot approprié, objectivement exact ou exact dans toute son objectivité hésite à avancer dans toute la splendeur de sa légitimité, là, dans la narration.

L'hyper-synthèse et son concept sont prêts à s'étendre, se dirigeant sans doute ou probablement vers la création d'une confusion ou précisément d'une fusion entre le drapé synthétique des étendards et l'étoffe synthétique de la narration ... prêts à se répandre, à donner matière à la narration.

Oui, l'hyper-synthèse incarne sans doute la matérialité à son paroxysme ou apogée.

La narration et sa toute-puissance sont prêtes à continuer leur travail d'érosion des religions, prêtes à poursuivre l'absorption de tous les catéchismes dont on aperçoit encore la surface, afin que reviennent les noces païennes et leur vitalité.

Et leur humus.

L'échappée de la narration est plus que jamais effective, oui, et la force de son mouvement toujours efficient dépasse le narrateur lui-même, le narrateur et ses propres spéculations, dépasse, également, les notions ou concepts d'espace et de temps.

Les étendards, encore, déploient leur étoffe, déploient leur surface, dans un plan nu, dans un plan vierge, dans un plan pour l'instant dépourvu de toute adjectivité, défiant sans doute toutes les possibilités d'intervention narrative.

La prolifération narrative et son développement exponentiel demeurent pour l'instant dans l'antichambre, oui, le flux narratif n'est pas encore à l'œuvre, attendant sûrement, peut-être ou potentiellement d'être plus puissant, afin de jaillir en toute confiance.

En toute sérénité.

En toute liberté.

Maintenant, il s'apprête à envahir la narration.

Oui, son ouverture est déjà maximale, prête à une captation totale.

A une expansion polydirectionnelle.

Oui, en de multiples directions.

Et d'abord vers les vastes figures que forment les étendards, vers le blanc flottant de leur étoffe, vers leur conception rigoureusement géométrique battue régulièrement par le vent, un mouvement à l'écart, pour l'instant, de la narration ...

MARS 2018

SANS TITRE XXX

Si j'évoque ou avance le substantif étendard, ici, si la conscience narrative met en avant un terme commun ou plutôt si celui-ci impose dès à présent sa matérialité, là, en ce début de narration, c'est sans doute pour des raisons mystérieuses, sibyllines, opaques, souterraines, des raisons qui s'effacent, en dernier lieu, face à la volonté de la narration, face à l'expression communément usitée : aller de l'avant.

Aussitôt inscrite, cette dernière nécessite d'être légèrement modifiée pour rendre compte de la plus exacte des façons du processus en cours, du mouvement narratif qui déjà dessine un certain nombre d'éléments signifiant que la matérialité devient de plus en plus pressante.

Urgente.

Imminente.

Une ville vacante, là, qui s'apparente plutôt à la variété des possibles issue du champ narratif.

Un surcroît de crédit accordé à la narration ? Peut-être ... un ensemble, un vaste ensemble urbain dont la préhension oculaire est partiellement possible, seulement, l'étendue de la dénomination se confondant avec celle de la superficie.

Oui, donner ou asseoir une identité précise ou exacte à ce qui apparaît, là, semble aussi illusoire que prétendre à connaître l'exhaustivité des formes qui habitent le plan narratif, là, devant.

De cet ensemble urbain.

Ce qui frappe le panorama oculaire, d'emblée, c'est la présence multipliée, comme exponentielle, de ses larges étoffes blanches, immaculées, à chaque angle ou direction, ce qui frappe, c'est leur occupation

horizontale du plan, une occupation qui suscite volontiers l'insertion d'adjectifs généralement attribués aux descriptions humaines et vecteurs parfois de métaphores, ce qui frappe, également, ce sont les dimensions de l'espace et de ses formes, le continuum de leur structure qui dévoile façades et parois, passages, qui dévoilent rectangles de béton vacants, cependant que flottent au-dessus, surplombant le plan urbain, ces innombrables étoffes évoquées précédemment, des étoffes dont le mouvement, aussi indicible soit-il, est perceptible à l'oeil nu, des étoffes qui continuent conjointement de dominer et de défier la narration, dans un mouvement ambigu, dialectique, des étoffes qui seront à nouveau évoquées et peut-être scannérisées, des étoffes, dans tous les cas et avant toute chose, qui sont là.

A l'intérieur de l'ensemble urbain, à l'intérieur du quadrillage, les atomes sont peuplés de souvenirs, de fantômes, d'intentions, en contradiction semble-t-il avec la netteté absolue du lieu dont les odeurs de béton, de bitume et de verre demeurent compactes, dont la régularité des parois affiche une impression lisse comme du métal - une impression continue - sans qu'il faille sans assurer par un quelconque et hasardeux mouvement tactile.

Pendant ce temps, la blancheur et ses fréquentes régularités surplombent encore, surplombent toujours les hauteurs, dans un mouvement qui indique la force irrégulière des atomes éoliens, une force toute relative à en juger les écarts latéraux de l'étoffe qui s'effectuent lentement, très lentement.

Plus la géométrie progresse, plus l'espace s'agrandit, donnant de plus en plus de latitude ou d'étendue au choix de la dénomination, à l'identité du lieu qui pour l'instant demeure dans le vocable générique, un vaste ensemble urbain étant sans doute celle qui lui correspond le mieux, cette attribution se décomposant en unités ou éléments, maintenant, tels édifices, architectures, compositions ou encore bâtiments.

La blancheur rectangulaire de l'étoffe est partout, dans le champ latéral, à l'intérieur de la perspective, dans l'espace vertical ... dans la circularité de l'espace ...

A l'horizon, oui, à l'horizon ...

Le silence, ici, est impérial.

A l'image de l'aspect immaculé de l'étoffe qui flotte partout ...

Un silence propice à une certaine prospérité narrative, à une dissémination des formes, lexicales et matérielles, dont la puissance entraîne avec elle des possibilités de glissements narratifs ... à un approfondissement de la perspective qui, de toutes les façons, restera inachevé ...

AVRIL 2018

Stéphane Pucheu

SANS TITRE XXI

Les piliers et leurs édifices, les piliers et leurs temples, dédiés sans doute à de nouvelles formes de l'esprit ainsi qu'à des vies organiques appartenant à l'ordre animal se succèdent, là, dans le plan.

En ce début de narration.

La visualisation de l'incipit s'effectue dans un ordre strict synonyme de défilé.

X, XX, XXX ... la consonne se multiplie et s'agrège, matérialisant l'augmentation de la narration de manière arithmétique, oui, une arithmétique toute latine. Surplombée d'un segment et soutenue par un socle de longueur égale, elle devient chiffre, oui, elle devient suite, une suite sans doute exponentielle.

La nouvelle abstraite continue de se développer à son propre rythme, investissant de nouveaux territoires spatio-temporels.

La littérature abstraite absorbe l'énergie vitale de la philosophie pour poursuivre sa mue et montrer avec le plus de densité les contours de son architecture.

S'ensuit ce que l'on appelle communément un développement, oui, s'ensuit un cours, un flux, un flot narratif dont la direction est indéterminée, dont la direction affiche sa pluralité. Là, dans la narration.

Dans la narration en cours.

C'est une contamination qui devient effective, efficiente, c'est une expansion en cours qui prend forme, peu à peu, dans l'espace médian de la narration.

La conquête narrative s'effectue sans la moindre intention prédatrice, la conquête narrative se veut mobile, mouvante, à la recherche de nouveaux gains spatio-temporels. Les concepts depuis longtemps connus se dissolvent pour donner toute latitude à de nouvelles notions, porteuses sans doute de nouvelles émotions.

Tout paraît neuf. Et sans doute sauvage.

Et le sujet principal demeure le monde.

Plus que jamais. Oui, plus que jamais.

Tout est étendu.

La littérature panoramique, ainsi, se déploie en un mouvement lent, se répand en un mouvement progressif, dont les strates apparaissent corrélativement à l'écoulement du temps et l'épaisseur de l'espace, à la matérialité sans cesse mouvante du monde.

L'excipit, maintenant, annonce la fin provisoire de la narration et du monde, à la recherche des mots justes, des termes les plus appropriés, à la recherche d'une syntaxe dont les ultimes éléments doivent être les vecteurs d'une dissémination synonyme de dissolution.

Oui, la narration doit peu à peu s'effacer, achevant une séquence ouverte depuis quelque temps ... et désormais refermée ...

AVRIL 2018

SANS TITRE XXXII

La littérature seule a le pouvoir d'extraire l'humain de la tragédie. En ce sens, elle est toute-puissance.

Oui, la littérature est surdestin.

La probabilité que la narration et son commencement, la probabilité, aussi infinitésimale soit-elle, que la narration et son incipit soient annoncés par un titre vient d'être totalement annihilée par l'inscription des premières phrases. Là, dans le plan.

Dans l'absolu, le substantif cliquetis aurait introduit de manière tout à fait approprié - de manière juste et esthétique en d'autres termes - la séquence narrative qui s'apprête à s'ouvrir. Trois syllabes, donc, qui matérialisent un certain nombre d'éléments, parmi lesquels le mouvement, en autant de temps, de l'incrustation d'images toutes issues d'un matériau unique : le plasma.

Des écrans, ainsi, dont le léger cliquetis, itératif jusqu'à l'infini semble-t-il à en juger sa présence dans de nombreux et profonds espaces, des espaces qui semblent indénombrables, révèle à chaque fois la même identité organique, le même visage, la même femme. Un visage sans âge qui paraît encore jeune, oui, un visage lisse comme du métal qui ne peut qu'ouvrir un faisceau d'hypothèses se diffusant à partir des champs de l'information, beaucoup plus incertainement de l'économie, des prévisions météorologiques ou de l'investigation littéraire.

Le visage à peine mobile, maintenant, a investi les deux parois latérales dont la symétrie parfaite s'étend selon le rythme de la cristallisation, le rythme du cliquetis qui se produit et produit encore, qui se multiplie pour dessiner une perspective profonde, si profonde que le champ oculaire ne peut que constater ses propres limites.

Conjointement, une nouvelle hypothèse fait son apparition : cette dame, cette créature pourrait tout à fait provenir de l'une de mes narrations.

Cette créature, cette créature de rêve, maintenant, se situe au milieu du plan, oui, au centre de toutes les attentions, la nudité de son visage aux yeux clos et à la bouche entrouverte étant sans doute l'élément principal de la narration. La tension entre la possibilité d'un logos et l'image est de plus en plus aiguë... avant que le flot irradiant de la narration s'empare de cette créature de rêve, de son expressivité faciale, de sa description, de sa présence et peut-être même omniscience.

Maintenant, les propres spéculations de cette dame sont captées par la narration dont l'influence traverse le métabolisme. Simultanément, le narrateur effectue les gestes nécessaires à l'ouverture du contenant, les mouvements justes de la préhension procédant au décapsulage du sommet, de la circularité à partir de laquelle il est possible de transvaser le liquide, la boisson gazeuse aux couleurs de la transparence déversant un flot effervescent, maintenant, à l'intérieur d'un nouveau contenant, lui aussi transparent, constitué d'une matière plus dure, plus compacte, d'une matière minérale. La basse, très basse température de la boisson provoque un déploiement brutal et instantané dans le palais, le rafraîchissement des parois précédant l'étanchement, un étanchement qui se mélange, maintenant, avec la notion ou concept de plaisir. La pétillance est partout, désormais, qu'il s'agisse du mouvement effervescent, de la sensation intrabuccale, des apprêts de la créature ainsi que du style de sa morphologie.

De son apparition et de sa présence faciale, là, d'un écran l'autre, dans une itération étrangère à toute forme de saturation.

Le cliquetis des équidés fait irruption dans la narration, imposant une connivence analogique et sans doute bien plus encore, tandis que les sabots de la jument - peut-être faut-il considérer l'unité au pluriel ? ... - émettent un bruit multiplié et décroissant, un bruit démultiplié qui va s'effaçant, résultat de l'impact entre le bitume et le cartilage, un cartilage qui, finalement, semble se regrouper en un dernier contact, le recoupement sonore donnant plus de latitude à son ultime propagation dont la plasticité s'étend et s'étend encore avant de se fondre dans le silence.

Dans un rythme qui semble parfaitement cadencé, le cliquetis des écrans reprend, avec la même figure féminine que précédemment, une apparition rectangulaire qui investit soudainement et de manière successive les parois opposées dont la ligne de fuite, foncièrement en avant dans le champ oculaire - si profondément qu'elle finit par échapper à son appréhension - matérialise un espace si profond qu'il en paraît illimité.

Le bruit du décapsulage, identique au précédent excepté l'accentuation de la présence et puissance sonores, lui aussi, reprend. La découpe de la matière, la scission de l'ouverture provoquée par la pression de la première phalange produit un son encore plus net et contondant que précédemment, suivi immédiatement de celui, progressif et massif, de l'effervescence.

Tandis que la dame regarde droit devant, ses lèvres étant sans cesse en mouvement, le silence investit à nouveau la narration.

Entièrement.

Seules ses lèvres sont mobiles.

Hormis la narration.

Maintenant, dans un excipit qui clôt provisoirement la narration - le mouvement ou flux global se préparant à ouvrir une prochaine séquence portant l'inscription latine XXXIII - , le froissement du contenu est esquissé par la main du narrateur dont le resserrement est total, jusqu'à ce que les multiples bruits d'essence métallique achèvent leur succession par un son ultime qui fait irruption après une pause, une séquence vierge, un instant où l'espace et le temps semblent vacants.

Comme si la netteté, au cliquetis avait succédé ...

MAI 2018

SANS TITRE XXXIII

La page blanche est l'espace-monde à partir duquel naît la narration.

La première cellule, ainsi, est une cellule narrative.

Sa multiplication ne dépend que de sa propre volonté, oui, la littérature se régénère sans cesse.

L'aspect pluricellulaire, nécessaire au commencement de la narration, annonce une forme pour l'instant indéterminée.

Et simultanément ...

Mouvante.

La longueur, variable, se meut telle une écume, conjointement visible et silencieuse, oui, la longueur étire sa blancheur, une plasticité dont le développement dépend de la dynamique du flux narratif.

La page se considère au pluriel, oui, l'espace-monde devient investi sur une distance qui vient d'être délimitée, une distance brève, au bout du compte, une distance à peine commencée.

Déjà achevée, la narration s'efface devant le commencement ou recommencement du flux narratif qui, cette fois-ci, semble annoncer une plus grande amplitude, oui, une amplitude plus large. La verticalité de l'écume est beaucoup plus haute, là, ici, maintenant, et sa vitesse est sans commune mesure avec la précédente, avec ce rythme régulier et court qui vient d'achever, en quelque sorte, le premier mouvement. La reprise, ici, s'annonce ample, ainsi, une large écume qui s'étend sur une distance plastique, ductile, mobile ...

Les mots et leurs infinies combinaisons occupent plusieurs pages qu'il faut sans doute multiplier par quelques dizaines afin d'obtenir, enfin, la totalité de la narration.

Lorsque le mouvement reprend, segmentation et catégorisation oeuvrent de concert, libérant les substantifs destinés à préciser la nature de la narration en cours : fictions, essais, notes, spéculations ... nouvelles ... narrations ...

Oui, narrations ...

L'exhaustivité de la narration est-elle atteinte ?

Les possibilités sans doute infinies de nommer et créer les genres sont la seule réponse à cette question.

Et surtout, la puissance continue de l'écume, là, est la réponse la plus concrète à toutes les spéculations inhérentes à la nature de cette interrogation ...

Le concept de spatialité lexicale, maintenant, prolonge la narration, ouvrant une matérialité

nouvelle, composée d'abord d'un mouvement ou d'un rythme binaire qui met en relief l'alternance, le contraste dynamique entre un rectangle blanc habité par une ligne ou une phrase unique et un autre rectangle blanc marqué par une longue, très longue phrase qui occupe sa totalité. Plus loin, ensuite, plus avant, un morceau ou monceau de texte s'inscrit en exergue d'un nouveau rectangle blanc, tandis que le centre du suivant est habité par la même longueur de texte ...

L'ouvrage ou l'œuvre, ainsi, présente un ensemble de feuillets à l'intérieur desquels le texte, à l'intérieur desquels les mots occupent une place à chaque fois singulière. Empilés, compilés, juxtaposés, superposés ... les rectangles blancs marqués du noir scriptural se succèdent, leur format strictement identique révélant l'unité d'un tout sans doute inachevé.

Au-delà, c'est probablement l'essai qui assoit sa suprématie dénomminative, la pertinence de son aspect générique qui ouvre directement le champ des hypothèses et autres tâtonnements apparaissant de manière nette.

Jusqu'à une certaine transparence.

Oui, la puissance générique de l'essai, associée à sa flottante précision, s'arrogent maintenant l'essentiel de la narration.

L'espace vierge, ainsi, continue d'être violé par le sens, par le mouvement, l'impression, la spéculation ...

Par la littérature.

La narration, au bout du compte, devient de plus en plus transparente. Et sans doute illisible ...

JUIN 2018

SANS TITRE XXXIV

Si le substantif « trophées » semble vouloir s'imposer, en ce début de narration - un surgissement sans doute puissant reposant sur une série de paramètres conjointement rationnels et souterrains - , il s'efface néanmoins aussi vite qu'évoqué, sous la puissance du flux, sous la puissance du flot, de la dynamique de la narration qui imprime, une fois de plus, sa volonté de se déployer directement.

Des créatures de chair, des créatures de charme, des créatures de stupre sont en présence du narrateur, là, ici, maintenant. La série de galbes, l'architecture des physionomies en tenue urbaine ou largement dévêtue s'arroge tout l'espace de la narration ainsi que la totalité de mon champ ou capacité oculaire. La verticalité des membres inférieurs, talonnés, le croisement de ces mêmes unités, posément assises, les yeux lisses comme du métal auxquels se joignent à chaque fois un sourire généreux dont il est impossible de quantifier les intentions apprises et authentiques ...

« Monsieur le Narrateur ? Allons-nous faire partie de votre projet ? »

Des notes musicales, des sons composés, agencés, envahissent l'espace occupé par des masses humaines et animales exonérées de tout mouvement synonyme, sans doute, de vacance ou de repos ...

L'affect propage soudainement sa toute-puissance. Au-delà de la narration ...

L'étoffe, au loin, attend l'intervention de la narration. Dans un appel qui évacue, déjà, l'effet de saturation, aussi improbable, hypothétique, contingent soit-il. Oui, l'étoffe continue, poursuit son travail de sape de la narration, celle-ci observant avec attention la matière en question, une matière, donc, pour l'instant vierge de toute appréhension syntaxique, de toute approche narrative, de toute spéculation littéraire.

Oui, de toute captation littéraire.

L'étoffe et son mouvement, l'étendard et son mouvement s'affichent dans le panorama narratif, le flottement, aussi ténu soit-il, dessinant irrégulièrement un aller-retour latéral, oui, latéral, comme en témoigne la courbe dessinée dans le champ narratif, une courbe provoquée par le contact incessant entre l'air et la matière. En fin de compte ou finalement, une fois de plus, la matière évoquée se joue, semble-t-il, de la narration, dans un mouvement synonyme, probablement, de provocation.

Le style est le résultat d'une infinité de combinaisons syntaxiques à l'intérieur desquelles se glissent la voix et la vision de l'auteur, se glissent le curriculum vitae de l'auteur, son cursus.

Se glisse la vie.

Est-il possible d'anticiper son destin ?

Une session de littérature ou de philosophie ouverte par le Narrateur, là, maintenant, auprès d'une classe peut-être singulière, composée d'une assemblée de jeunes femmes demeurant dans leur registre initial, dans leur vocation, composée d'une assemblée de créatures de rêve actuellement engagées ou investies dans une trajectoire d'actrices de charme. Elles semblent sans nombre ou indénombrables, tandis que ma diction continue se propage à travers les rangs, dans un espace grand, vaste, dans un espace en forme de damier où la régularité des lignes et des périmètres individuels se disputent le croisement, celui de jambes toutes distinctes, des jambes répondant unanimement à des proportions issues des canons de l'érotisme. Les globes sont horizontaux ou penchés, la circularité de la gorge apparaissant à chaque fois, comme à l'étroit dans un textile pourtant sur mesure ...

Semble-t-il ...

Actrices de charme, actrices de chair, oui, des jeux de la chair régulés par tout un ensemble de clauses appartenant à des contrats distincts... La lutte entre la subjectivité de l'héroïne de charme et la volonté commerciale du metteur en scène est sans doute féroce pour ne pas dire sans merci ou sans états d'âme ... Ces créatures du commerce sont toutes d'un commerce agréable, là, avec moi, avec le narrateur qui poursuit sa session, tandis que deux segments pulpeux s'ouvrent devant moi, délivrant une masse d'ivoire largement irradiée par la joie, diffusée à mon encontre, visiblement ...

Manifestement ...

Actrices érotiques ...

J'évoque maintenant l'un de mes derniers concepts, celui de « surdestin » - « overfate » en anglo-saxon et « suprafatum » en latin quelque peu moderne - tout en songeant à l'essence ou l'aspect surdimensionnel de la littérature, entité suprême, entité sacrée, sans doute, un concept que j'évoque dans un mouvement double et indissociable, au sein duquel préparation et improvisation sont en dialectique, produisant du sens, un sens de plus en plus plastique.

Parmi cette écume de chair, ces yeux indénombrables et attentifs, parmi cet auditoire exclusivement féminin qui diffuse de manière exponentielle les schémas infinis de la luxure ainsi que l'essence du stupre - « stuprum » en latin - , je ressens la conscience pleine et démesurée d'être au monde, là, ici, maintenant.

Le commerce et l'affect, maintenant, fusionnent.

Ma diction continue avec la même rigueur, mon entrejambe dilaté exprimant une décontraction ou relâchement soudain qui libère ma substance vitale, en un temps rapide, en un temps bref qui provoque une détente globale de mon métabolisme ...

Le concept de commerce se met lui-même en abyme ...

Le panorama des possibilités s'étend et s'étend, encore, oui, il s'étire ...

Le champ littéraire s'élargit, et avec lui la littérature panoramique.

La littérature panoramique affirme sa volonté d'absorber le monde, là. Une littérature de conquête, donc, d'expansion, qui libère la narration dont le dessein est d'irradier la virginité du monde. Oui, une irradiation exponentielle est en cours, qui viole en toute légitimité la nudité du monde. Ainsi que le commencement de la narration, bien avant l'incipit.

Oui, bien avant.

La lumière narrative se propage dans celle, plus générique, de l'espace-temps. Jusqu'au prochain recommencement ...

JUIN 2018

XXXV

SANS TITRE

Le style classique, en littérature, semble remonter à l'aube de la civilisation.

Sur les rives du Rubicon qui sera franchi.

Les fondations, ainsi, auxquelles il faut ajouter les palmes ou lauriers, sont appelées à se régénérer et régénérer sans cesse, les formes narratives érigées demeurant aussi provisoires que la course unique du disque qui maintenant rejoint, déjà, le crépuscule.

Les intramutations qui suivent la naissance ou le couronnement dessinent maintenant, à l'instant, ce qu'il faut appeler ou dénommer la littérature abstraite.

Ou panoramique.

La littérature abstraite ou panoramique restitue la complexité de l'espèce humaine, de l'esprit humain, restitue sa totalité, une totalité en mouvement.

Le réalisme des glissements narratifs dont la permanence est l'essence, évoque pleinement la subjectivité.

D'immenses chantiers narratifs demeurent en l'état, utiles sans doute à l'érection de formes narratives encore en gestation. Nul ne sait, ni le narrateur lui-même, ce qu'ils deviendront, les hypothèses les plus solides ou vraisemblables ne parvenant à donner des éléments plus concrets sur leur avenir, ainsi que celui de la narration à venir.

L'irradiation reprend son cours, oui, l'énergie pure de la narration reprend son mouvement, dans une extension synonyme de scannérisation. Tout ce qui est matériel, ainsi, tout ce qui est de l'ordre de la matérialité est conjointement engendré et traversé par le flux narratif qui va toujours de l'avant, oui, plus avant, donnant plus de netteté au monde.

La blancheur de la lumière s'accroît encore, maintenant, signifiant l'omniscience du flux narratif qui tend vers une identité nouvelle ou une nouvelle identité, une ambition nouvelle ou depuis toujours souterraine, une volonté définitive ... - les substantifs se succèdent sans que l'un ne s'assure la suprématie - vers, sans doute, ce qu'il faut nommer avec la plus forte probabilité de vraisemblance : la transparence.

Oui, c'est de l'ordre du minéral, un minéral en mouvement, là, qui investit la totalité de la narration ou la narration dans son entier, provoquant une accélération des chantiers narratifs, leur brièveté et leur inachèvement démontrant sans doute que la puissance actuelle du flux narratif nécessite quantité d'ébauches, de tâtonnements, de spéculations toutes plus provisoires les unes que les autres, afin que le seuil de transparence soit le plus élevé possible.

Que l'évidence et la netteté du monde prennent toute leur place ...

JUIN 2018

SANS TITRE XXXVI

Segment croisé, segment croisé, segment croisé, angle avec intersection, segment vertical.

L'incipit du titre ou de l'absence de titre, ainsi, vient d'être posé.

Jusqu'ici - et peut-être même depuis le début - fantasmes, souvenirs, désirs, intentions et spéculations se mêlent dans une série sans fin de symbioses et d'oppositions pour percevoir le réel.

La littérature abstraite apporte la civilisation.

La littérature abstraite, c'est l'empire de soi.

Qui devient l'Empire.

Reprendre son œuvre pour l'étendre ou bien aller au bout de l'œuvre jusqu'à sa liquidation ?

La sexualité et sa complexité tissent d'innombrables tableaux ou plans à l'intérieur de la littérature abstraite.

Pendant les quelques secondes d'extase matérielle, la tension narrative se poursuit. Oui, la spéculation continue tandis que le temps bref synonyme de relâchement et d'ouverture s'écoule, là, maintenant, signifiant que ma semence vitale s'accompagne fort bien d'une activité décuplée ou couplée de mon cortex.

Y compris lorsque, ici, je procède à ce qui est de l'ordre d'une décharge palatale - mon foutre inondant puissamment les parois internes conduisant à la gorge - à partir d'un support matériel dont l'aspect est une convocation à ce don brutal de soi ainsi qu'à un doux châtement dont les modalités sont à inventer, je veux parler de cette jolie créature, de cette jolie jeune femme qui vient sans doute de boire malgré elle la totalité de mon foutre ...

Simultanément, opère la mémoire, cette grande navigatrice dont les caps changent sans cesse, dont le fonctionnement interne est à la fois flottant et complexe. Oui, foncièrement complexe ... La netteté et l'opacité de la mémoire, sa transparence et ses arcanes sont en dialectique permanente, assurant une force propulsive à la narration.

Sans doute la littérature abstraite est-elle le vecteur d'une éternelle autobiographie, composée de plusieurs glissements narratifs, de voix plurielles qui tôt ou tard parviennent à simplifier la complexité de l'esprit humain, qu'il s'agisse de sa perception, de sa capacité spéculative, de ses contradictions ... ainsi que de la lutte sans merci entre celles-ci.

La littérature abstraite est si libre qu'elle poursuit sa route au-delà, bien au-delà des mots, des termes qu'elle utilise, signifiant une vitalité autonome, énergie pure ou brute qui emprunte tous les interstices de l'espace et du temps. A chaque instant.

Une discipline au-delà, bien au-delà de la métaphysique, contaminatrice de tous les éléments. De tout ce qui est matériel.

De multiples, de nombreux et distincts préfixes surgissent alors, tels que « méta », « hyper » ou encore « proto » , loin, bien loin de suggérer l'ébauche d'une exhaustivité de toutes les façons impossible, autant de segments qui expriment la puissance ou toute-puissance de la littérature abstraite, à l'intérieur de laquelle l'intratextualité et l'intertextualité oeuvrent à plein régime. Les entrelacements narratifs sont permanents, jusqu'à devenir exponentiels, à l'origine du continuum.

Le continuum narratif qui se matérialise, là, maintenant. Tout le temps. Sa matière composite oblige à une interprétation libre, plurielle, une interprétation qui demeure inachevée. Matériau emparé, aussitôt désarmé puisque échappant à toutes les grilles de classement, de codification etc.

A la limite, elle échappe à sa propre adjectivité de par sa fluidité permanente qui lui assure une constante régénération ...

JUILLET 2018

SANS TITRE XXXVII

Le continuum se poursuit.

La littérature abstraite est un cap.

Le tracé répond à des lois sans doute métaphysiques, dépassant de loin, de bien loin toutes les spéculations scientifiques possibles à l'origine d'un tel calcul, à l'origine de la matérialité d'un tel cursus. Dans son mouvement, elle absorbe ce qu'elle voit, elle s'en nourrit pour faire apparaître le réel dans sa plus grande netteté.

La lumière est dense, maintenant, la lumière est drue ... Son extension ou expansion se propage partout, dans le cadre urbain, dans le cadre naturel, à l'intérieur même des éléments, dans le cortex des vies organiques, qu'elles soient humaines ou animales, dans le tissu de leurs intentions ou de leurs instincts ...

Le fantôme et son immense architecture, le fantôme et son incommensurable architecture, le fantôme et sa parfaite architecture se dressent fièrement, maintenant, au sein de la narration en cours, rivalisant hautement et de manière féconde avec la réalité.

Le réel est palpable, peu à peu, oui, il apparaît, réellement.

Sa texture est matérielle.

Les ruines et leurs cycles engendrent la vie et sa vitalité, oui, les ruines et leurs cycles engendrent la narration.

La surface des choses est la patine esthétique de la profondeur.

Plus le chaos est grand, plus les ruines s'étendent, plus s'érige la littérature. Oui, la littérature est un totem qui surgit ex nihilo.

Mon intervention littéraire ou philosophique ... ou autre ... se fait tout naturellement parmi ces dizaines et dizaines de créatures de rêve, de créatures de charme, d'actrices de charme toutes plus disposées et attentives les unes que les autres, dans une enceinte baroque de forme circulaire, une forme qui ne cesse, semble-t-il, de s'agrandir, ma perception de la séquence ou situation devant sans doute en constituer le paramètre essentiel, c'est du moins ce que je suppose tout en songeant à une forme de consécration à travers cette intervention, là, ici, maintenant, une intervention suprême ...

Cette scène, me semble-t-il conjointement, défile toutes les possibilités fantasmatiques, dévoilant le réel dans toute sa nudité, dans toute sa puissance, dans toute sa plasticité.

Le concept d'hyperconscience est au centre de la littérature abstraite.

Dans l'enceinte, maintenant, la prolifération de la littérature abstraite se poursuit, à travers mon discours, à travers mon logos, une prolifération qui s'accompagne d'une suite de séquences intimes, oui, profondément intimes, comme cette fellation, là, prodiguée par une jolie créature blonde qui a descendu, auparavant, quelques marches pour rejoindre le périmètre du narrateur, de l'intervenant, du conférencier, du philosophe, une fellation tout en douceur et constance qui provoque le sourire de l'assemblée, un sourire à l'unisson, oui, les innombrables lèvres révélant leur aspect panoramique, leur plasticité et leur pulposité.

Le continuum de la diction et de mon propos conserve toute sa concentration et toute sa conviction, une dimension affective surgissant soudainement, oui, une insertion potentiellement surprenante qui me conduit à éprouver une considération particulière pour ce joli minois en train de me sucer, pour cette diabolotie en train de me déguster avec appétence pour ne pas dire gourmandise, et ce aux yeux de toutes ses jolies camarades qui se demandent, maintenant, quelle sera la forme de l'épilogue ...

La problématique et sa matérialité semblent se dissoudre, maintenant, à l'intérieur du continuum narratif.

Un continuum lisse comme du métal, un continuum dont la transparence ne cesse de s'accroître et de s'étendre ...

JUILLET 2018

SANS TITRE XXXVIII

Je suis étranger au lecteur.

De par ma haute subjectivité narrative, je suis au cœur, je suis au centre du plus grand des spectacles, celui de l'affrontement fratricide entre la réalité et la fiction, une lutte sans merci qui doit, tôt ou tard, faire émerger la matérialité d'un concept unique : le réel.

Les capteurs narratifs, déjà, émettent les signaux annonciateurs de leur déploiement. De leur diffusion. De leur contamination.

Les capteurs narratifs sont prêts.

Oui, ils sont prêts.

Prêts à intervenir ...

Les étendards reviennent encore, une fois de plus, à nouveau, oui, les étendards investissent à nouveau le champ narratif, et leur superficie semble sans limite, rejoignant celle du plan, celle de la narration, tandis qu'une brise quelque peu épaisse provoque un flottement dru ou puissant, de part et d'autre, latéralement, un mouvement qui accentue d'autant la superficie de la matière ainsi que sa blancheur, oui, une blancheur qui s'étire et s'étoffe, une blancheur qui segmente l'espace azuré, provoquant l'extension de son omniscience, oui, une omniscience qui défit encore, une fois de plus, à nouveau, tout à la fois l'approche de la narration et ses infinies possibilités syntaxiques dont les plus appropriées ou pertinentes cèdent l'espace, déjà, à d'autres, les étendards démontrant leur insatiable capacité d'absorption narrative, une absorption qui vient, en partie, d'avoir lieu. Pendant ce temps, le narrateur avance au sein de la narration, échappant à toutes ses tentatives de récupération, oui, le narrateur glisse à l'intérieur des vaines tentatives d'adjectivation qu'il suscite, dans une avancée constante, indéterminée, susceptible de changer à chaque instant. A l'image des nombreux glissements narratifs, j'avance au sein de la narration qui tâche vainement de m'accoler une identité narrative qui serait au-delà de tout soupçon, aussi tangible que la matière, aussi visible que le jour ou la nuit, limpide ou transparent que l'élément liquide, que l'élément vital.

Le concept de viol narratif, maintenant, succède à ma propre matérialité, oui, un concept qui irrigue la narration, avant de partir à l'assaut, paisiblement - naturellement, en somme - , de jeunes cortex, de têtes ou visages malléables, particulièrement malléables, même, de jeunes et jolies créatures dont la formation personnelle et professionnelle est en cours, oui, de jolies créatures dont la culture est vacante, du moins pour l'instant, et qui sont capables d'absorber, sans en avoir conscience, un certain nombre de matériaux philosophiques ou littéraires, les deux adjectifs fusionnant sans doute, d'ailleurs, un certain nombre de matériaux à caractère spéculatif, des matériaux, en dernier lieu, exempts de toute adjectivité.

La dénomination générique suffit à signifier l'essence de la transmission ...

Le viol narratif déploie son étoffe, il occupe maintenant l'esprit de ces jolies créatures suscitées, des créatures toutes attentives, des créatures toutes disposées, la placidité de leur posture et la fluidité de leur concentration étant sans doute provoquées par le contenu de la transmission. Ainsi que son formalisme ...

La littérature structure leur esprit. Et même davantage ...

Le viol narratif traverse leur cortex à l'image d'un totem.

La correction, au sens exclusivement scolaire, s'impose.

Tandis que mon écriture se superpose à la sienne, sur cette large masse rectangulaire, le visage de mon élève coulisse sans cesse sur mon cylindre, le visage de la jolie créature coulisse et coulisse encore sur la totalité de ma queue lisse comme du métal, différents labours se conjuguant alors, de façon simultanée ou parallèle, mettant en exergue ma fonction professorale et ma profession d'écrivain ou de philosophe, la rigueur de la correction, ponctuée par une longue annotation, jouxtant de nouvelles sensations narratives, à l'image de l'absence de titre qui domine depuis longtemps, maintenant, une absence qui contient en elle les concepts d'obsolescence ou de marcescibilité dont l'émergence matérialise l'inutilité totale et peut-être définitive d'un titre...

Ma semence vitale étant, simultanément, absorbée par la bouche douce et déterminée de mon élève dont le dessin des joues indique sans doute que mon foutre s'écoule déjà dans sa gorge ...

JUILLET 2018

SANS TITRE XXXIX

Le néant finit toujours par être vaincu par la littérature.

La littérature est un totem qui surgit ex nihilo.

Je n'aime pas la *mollitia* contemporaine.

Je n'aime pas la négation. Je ne l'aime pas du tout, même.

Je n'aime pas dire je n'aime pas.

La narration poursuit son avancée clinique, maintenant, oui, son acuité progresse dans un champ pluriel, dans un champ ouvert l'obligeant à choisir, afin d'avancer, véritablement. Réellement.

Des épaules panoramiques, ainsi, s'arrogent tout l'espace, les épaules d'une jeune créature naturellement amène qui répond à la voix du narrateur, cependant que ses doigts, ses longs doigts font pression sur les touches d'un rectangle, synonyme de transaction. Sa voix rapide et précise s'apparente à un cristal, s'apparente à l'élément vital et sa transparence que l'on saisit soudainement à travers un contenant pour apaiser ses instincts vitaux.

L'insertion de baisers à la surface, au niveau de la nuque, indique une peau douce et ferme, élargissant un sourire déjà bien établi, bien étendu, accentuant, aussi, l'excitation préalable. Les jambes de sauterelle de la demoiselle, maintenant, épousent mes épaules, tandis que mon cylindre la graisse énergiquement, ayant comme témoin précieux la surprise de ses yeux et l'ouverture de sa bouche, ainsi que l'exil imprévu d'une sonorité gutturale itérative. Oui, itérative ...

Puis, la polysémie de la crème fouettée s'en donne à coeur joie, là, ayant d'abord nourri mon métabolisme par le biais de sucres rapides, avant de se transformer en énergie vitale par le biais de sa semence dont l'éclat, dont la blancheur asperge abondamment le joli minois de la créature aux yeux désormais clos qui évitent d'être maculés. Du moins le regard, puisque les régions périphériques - cils, paupières, sourcils - accueillent maintenant les ultimes filaments ...

L'air, statique et dru, l'air et sa haute, très haute température sont brassés, là, par la rotation de la machine, par la rotation de la matière, provoquant le mouvement lent et hasardeux, le mouvement continu du long tissu transparent qui s'étend sur la baie, les volutes blanches, les longues volutes blanches, maintenant, s'effaçant au profit des étendards, oui, de ces vastes étoffes qui recouvrent nombre de narrations passées et sans doute à venir, des étendards comme sans limite qui imposent leur présence, leur prééminence, leur omniscience.

L'aspect clinique de la narration se déplace encore, maintenant, avec le narrateur en train de travailler une jolie créature dont il s'occupe du cursus, un narrateur dont les reins impriment un mouvement répété, un mouvement rapide, un mouvement incessant à l'intérieur des cuisses de la demoiselle, à l'intérieur de ces dessous que sont le porte-jarretelles, les bas, les chaussures à talon, ainsi que la petite culotte en coton, le noir étant la couleur ou valeur centrale de tous ces éléments.

Le rouge, lui, habille une bouche pulpeuse, charnue, une bouche qui maintenant m'enfourne alors que je suis toujours debout, une bouche dont la douceur, l'onctuosité et la souplesse me donnent envie, déjà, de décharger. Cette petite promesse de femme, cette femme en devenir est un magnifique paiement en nature, oui, cette subite transaction, conclue d'un commun accord et reposant sur une promesse verbale - une transaction d'abord issue de sa propre initiative devrais-je ajouter pour être tout à fait exact ou complet - , crée une connivence singulière et particulièrement charmante qui augmente encore le diamètre de mon cylindre, de ma queue plus lisse, compacte et brillante que jamais...

Tout ce qu'il y a de plus classique, alors, se déploie, maintenant, à l'image de ces rendez-vous

réguliers, de ces copies ramassées, amoncelées et corrigées, tandis que fellations et cunnilingus se partagent les séquences intimes, dans un périmètre domestique où le mobilier d'étude et de repos emplit tout l'espace, des fellations certes transactionnelles, mais bien davantage. Comme en témoigne ce radical pompage qui absorbe tout mon foutre en une seule fois, vidant mes bourses à nouveau souples, une décharge qui souligne, semble-t-il, une appétence bien au-delà du cadre initial...

Parfois, la reconnaissance s'exprime de manière soudaine, inattendue, se logeant au sein d'interstices ou d'intentions imprévisibles... et tellement savoureuses...

Maintenant, je suis seul, en présence d'un vestige unique, d'un vestige singulier, d'un présent qui n'a sans doute pas de prix.

Maintenant, j'extrais la petite culotte noire en coton de son contenant capitonné, maintenant, j'hume à plein naseaux les vestiges odorants encore récents d'une puissante sudation qui en dit long sur les menus détails que j'ai évoqués, cependant que dans ma tête s'ouvrent de nouvelles perspectives narratives, de nouveaux horizons à explorer... à conquérir.

JUILLET 2018

SANS TITRE XL

Le domaine littéraire et son hyper-puissance s'étendent encore, là, avec une force ou une dynamique sans doute accrue.

Deux segments qui se croisent symétriquement, une pierre ou plutôt un mur angulaire ... le chiffre latin, le chiffre romain s'étoffe, oui, il devient massif.

La courtoisie est le sommet de la civilisation.

J'aime la puissance romaine.

J'aime sa volonté d'expansion, sa volonté de vie, sa curiosité.

J'aime sa philosophie pragmatique.

J'aime, aussi, le classicisme de ses auteurs, de la littérature qui s'apparente, par exemple, à l'architecture ingénieuse des thermes.

J'aime l'unité romaine.

J'aime leur capacité d'absorber les autres cultures, de séparer le bon grain de l'ivraie.

J'aime le polythéisme romain, son originalité spéculative, son esthétique.

J'aime la décision romaine.

J'aime Rome.

Les jeunes créatures, maintenant, font une nouvelle insertion dans la narration, tandis que je poursuis mes propres investigations littéraires, comme cette jolie jeune femme, là, devant moi, une jeune femme qui affiche une longue, très longue double rangée d'ivoire qui engendre un retrait ou retraitement labial, la pulposité apparaissant alors, telle une écume abondante et provisoire sur un joli minois dominé par le noir, du regard au surplomb pileux simplement dessiné, la masse capillaire soyeuse et sa verticalité soulignant un arrière-plan austère, élégant, un arrière-plan qui demeure exempt de tout adjectif.

Une lente et méticuleuse fellation, maintenant, investit tout le plan, la douceur labiale aspirante devenant concrète, matérielle, un mouvement continu qui suscite la montée de mon jus, de mon foutre, de mon liquide séminal. A travers le canal ... vertical ... qui asperge la jolie jeune femme et ses cheveux sombres, désunis, abondants ... la puissance des saccades maculant et maculant encore sa peau jeune et ferme, ainsi que son sourire évoqué précédemment, un sourire cette fois-ci demandé, requis ... pour ne pas dire exigé.

C'est une autre créature, là, qui succède à cette dernière, une créature blonde aux cheveux soyeux, également, un visage fin rivé à l'écran, rivé à l'espace de travail, un visage dont le regard semble statique et qui soudainement se trouve modifié par la gestuelle, oui, par l'insertion d'une main à l'intérieur de la masse capillaire qui trahit sans doute son intérêt pour ma présence, son intérêt pour la présence du narrateur. Le verbe tirer déploie les prémices de sa polysémie, là, ma main tenant fermement sa chevelure, tandis que l'autre masturbe énergiquement ma queue bien rigide, une queue déjà rechargée, une queue, déjà, qui décharge sur ses joues et sa chevelure claire, de puissants jets demeurant suspendus un instant ... avant de s'abattre hasardeusement çà et là, sur la surface claire, sur la surface capillaire ...

J'ai l'impression de charger et décharger comme une machine ...

Une autre polysémie apparaît dans le plan, maintenant, celle de la correction. Elle devient matérielle avec l'insertion de cette cravache dans le plan, là, dans les mains du Narrateur qui prend tout son temps devant la croupe offerte de son élève, sans que l'on sache si le consentement provient d'une suggestion autoritaire ou d'une simple proposition, l'offrande assurant dans tous les cas l'authenticité d'un don patient, d'un don docile, d'un don qui attend la suite des événements, manifestement sans la moindre appréhension. " Bien au contraire ... " pense peut-être le Narrateur, alternant entre la courbure de l'objet et son rebondissement dans la même main, avant de se décider pour un accollement progressif, très progressif sur la surface des rotundités, ainsi qu'en leur centre. Ici, mon champ oculaire viole en toute liberté l'intérieur domestique de mon élève, de cette jolie créature provisoirement absente et que j'attends, oui, mon regard se conforme et absorbe le moindre décimètre carré de chaque pièce, avec une accentuation particulière pour la pièce intime ... pour la chambre de mon élève ... Là, mon champ oculaire dépose sa patine sur la surface des choses, étendant ses faisceaux le long des parois, partout à la surface, et ce jusque dans les moindres recoins ...

La fiction adoucit la brutalité de la réalité, la fiction lui apporte des solutions.

Traversée par la fiction, la réalité devient plus claire, jusqu'à devenir limpide. Transparente.

Et accoucher ou engendrer, à nouveau, une nouvelle narration.

A venir ou imminente.

Immédiate ...

AOUT 2018

Stéphane Pucheu – Sans titre V

XLI

C'est une suite, c'est une longue suite, c'est une suite comme ininterrompue de corruptions sentimentales sous le sceau de la recherche musicale qui s'étend, là, dans le champ de la narration, qui se répand, et qui s'écoute comme de la musique symphonique, oui, comme de la musique classique qui finit par tout envahir... des corruptions se dissolvant jusqu'à l'accentuation de la mélodie qui dilate de façon exponentielle semble-t-il les cordes vocales...

Lancinante, persistante... l'ondulation vocale introduit la narration, ici, là, l'ondulation annonce l'incipit, un commencement toujours en cours...

L'Empire s'étend.

Ou la narration.

L'innovation littéraire s'apparente à la conquête romaine.

Oui, à la vitalité de Rome.

La narration part maintenant à la conquête de tout cet humus féminin qui se présente devant elle.

La spatialité du foutre envahit toute la narration, aspergeant abondamment deux ou trois minois d'âges sans doute distincts qui tâchent d'en absorber quelques excédents, tandis que l'écoulement, déjà, devient effectif sur la peau, et avec lui l'acidité puissante qui témoigne d'une marque très subjective, le liquide séminal s'inscrivant dès lors dans l'étape suivante, celle qui contient le concept de vestige...

La narration viole en toute impunité, s'octroyant le droit suprême, rendant légitime son action, étant souveraine d'elle-même.

La narration contient en elle-même le concept de viol qu'elle applique en toute liberté.

La mise en abyme, maintenant, étend sa configuration au sein de la narration.

L'Etranger...

Boris ...

Meursault ...

Un Régicide ...

Le Dernier Homme ...

Le Narrateur...

Que faut-il annihiler afin de poursuivre l'histoire de la littérature ?

Et sa propre histoire ?

Cycles, séquences... fragmentations du temps...

Emergences...

Tout nouvel empire narratif absorbe les précédents, jusqu'à se développer de manière paroxystique.

La prédation littéraire revêt les apparences de la continuité, oui, elle s'efface au profit de la continuité.

Du continuum narratif.

Ici s'étend - encore ou à nouveau - le domaine littéraire.

Et réapparaît la tentative démesurée de dénommer la littérature, oui, réapparaît la vaste ou générique dénomination, à partir d'un seul mot, à partir d'un seul substantif, à partir d'un seul terme.

D'une unité lexicale unique.

Fatum...

Oui, le concept de métadestin, maintenant, emplit tout l'espace narratif. Et sa déclinaison ne tarde pas, annonçant la spatialité de mots précis tels que surdestin, supradestin ou encore hyperdestin. La broderie narrative, ainsi, est largement orientée, oui, le développement de la matière littéraire peut devenir effectif, efficient, par le biais d'une occupation sans doute totale et promise à une exponentialité qui a commencé depuis longtemps, bien longtemps, maintenant...

Le mot impose plus que jamais sa gouvernance dans l'espace, se détachant d'une certaine contingence pour proposer une lecture qui requiert tout à la fois spéculation, sensation ou encore émotion. Sa plasticité s'étend, maintenant, reléguant les concepts d'espace et de temps au second rang, avant de les dissoudre définitivement...

SEPTEMBRE 2018

SANS TITRE XLII

C'est le mot gibier qui introduit la narration.

Substantif conjointement précis et générique, il est en quelque sorte le titre de ce qui s'annonce.

A lui seul, il résume ou condense l'atmosphère de la narration.

L'incipit étant maintenant inscrit, il s'agit désormais d'aller plus avant dans l'inconnu, dans ce qui doit apparaître peu à peu, progressivement, sous l'effet du flux narratif.

Inscrit, disais-je, pas tout à fait sans doute eu égard à la découpe de plus en plus ample et détaillée des formes géométriques, là, maintenant, de l'espace rigoureusement étudié de ce lieu, de ce haut lieu d'études, de ce haut lieu d'études supérieures qui délivre immédiatement - dès l'entrée du narrateur et de son squelette - d'innombrables niveaux de livres, ainsi que des duplications de jolies et jeunes femelles toutes plus désirables les unes que les autres dont la présence, ici, est merveilleusement disséminée.

La narration, déjà, s'en donne à coeur joie, avant même de répandre ses options ou ses choix, oui, la dissémination prend un aspect, ainsi, polysémique, au travers d'un flux qui s'engouffre dans l'espace et le choix des mots, un flux dont la dynamique, naturellement forte ou puissante, s'entrouvre encore par l'identité humaine ici présente, par la variété des formes géométriques, par les mouvements ténus et comme sans nombre...

Rapidement, le choix syntaxique en revient en quelque sorte à l'incipit, la traque surgissant, alors, dans tout l'éclat de son évidence, de son primat, de sa netteté, dans tout l'éclat de sa suprématie.

A peine inscrit, ce substantif se répand dans l'espace, oui, il investit les lieux de manière concrète et abstraite, de manière matérielle et immatérielle, tandis qu'au loin, par-delà les vastes pour ne pas dire immenses rectangles de verre qui laissent entrer une lumière naturelle, de hautes étoffes blanches ondulent légèrement, oui, les étendards impriment leur présence dans un mouvement vertical qui doit correspondre à la première hauteur du bâtiment, de l'édifice construit sur plusieurs niveaux, à l'intérieur desquels différentes ergonomies accueillent mobiliers, luminaires, ouvrages, au sein duquel évolue le narrateur, là, maintenant, ainsi que les substantifs évoqués précédemment.

Et surtout le premier.

Ma main, là, se pose délicatement sur un fessier en train de consulter un ouvrage, sur un plan d'étude dont la perspective semble sans fin, un geste qui provoque la rotation de la nuque dans ma direction, tandis que l'extrémité de mes doigts viennent d'effectuer une pression synonyme de

reconnaissance, de conformité avec les contours et la fermeté d'une croupe tout à fait appréciable...

Ensuite, mon squelette s'oriente vers un nouveau périmètre, longeant toujours ce long, très long plan d'étude sur lequel sont disposés divers documents directement consultables, dans une station verticale, mon squelette atteint un espace d'étude plus spécifique où un certain nombre de jeunes femmes sont en train de travailler, dans une attitude studieuse, investie, engagée, dans une attitude hiératique. A gauche, la matière en bois recèle nombre d'ouvrages d'un officier du temps passé, d'un militaire des Lumières, des ouvrages ayant trait à son oeuvre, des ouvrages d'époque ou de temps distincts qui encadrent son oeuvre essentielle, celle qui navigue à travers le temps, longtemps, bien longtemps après son passage. D'un ouvrage l'autre, donc, d'une convexité l'autre, sur laquelle mon regard laisse momentanément et systématiquement sa patine.

Derrière moi, maintenant, les chevelures brunes ou blondes demeurent penchées, statiques ou presque, excepté l'une d'entre elles qui me regarde avec placidité, ne divulguant l'infinitésimale attention non plus que la moindre attente, un joli minois aux lèvres charnues qui ne tarde pas à être en contact avec mes maxillaires, là, maintenant que les quelques mouvements inhérents à l'effacement de la distance entre nos deux corps ont été rapidement effectués ...

Ces jeunes femmes d'abord à portée de baiser le sont désormais concrètement, matériellement...

Scrutant attentivement l'ouvrage ouvert devant le buste de sa voisine, je dis :

« Excellent ouvrage, mademoiselle. Voilà un auteur qui mérite amplement d'être au programme ».

Elle me sourit largement, approuvant mes quelques mots sur « Le Narrateur », tandis que je m'approche de la chevelure brune aux grands yeux et à la bouche entrouverte, insérant maintenant une main dans ses longs et soyeux fils obscurs, drus et doux, avant de caresser son crâne, lentement et délicatement, une action qui a pour effet immédiat de clore ses paupières et de faire jaillir, chez le narrateur, une nouvelle intention. Je procède maintenant au descellement vertical de mon entrejambe urbaine à partir duquel s'extrait ma turgescence, dans une extension horizontale à peine relevée, oui, dans une extension parfaitement rigide aussitôt soumise au regard capté et captivé de la demoiselle - un substantif que je devrais écrire au pluriel - , une jolie demoiselle que j'invite à annuler l'espace vacant entre sa bouche et ma queue en posant ma main derrière son visage désormais soumis à une douce pression le guidant vers l'avant. Elle m'enfourne avec appétence, devant des témoins aux premières loges, oui, devant ses amies jouissant totalement de ce spectacle inédit qui m'induit les mots suivants :

« Mesdemoiselles, sachez pour votre gouverne que dans l'absolu, je vous baiserais volontiers, l'une après l'autre. Ce qui est en train de se produire est déjà beaucoup pour un lieu aussi ouvert et fréquenté ».

Puis, mes bourses se vident brutalement, le long de ses joues, de ses parois, avant de procéder à une ultime décharge, palatiale, qui surprend tant la jolie demoiselle qu'elle avale la totalité de mon liquide séminal en deux ou trois gorgées profondément épaisses, exigeant le fonctionnement répété et rapide de la pomme d'Adam... comme si je venais d'accomplir... un viol palatial...

Pendant ce temps, l'inscription littéraire des étendards se poursuit...

Et l'appétence du narrateur, et son besoin vital d'énergie ou de nourriture élémentaire ne fait que croître, le conduisant maintenant à développer ses plus subtils soins tactiles auprès de cette jolie créature debout, là, dans un autre périmètre d'étude où le silence et sa solitude, une fois de plus, sont les vecteurs dominants. Les éléments métonymiques ont été vus et revus, sans perdre de leur pouvoir ou influence - chaussures ouvertes à talon, jupe, chemisier - , autant d'éléments absorbés oculairement, et dont l'un d'entre eux vient d'être soulevé par ma main, avant que ma queue ne s'introduise directement et brutalement dans sa croupe désormais penchée en avant... l'une de ses oreilles ayant été au préalable corrompue...

Tandis que je la graisse allègrement, elle contient admirablement les sons gutturaux qui devraient logiquement émerger de ses organes vocaux, seules sa bouche, entrouverte, et la crispation de ses doigts sur la matière exhalent les signaux extatiques sans doute partiellement détournés, une attitude qui accentue encore le rythme imprimé à ce graissage devenu quasiment automatique, mon esprit, lui, alternant entre le spectacle de notre position et la poursuite de recherches narratives qui annoncent, déjà, les prémices d'un nouvel incipit... à moins qu'il ne s'agisse de nouveaux fragments potentiellement utiles à l'élaboration d'une nouvelle fiction...

Conjointement, la verticalité de l'étendard étend sa verticalité, sa relative largeur étant mobile, oui, donnant une dimension sans doute accrue à son ascension, à sa hauteur qui s'affranchit, maintenant, des possibilités de captation ou d'appréhension oculaire.

La trousse estudiantine, contenant plumes et outils d'effacement, est largement ouverte, sa forme imitant parfaitement le losange. La souplesse de la matière, sa statique offrent à l'œil l'intégralité de son contenu, un contenu qui dépasse quelque peu le nécessaire inhérent à l'usage des devoirs universitaires, un objet refermé appartenant à la famille des cosmétiques en témoignant...

L'ensemble est maculé, oui, l'ensemble est strié de foutre, l'extérieur ne cédant le primat à l'intérieur ... Devant les yeux grands ouverts de la jeune propriétaire dont la bouche demeure partiellement béante, dans une étrange et silencieuse approbation...

OCTOBRE 2018

SANS TITRE XLIII

La possibilité d'un titre semble lointaine, de plus en plus lointaine.

La possibilité d'un titre semble lointaine, bien lointaine, plus lointaine que jamais, sans doute.

Et dans cet espace vierge, à nouveau - un espace il est vrai précédé de nombreux espaces plus que saturés - , la littérature affirme sa volonté de surgissement, une volonté sans doute ex nihilo.

Ex...

Ex...

Ex nihilo ...

Supérieure à toutes les spéculations du monde, elle est plus matérielle que tout ce qui est.

Là.

Ici.

Maintenant.

La fin de l'effervescence est efficiente, maintenant, tandis que l'air s'emplit de corruptions toutes plus sentimentales les unes que les autres. Oui, dans la statique des éléments - matières, liquides, lumières... - , la corruption sentimentale se répand.

Itérativement.

De corruptions sentimentales en corruptions sentimentales, l'air s'épaissit pour, finalement, se désépaissir, de par la même circulation ou diffusion sonore qui se répand telle une symphonie. Oui, la voix se propage en ondulations organiques, cependant que la mélodie instrumentale l'accompagne, oui, l'ensemble s'étend perpétuellement semble-t-il, telle une matière ductile qui devient envahissante, familière, lénifiante, une matière qui supplante l'air lui-même.

La broderie narrative est sans doute le plus grand pléonasme, chargé du plus puissant esthétisme.

Littérature philosophique ou philosophie littéraire ?

Sans doute.

Lue par de jolies créatures plus ou moins nues, cela constitue le plus grand cliché, le plus grand stéréotype.

Le plus vaste prototype.

Montage, assemblage narratif ?

Continuum, plutôt. Oui, continuum...

Une vague mélodie, une vague sonorité musicale traverse le plan narratif, laissant un vestige délavé, plus délavé que jamais. Oui, des impressions délavées, en d'autres termes une atmosphère délavée caractérise la narration, maintenant.

De manière combinatoire, le nettoyage des surfaces apparaît de façon nette, oui, tandis que la patine oculaire accroît son extension dans l'espace et sur la matière - la céramique pour ne citer qu'elle - , la netteté augmente, la netteté s'étend, la netteté devient, probablement, exponentielle.

De façon combinatoire, l'infinie mobilité du désir se manifeste, oui, le fluide en question, la matière ductile, invisible, se propage rapidement, à travers les espaces, les périmètres, les temps, cependant qu'une créature de rêve procède à l'ablution totale de sa verticalité, à l'intérieur de son espace domestique, le débit de l'élément liquide, le débit transparent ricochant sur le derme, et d'abord sur le visage qui accueille favorablement la cataracte, autant de jets drus et constants qui rejoignent la matière organique...

... comme autant de fragments narratifs qui poursuivent leur cours ... utiles, sans doute, à l'édification d'un flux dont la structure n'est pas encore définie, pas encore formée...

Pas encore...

L'affect est sans doute une substance prédatrice qui en demande et demande encore, dont l'exigence est sans fin, oui, une substance vitale qui phagocyte sans cesse.

Une fécondation rapide ou brutale, instinctive, se matérialise, maintenant, mettant aux prises le Narrateur et une jeune créature de rêve, un coït placé, donc, sous le sceau de la reproduction, du prolongement de la femelle, véritable don organique.

La narration en cours s'achève, finalement, par les formes lointaines et indistinctes de transactions préceptoriales ou d'un élargissement préceptoral du Narrateur. Oui, de multiples et diverses transactions se succèdent au sein d'un échange qui gagne en dynamique. La nature a toujours le dernier mot, sans doute. Du savoir en échange d'une certaine quantité de vie organique, du savoir en échange de la vie sous ses formes les plus primitives. Tandis que les reins énergiques, ainsi, oeuvrent à plein régime, le cortex féminin devient de plus en plus structuré, riche ...

Etabli.

OCTOBRE 2018

SANS TITRE XLIV

Les ruines s'étendent.

Oui, les ruines et leur matérialité, les ruines et leur concept sont partout, ils s'étendent, ils se répandent dans une augmentation dont la ductilité est mouvante, mobile, vivante, et qui dépasse, de loin, toute possibilité de limitation oculaire.

La corruption sous toutes ses formes s'étend, qu'elle soit concrète ou abstraite, oui, la corruption de la matière ou des pierres ainsi que l'érosion des esprits se substituent à la matière elle-même, à son propre concept.

Il est impossible, visiblement, il est formellement impossible d'opérer une distinction nette entre l'usure naturelle et l'usure structurelle.

La matière corrompue s'étire, donc...

Simultanément ou parallèlement, la littérature s'érige, oui, elle se dresse comme jamais. La littérature et son concept, en effet, deviennent peut-être ou sans doute plus que jamais efficaces. Dans ce contexte, dans ce décor en ruine, l'auteur et le narrateur investissent la totalité de l'espace, dans un temps qui leur est propre. Leur collaboration, sans doute, est heureuse.

Oui, l'auteur et le narrateur vivent des liaisons heureuses.

Quant à leurs rôles respectifs, quant à leur essence, ils sont hautement improbables à cerner, tant leur énergie est puissante, analogue, singulière, tant leurs desseins se recourent, parfois, révélant des identités si voisines qu'elles en deviennent troublantes...

Pourtant, l'auteur possède le primat sur le narrateur, oui, c'est lui qui incarne la suprématie...

La sentinelle narrative, ainsi, est projetée par l'auteur, par le créateur, la sentinelle ou le voyageur doit traverser le monde, le conquérir, tout en sauvegardant sa liberté.

A l'instar du catus, là, qui franchit, l'espace ou le plan, dans toute l'étendue de sa gloire, un catus immense qui s'arrête un instant, délivrant la totalité de sa vivacité à travers ses yeux grands ouverts. Ouverts comme le monde...

Ce qui demeure ouvert, également, c'est l'absence de titre, oui, l'absence de dénomination de la narration en cours, une absence qui accroît sans doute la présence et la structure du flux narratif. Une absence, maintenant, matérialisée par une série cardinale qui nécessite, désormais, l'association de quatre chiffres d'origine latine, des chiffres qui évoquent tout autant l'extension de la narration que sa fragmentation. Une fragmentation provisoirement fixe, qui ne demande, sûrement, qu'à être reprise. De la sorte, c'est l'arithmétique elle-même qui affirme sa présence, un concept amené à prendre de l'ampleur, une ampleur sans doute démesurée...

OCTOBRE 2018

XLV

Le temps fait son office.

Oui, il est à l'origine de la croissance de ces jeunes femmes, de ces jolies créatures qui n'attendent que l'intervention de la narration. C'est ce qu'aime à penser le Narrateur, profondément, tandis qu'il regarde sans se lasser la moindre seconde l'évolution de ces jeunes femmes dans l'espace, là.

Ici.

Tout autour.

L'âge du témoin ou du voyeur est de plus en plus abstrait, oui, jusqu'à devenir évanescent. Après une série d'histoires désormais corrompues, vécues subjectivement et qui se répandent à partir des ondes médiatiques ou radiophoniques, ces jeunes pousses sont plus prometteuses que jamais, oui, plus incandescentes.

Prêtes, sans le savoir véritablement, à une nouvelle et inédite corruption.

D'une ampleur sans doute jamais égalée.

Ces substances, ces jeunes substances sont vitales pour le Narrateur qui se meut tel un saurien autour de qui la vie organique bientôt absorbée effectue les gestes habituels, inhérents à son programme, à son cursus... à son fatum.

Le destin n'est rien face à la littérature.

Au sein du patrimoine, les éclats de lumière reviennent, oui, au sein de la fragmentation mémorielle, les éclats se réfractent, d'un rétroviseur l'autre, oui, la chair faciale de la dame, de la conductrice de la berline dévoile sa mosaïque, cependant que son regard demeure opaque, oui, derrière des verres sombres et sans doute sur mesure, une femme qui fait varier, involontairement semble-t-il, l'éclat de la peau et les mouvements ténus de son visage dignes d'un expressionnisme abstrait, une dame probablement consciente, semble-t-il, de la présence proche du Narrateur et son regard de saurien, le découpé facial dans les miroirs devenant répété, multiple, dévoilant un jeu permanent entre le verre et le derme, celui-ci qui envahit logiquement la narration... et son plan...

Des chiffres romains ou des chiffres latins, des chiffres antiques ou des chiffres anciens, là, s'impriment en exergue, élargissant la matérialité d'un agrégat numérique qui poursuit sa suite, son expansion, agrandissant l'architecture arithmétique de la narration, du continuum narratif, étendant encore et toujours, exponentiellement, l'empire narratif.

Oui, l'Empire...

La scannérisation des corps féminins se poursuit, maintenant, atteignant les fibres et leur métabolisme, atteignant le cortex, également, annonçant, précédant ou matérialisant les concepts de viol corporel et de viol narratif, organique et spirituel, le concept de viol global ou total ... pas entièrement définis étant donné la variabilité des intentions humaines et la mobilité des instincts, étant donné l'exponentielle plasticité des mouvements, qu'ils soient internes ou externes...

Étant donné la puissance de la contingence...

L'éclat de la peau, l'éclat de la chair et de ses fibres engagent à nouveau la main, à user du sens tactile à travers la préhension, tandis que le regard, depuis longtemps, s'en accapare.

Ici, maintenant, la présence d'empires littéraires sous la forme de titres - quelques mots regroupant dénominations et patronymes - prend tout l'espace de la narration, toute sa dimension. Oui, l'empire du verbe se nourrit de tout ce qui vient d'être évoqué, fixant des formes qui défieront le temps, cherchant, concomitamment, de nouvelles nourritures, de nouvelles substances qui lui permettent de croître en toute liberté, en toute sérénité, au sein d'un espace hivernal où les étendards, lointainement, annoncent leur retour narratif ou ontologique.

Leur reprise...

NOVEMBRE 2018

SANS TITRE XLVI

Les protéines et leur odorat, les protéines et leurs formes étendues, là, dominant.

Oui, la viande est partout.

Urbaine, partiellement dévêtue... nue...

Les ruines, aussi, dominant. Et avec elles, l'idée ou le concept de corruption qui s'étend. Autour, tout autour...

Partout.

Si leur matérialité peut être enjambée par la narration, celle de la toison sombre et drue en train de se recouvrir d'un blanc tissu, elle, continue son développement en cours, son apparition narrative qui s'apparente, en quelque sorte, à un incipit pictural.

Oui, cette croupe fraîche désormais recouverte est l'agrandissement exact de l'une des protéines saisies au hasard.

A l'instar, sans doute, de cette pièce tendre et longue que saisit ma main, la soumettant désormais à l'attention oculaire, à l'attention du regard, l'ayant au préalable ou initialement retirée de son emballage, de son enveloppe, de son contenant.

Quant aux étendards, dont les prémices du retour s'étaient auparavant manifestées, ils sont désormais là, devant, droit devant, dans une perspective qui ne demande qu'à être narrativement saisie.

Voici le temps de la reprise.

Oui, la reprise.

Leur étendue, leur surface, leur superficie annoncent à nouveau leurs déploiements, là, dans toute l'étendue de la narration, participant de l'accroissement ou de la dilatation de l'espace narratif, de l'augmentation de la matière narrative, oui, les étendards imposent de manière placide et inéluctable les différents pans de leur volume, ainsi que les ondulations qui prennent forme avec les circulations complémentaires ou contradictoires des circuits de l'air ...

La blancheur totale ou immaculée prend tout l'espace, oui, la blancheur aiguë s'affirme dans un mouvement exponentiel qui se confond avec la perspective, une perspective qui s'efface, maintenant, au profit de ce qui est révélé.

La polysémie du mot *vestige* étend sa surface, là, conduisant à une étroite concomitance ou connivence entre la matière brute et la matière organique, entre différents effets féminins et du liquide séminal, entre des talons et du sperme - plusieurs rangées de chaussures ouvertes étant investies par des filaments blancs abondants - , entre la multiplication du tissu blanc intime agencé dans un mobilier rectangulaire désormais ouvert et du foutre disséminé çà et là, partout...

Prises de boisson, sans doute, plus sûrement attachées, tandis que leur tenue se répète à l'identique, le noir de la métonymie - culotte, soutien-gorge, porte-jarretelles - contrastant esthétiquement avec la blancheur, avec la netteté du derme, au sein d'espaces domestiques distincts déjà ou bientôt visités par le Narrateur, à l'origine de la position de leurs poignets, ceints avec mesure et fermeté à la fois, un juste milieu en quelque sorte, résultat d'un mouvement probablement double, celui de l'autorité et du consentement...

La beauté des femmes est une des données essentielles de l'humanité...

Conjointement, les chefs-d'oeuvre littéraires, les totems littéraires, conjointement, les maîtres ou grands maîtres de la subjectivité s'arrogent tout autant sinon davantage l'espace de la narration, oui, la plume et ses cycles novateurs, toujours imprévisibles affirment plus que jamais leur présence, là, une présence immuable.

La littérature et le destin s'affrontent sans merci, oui, les deux entités se font face, déployant tout l'arsenal de leurs forces et de leurs convictions, déployant toute leur essence, là, dans le plan de la narration. Des matières complémentaires et contradictoires s'affrontent, dans un jeu de miroirs en quelque sorte, des antagonismes succédant à des similitudes. A de fortes analogies. Puis, la matière narrative irradie, oui, l'espace devient transparent, sans que l'on sache si l'une des entités parviendra réellement à prendre l'ascendant...

NOVEMBRE

2018

SANS TITRE XLVII

« La plume du Narrateur se revendique de l'héritage classique occidental, un patrimoine qui prend sa source dans la prosodie des auteurs grecs et latins – Sophocle, Euripide, Jules César... - pour se prolonger à travers la clarté de la langue du XVIIe et du XVIIIe siècles - Prévost, Laclos ... - jusqu'à atteindre la fragmentation féconde du XXe siècle avec Proust, Camus, Robbe-Grillet. Sa langue élabore une œuvre novatrice que l'on peut, déjà, qualifier de néo-classique.

Oui, du XVIIe au XXIe siècle naissant, il n'y a qu'un intervalle que le Narrateur franchit aisément, dans le genre de la nouvelle ».

« Il appartient, de surcroît, au domaine littéraire ».

Oui, bienvenue dans le domaine littéraire.

Je suis le représentant, je suis le digne représentant d'une nouvelle aristocratie littéraire. Oui, la littérature renaît toujours, renaît sans cesse, incarnant la reprise. Encore et toujours.

Illisible, incompréhensible, impubliable, inaccessible... la littérature abstraite, marquée tout d'abord par la présence d'un préfixe privatif, s'octroie comme destin celui de l'art contemporain, qui assure une présence unique dans son espace privé, dans son espace domestique. Les convexités du Narrateur ornent ainsi un certain nombre d'espaces intérieurs, leur ouverture étant sans doute ou probablement prévue pour plus tard, dans un temps indéterminé.

Immarcescible, oui. Immarcescible littérature...

Immarcescibilis.

Maintenant, ce sont des ouvrages de littérature dans une perspective sans fin, des titres multipliés, étirés, des convexités qui dessinent des perspectives parallèles, des convexités qui sont la matière même du monde...

Immarcescibilis, disais-je... comme ces jeunes créatures, ces jeunes pousses qui étudient dans un espace quadrillé... Ces jeunes femmes, ces jeunes et jolies femmes, ces fines protéines demeurent concentrées, en étroit contact ou labeur, semble-t-il, avec la prose du Narrateur, de ce haut squelette vertical qui franchit maintenant les périmètres angulaires délimitant les rangées ainsi que les superficies, remarquant au passage les figures de son propre foutre sur chacun des visages, des minois, sur toutes ces surfaces faciales fraîchement foutrées qui s'impriment avec acuité dans la narration...

DECEMBRE 2018

C'est le superlatif qui s'impose, là, dans toute la narration, cet unique substantif projetant loin, dans un temps immédiat, la lumière de la littérature.

De cette entité singulière à bien des égards, à bien des aspects, une entité dont l'autonomie est totale.

Exponentielle... comme l'extension de la matière.

Des villes ou cités bâties, maintenant, apparaissent plus ou moins dans le champ, dans la perspective, à l'instar des formes narratives qui les célèbrent, à l'instar de ces vastes, immenses, de ces incommensurables architectures narratives qui les consacrent, avant leur propre sacre.

Oui, le sacre de la littérature.

La gloire est la compagne suprême. Immatérielle, elle signifie l'aboutissement du destin dans un couronnement incandescent.

L'arc solaire semble ralentir le temps, après le dernier solstice, oui, il affiche une courbe plastique, ductile, conduisant à une obscurité graduelle qui n'en demeure pas moins soudaine, sinon brutale.

Au commencement du monde apparaît la matière dont s'extrait le verbe pour créer sa propre entité. Depuis, les deux espaces parallèles - matière et littérature - poursuivent leur destin séparément.

L'instinct de la littérature est partout : dans chaque atome, chaque particule, dans chaque cellule.

La vie organique animale se confond avec la matière, avec le décor naturel statique depuis longtemps, simplement érodé, par endroits, par le temps. L'essence du monde ou sa transcendance se situe là, sans doute, dans ce carrefour où s'agrègent la programmation mobile des vies sauvages et la densité de la matière, les pelages faisant corps avec la carapace rocheuse et ses hauteurs stratosphériques, prudemment empruntées. Le métabolisme, qui doit sans cesse se régénérer utilise le support ou la surface, ainsi que les excédents organiques de cette même matière.

L'accélération des particules littéraires, maintenant, accroît la vitesse du temps, tandis que le monde reste statique.

Les ensembles urbains, les grands ensembles urbains deviennent de plus en plus évanescents, cependant que l'étymologie latine surgit et se répand afin de nommer les espaces, les vies organiques, les fragments de matière, de souvenirs, de temps... et d'évoquer la perception du monde...

JANVIER 2019

SANS TITRE XLIX

Dimensionnellement, la perspective est encore plus grande, cette fois-ci.

J'ai l'impression d'être dans un rêve éveillé ou à la sortie de l'obscurité.

La multiplication de la clarté, la conception immaculée du plan, là, dresse une perspective comme hallucinatoire, conduisant mon regard, mon attention oculaire à suivre le double alignement des étoffes hautement suspendues, à l'intérieur desquels un espace vierge occupe l'espace, jusqu'à ce que ma vision atteigne sa propre saturation.

Tout semble étanche, indifférent, tout semble hermétique à toute forme de corruption.

La texture hallucinatoire s'étend et s'étend encore, provoquant une augmentation substantielle de la perspective qui depuis longtemps, déjà, dépasse l'espace de la narration.

Soudainement surgit une pièce de viande sublime, entièrement vêtue, oui, urbainement vêtue, légèrement vêtue, maintenant, dont les galbes suscitent l'usage de lanières en cuir qui pour l'instant glissent sur la peau de satin, maintenues par la main ferme du Narrateur...

Nul ne sait, pour l'instant, nul ne connaît le nombre de faisceaux hypothétiques présents dans la préhension du cuir, non plus que leur direction, en d'autres termes nul ne peut prétendre anticiper la texture de l'interface entre la matière et la peau, sa matérialité, si d'aventure elle doit faire irruption. Pour l'instant, ce qui domine, c'est le glissement, donc, dans une atmosphère d'attente, et peut-être de domination. Mais d'une domination toute consentante.

La jeune pousse augmente, maintenant il n'y a plus qu'à attendre avant d'entreprendre et de prendre ou inversement, avant d'opérer un viol consentant, cependant que sa maman d'avant demeure mûre à point, oui, juste à point. Le regard novice face à l'expérience, le regard expérimenté face au noviciat ... Le rebond d'une croupe toujours aussi bonne face à l'observation de la relève qui absorbe tous les mouvements, tous les sons...

“ Il vous suffit d'ouvrir ou d'entrouvrir les cuisses pour obtenir un peu de savoir... ” dit le Narrateur.

Au sein de Byblos, au sein de l'espace des convexités, un certain nombre de silhouettes sont statiques ou mobiles, parmi lesquelles une jeune, très jeune femme, une prémice de femme dont les jambes croisées ainsi que les mains soutiennent un livre, cependant que le squelette du Narrateur décide d'une halte provisoire, là, non loin d'elle, la fixité de son regard obligeant la demoiselle, au bout d'un instant hautement subjectif, à soutenir le mien, un regard accompagné de la plus éclatante des ambiguïtés...

Les mots que je glisse à son oreille, maintenant - mon souffle et mes lèvres flirtant avec les reliefs de l'organe, ainsi que les ondes de mes cordes vocales - pénètrent directement dans son cortex et engendrent le dressement immédiat, le dressement soudain de son corps qui se dirige vers l'endroit ou périmètre en question.

Mon squelette effectue les derniers pas qui me séparent d'elle, ma stature peut désormais s'approcher de ce que j'appellerais un spectacle privilégié dont le déroulement, donc, a été largement suscité. Mon regard le premier se conforme au tableau mouvant, à cette jolie adolescente lascivement assise dans un large fauteuil, en train de se masturber.

Ses longues jambes talonnées accentuent leur écart en ma présence, tandis que son médium poursuit plus activement que jamais la branlaison de son con, la blancheur écartée de la petite culotte contrastant avec la noirceur d'une pilosité clairsemée.

Saisissant la main libre - un faisceau de longs doigts doux et fermes - je la porte à ma bouche avant de la couvrir de baisers, ce qui manifestement accentue la stimulation de la demoiselle dont le visage clos, maintenant, me regarde.

La loi ? Comment cela, la loi ? Les deux consciences sont bien entendu consentantes...

En témoignent l'accélération ultime de ses phalanges qui s'effacent, sa main se crispant dans la mienne jusqu'à cet ultime frisson qui conduit, enfin, à l'apaisement...

JANVIER 2019

SANS TITRE L

La sobriété de l'arithmétique, ici, affiche toute l'étendue de son esthétique.

Verticalité et horizontalité sont en parfaite dialectique.

Vers quoi la littérature peut-elle s'acheminer, sinon son propre silence ? Accentuant une acuité des sens qui donne une perception étale, une perception achevée du monde ?

L'espace et le temps ne sont que données relatives ou plutôt les parties d'un tout perceptible.

Les fictions, les narrations, les nouvelles sont autant de sentinelles, autant de légions envoyées, déployées, et dont la mission n'est autre que la conquête des esprits, la conquête du monde.

Soudain la voilà, maintenant ou à nouveau, à travers la multiplication comme exponentielle de la cristallisation, à travers le plasma qui impose un cliquetis continu, synonyme de série, une forme géométrique stricte qui envahit tous les espaces de la narration jusqu'à devenir panoramique, son visage statique, son visage hautement urbain projetant ses yeux sur moi, le Narrateur, qui suis au centre...

Longtemps je n'ai inscrit le moindre dialogue.

Longtemps...

Les particules de narration se propagent dans l'espace-temps jusqu'à la contamination.

Quant à cette dame, quant à cette femme qui souhaite sans doute m'interroger, elle semble me regarder avec un certain étonnement, patiné de bienveillance, visiblement. Cependant que j'accueille la douceur et l'épaisseur de son silence - un silence panoramique, donc - je suppose qu'elle juge mon oeuvre en cours comme agénérique, c'est-à-dire indéfinissable. Pourtant, j'ai l'impression ou plutôt la nette impression que la présence d'un suffixe privatif ne reflète pas exactement l'hypothèse qualifiante adéquate ou appropriée susceptible de caractériser la texture de mes narrations. Aussi, sans verser dans une spéculation dont la plasticité conduirait probablement à s'éloigner de la justesse dénominateur recherchée, je pencherais moi-même pour le qualificatif transgénérique.

Oui, transgénérique.

Une fiction dans la fiction ? Une mise en abîme narrative ?

Oui. Pourquoi pas ?

Si j'étais une boisson ou un liquide, je serais évidemment de l'eau. De l'eau à satiété. Avec une préférence pour sa caractéristique gazeuse. Oui, de l'eau gazeuse à basse température.

Quant à la matière, j'aimerais apporter tant de réponses. La roche me convient parfaitement.

Un lieu géographique ? Rimini.

Un moment historique ? Celui créé par ma littérature, bien évidemment.

Le choix de l'animal ouvre aussi de sérieuses problématiques. A bien y réfléchir, je serais sans doute un tigre.

La couleur là aussi apparaît comme une évidence : le blanc. C'est plutôt une valeur, d'ailleurs.

Maintenant, une succession de viols narratifs envahissent la narration. Oui, des viols narratifs commis et commis encore. Des créatures de rêve approchées puis saisies, captées et violées par la narration, dans le plus grand silence, la plus nette quiétude...

Maintenant, une nouvelle pièce de viande concrètement violée, sur laquelle gisent, çà et là, de blancs sédiments dont il est possible d'identifier la source, celle du Narrateur ... A en juger l'attitude de la victime, paisible à l'extrême, il est possible d'avancer que le comportement à cette fin déployé est loin de lui paraître traumatique...

Le phénomène hallucinatoire s'amplifie, c'est du moins l'impression que me confère ma perception, combiné à la réapparition de ces vastes étoffes blanches qui sans conteste avancent le substantif *étendards*, m'indiquant clairement une voie à suivre. La rotation de ma nuque dans leur direction vient déjà d'en apporter la preuve matérielle...

FEVRIER 2019

Stéphane Pucheu

SANS TITRE LI

L'offensive de la narration se poursuit.

Les images ou les icônes se multiplient dans l'espace technologique, les incrustations liquides se succédant comme indéfiniment. Le support papier est présent pour ne pas dire omniprésent, les couvertures se superposant sans cesse, mettant en exergue le visage d'une créature de rêve. Elle semble identique, d'un rectangle l'autre, d'une surface l'autre, à moins qu'il ne s'agisse de créatures à chaque fois différentes, dont les fortes analogies morphologiques sont en quelque sorte regroupées ou mises en relief par des touches cosmétiques retouchées jusqu'à saturation, jusqu'à épuisement de la dernière, de l'ultime possibilité.

Les courbes faciales alternent entre subjectivité ordinaire et subjectivité marquée, cette dernière ralentissant, maintenant, le déplacement et l'amoncellement du support...

L'offensive de la narration se poursuit, oui, elle s'immisce dans les artères des grandes cités ou conurbations, à l'intérieur des éléments, elle s'engouffre partout, absolument partout, captant sur son passage les données dont elle a besoin pour construire l'unique, la seule entité véritablement matérielle.

Le réel.

De révolutions hallucinatoires en révolutions hallucinatoires, la narration avance, oui, ses mutations illimitées en font l'entité suprême. La littérature est plus qu'une discipline, plus qu'un domaine, plus qu'une spécialité. Elle est tout. Elle est totalité.

Elle est... l'être.

Le retour ou la reprise des étendards surgit de l'espace hallucinatoire, ainsi que leur blancheur étale hypnotique dont l'étendue ne cesse d'absorber l'espace de la narration, jusqu'à la rendre plastique, ductile...

La beauté des femmes est l'une des données ontologiques du monde.

La littérature, activité ou discipline aristocratique, viole les consciences en toute liberté, créant conjointement l'espace géographique des rescapés.

Oui, le viol est sans doute son essence.

A l'instar de cette territorialisation séminale qui s'étale, ici, là, maintenant, de manière faciale et intégrale, la métonymie se multipliant au travers de substantifs bien connus tels que gorge, fessier, entrejambe, nuque ou encore chevelure, le débit de la substance prenant appui sur le derme avant de s'étendre plus avant, dans une marque définitive qui déploie simultanément une odeur forte on ne peut plus subjective qui se fixe, elle aussi, sur celle de la silhouette, pour l'absorber définitivement...

MARS 2019

SANS TITRE LII

De nombreuses recherches narratives ont fini par aboutir. Depuis longtemps. Bien longtemps. Cédant la place, déjà, à de nouvelles, qui ne cessent de mettre en avant une mécanique stylistique dont les mutations sont loin, très loin d'être définitives.

Si la jonction entre l'essai et la nouvelle est effective ou efficiente depuis longtemps, maintenant - la dénomination de ce nouveau genre demeurant vacante puisqu'inédite, une dénomination qui sera sans doute comblée à force de spéculations - , la prose ou narration continue sa mue, les directions empruntées étant toutes plus distinctes ou hétéroclites les unes que les autres, des directions toujours prometteuses, souvent, bien souvent fructueuses.

Le Narrateur est fréquemment au centre du mouvement narratif, un narrateur dont la conscience s'efface peu à peu concomitamment à l'avancée des recherches, à leurs évolutions internes, en d'autres mots à la puissance illimitée de la littérature qui finit par tout absorber afin de faire surgir le réel, dans une matière comme analogue à celle du marbre, une matière imposante et intemporelle.

Face au dressement de ces immenses parois, le narrateur se dissout, donc, il se dilue à l'intérieur de la littérature qu'il sert, qu'il soutient.

C'est le concept de dédoublement, en quelque sorte, qui devient matériel, maintenant.

Oui, dédoublement.

Les architectures formelles se dressent de toutes parts, maintenant, imposant des voies, des directions plus ou moins informes qui deviendront, tôt ou tard, concrètes. Matérielles.

La mobilité ou plutôt l'extrême mobilité de leurs contours dessinent la plasticité, la grande plasticité de la narration, synonyme de souplesse, synonyme de changement important, suffisamment important pour s'étirer lui-même sans atteindre de destination mais une précision définitive.

Inscrite dans le temps.

Les chantiers narratifs, donc, sont toujours en cours, constituant la matière principale ou essentielle de la perspective, de ce qui est visible, là, devant et autour, tout autour.

Panoramiquement.

Parmi les éléments possiblement considérés, dans un temps ultérieur, cette femme, cette jolie et jeune créature dont le squelette fait face à celui du Narrateur, une jeune femme dans ses plus simples effets qui attend sans doute les gestes élémentaires et uniques du Narrateur pour les ôter définitivement, afin d'offrir sa nudité totale. La souveraineté de son regard, cependant, évoque tout autant l'hypothèse inverse, dans un vouvoiement continu, permanent, dans un vouvoiement qui perdure jusque dans l'intimité, affirmant une adaptation esthétique qui n'enlève en rien la puissance et le déploiement de l'éros, bien au contraire...

Dans le prisme, dans le faisceau des hypothèses se dilatent les spéculations les plus vastes, complexes et problématiques, qui seront de toute façon génératrices de choix, de mouvements, de décisions, d'intentions... à nouveau porteurs de spéculations nouvelles ou distinctes.

J'aspire à l'érection d'un empire littéraire qui n'avait jamais été, encore, élaboré.

J'aspire à l'Empire.

L'Empire.

Grandes, hautes, vastes, telles sont les formes rectangulaires de la matière qui s'érige encore, fabrications pures de la littérature, preuves intangibles et désormais immuables de son essence, une matière compacte et lisse, une matière qui s'exonère volontiers de toute tentative de dénomination.

Concomitamment, la narration se déplace à une vitesse si grande qu'elle échappe à la mesure humaine et à sa rationalité, à toute mesure.

Déplacement, flux, investigation... absorption, recyclage... érection.

Oui, érection de formes nouvelles, dans une modernité sans cesse augmentée.

Les hallucinations et leurs schémas singuliers apparaissent dès lors, des hallucinations qui donnent plus d'intensité à la lumière qui irrigue la narration, des hallucinations dupliquées et dupliquées encore, enchâssées, dans une mise en abîme sans fin qui signifie sans doute qu'une hallucination chasse l'autre... sans discontinuité.

A l'intérieur de l'une d'entre elles se manifeste la mobilité extrême du désir, le désir extrême ou l'extrême mobilité du désir qui accélère le mouvement de la narration et sa captation de l'espace et du temps, qui multiplie, aussi, les possibilités de choix narratif, de direction, d'aventure du récit.

Du récit de la fiction.

Qui se dirige, maintenant, vers une matière blanche maintes fois évoquée, maintes fois centrale ou cardinale dans la narration, vers ces hautes et larges surfaces ou tissus immaculés qui flottent dans l'espace, dans le plan, là, dessinant, de par leur présence latérale et symétrique, un nouvel espace narratif.

Et par conséquent de nouvelles significations dont l'interprétation demeure ouverte, oui, plus ouverte que jamais, soumise à une broderie narrative qui interviendra en temps opportun...

JUIN 2019

SANS TITRE LIII

Des formes archaïques multiples, vastes et compactes, hétéroclites, annoncent les prémices de leur manifestation, de leur envie sans entrave de se déployer, dans la splendeur et l'étendue de leur ductilité.

L'empire s'étire, ainsi, tout autour, encore et toujours.

D'anciens instincts signalent leur désir d'intrusion dans la narration, au sein de cet espace littéraire qui se confond avec l'espace des possibles, qui braque sans cesse un éclairage puissant, un éclairage dru sur ce que l'on appelle communément la réalité.

Leur magnificence n'a pas de rivale.

- Mademoiselle... aimeriez-vous poser pour moi ?

- Poser...

- Oui. Poser pour moi, dit le Narrateur, dit ma voix figée dans l'espace, là.

Les spéculations, aussi structurées soient-elles, se fissurent ou lézardent de toutes parts pour donner toute latitude, toute liberté à l'interaction, pour libérer les formes archaïques précédemment évoquées, synonyme de vie, synonyme d'évidence, synonyme aussi, sans doute, de libération.

Ou révélation.

La voix de la jolie créature émerge, là, à partir de son squelette, à partir de ce long rectangle dévolu à l'assise, cependant que je reste, que je demeure debout, campé, bien campé, statique, absolument statique, dans une tenue urbaine épaisse comme sur mesure.

Le léger tissu de la partie supérieure fait presque jaillir la blancheur d'un soutien qui enserre deux jolis galbes partiellement dévoilés, tandis que ses mains opèrent des mouvements complémentaires au niveau de l'entrejambe aux lignes laiteuses, terminées par des talons, la première écartant le léger tissu blanc dont le frottement avec les chairs gonflées ou protubérantes dilatent l'attention oculaire, la seconde introduisant ses unités c'est-à-dire ses différentes phalanges à l'intérieur des chairs, dans un mouvement permanent, dans un mouvement varié, dans un ballet gestuel qui produit une brillance exponentielle sur le derme, un aspect qui précède les paroles suivantes :

- Monsieur le Narrateur... il est interdit de coucher avec sa propre fille, dit-elle tout en continuant son doigté. Même si Papa trouve sa fille particulièrement baisable...

C'est alors que j'extrais lentement, très lentement ma verge de mon pantalon, captant la totalité de son attention et accélérant sa branlaison.

Les forces archaïques sont à l'oeuvre. Pleinement.

- Elle est en transe, ma petite Catin chérie. Ma petite pute adorée, dis-je alors paisiblement, de ma voix grave et posée qui provoque, semble-t-il, la clôture de ses paupières, l'éclosion de soupirs... et la longue dissémination de son extase...

Mon infinie turgescence a rendu sa *mollitia* définitivement active.

Conjointement ou simultanément, ou bien encore pendant ce temps, mon engagement illimité pour la matière littéraire va augmentant, oui, je sens une densité sans cesse croissante pour ce matériau vivant qui en appelle à toujours plus d'innovation, à aller plus avant... encore... plus loin ... à l'image de cette jolie, de cette splendide créature qui vient de gagner les régions sans doute les plus lointaines de la métaphysique, et ce, bien évidemment, en empruntant la voie la plus matérielle, la plus concrète.

« Monsieur le Narrateur ? Il est strictement interdit de coucher avec sa propre fille... me dit-elle tout en se doigtant...

Tout onanisme féminin, au bout du compte, est un chef d'oeuvre. A l'instar de l'aube, de l'ascendance du disque, il n'est jamais le même, annonçant le même recommencement du monde, son identique distinction.

Son itérative singularité.

Oui, l'attouchement vénusien relève de l'art.

« Votre cul est une œuvre d'art, Mademoiselle » .

« Consentez que ma main puisse l'appréhender dans sa globalité ».

La croupe de cette femme férue d'une ancienne discipline devenue récemment profession, la croupe de cette praticienne, de cette adepte de la résolution communicationnelle l'est tout autant et, surtout, différemment. Le concept de psychologie qui l'habite n'existe plus depuis longtemps en littérature, son érosion totale a laissé la place à la modernité et à bien d'autres choses en cours qui n'ont pas encore été suffisamment spéculées pour atteindre l'état d'élaboration. Son cul, en revanche, l'est parfaitement, oui, les courbes de ses fessiers ajustés méritent une attention particulière, dont l'issue ne peut être que matérielle.

Je saisis lentement sa taille, délivrant un geste contondant à l'adresse de son logos, et m'empare de sa bouche que j'embrasse goulûment. Simultanément ou presque, je pose ma paume sur sa croupe dans le tissu serré et la malaxe longuement, tandis que ses bras, mécaniquement, enveloppent mes épaules.

« Je vais vous enfiler, ma Grande ».

Ce viol délicat se déroule en toute liberté, là, dans son bureau, ce coït impromptu s'effectue de la plus évidente des façons, mes mains précédant à d'énergiques va-et-vient dans son cul joliment jarreté - un cul qui rebondit à merveille - , le champ panoramique étant comme saturé de convexités ayant toutes trait au caducée doré qui orne l'intérieur, autant d'ouvrages qui sont plus que jamais chassés de la narration, l'empirisme démontrant, une fois de plus, son incomparable puissance, son inégalable influence.

Je me vide les couilles, maintenant, prononçant en mon for intérieur les paroles suivantes :

« Que peut son modeste catéchisme face à la vigueur de l'empirisme ? »

Conjointement, le lancement de l'opus numéro sept est sur le point d'être réalisé, oui, la poursuite de l'Empire, sa suite s'apprête à être matérialisée.

Je caresse encore ses beaux cheveux et lâche les ultimes particules.

Une nouvelle symphonie narrative sera jouée.

Dans un étirement sans fin de l'Empire.

Oui, l'Empire...

JUIN 2019

LIV

SANS TITRE

Il semble que les éléments, du moins certains d'entre eux, soient maîtres de la narration.

Que leur extension, que la mobilité de leur présence confère une géométrie à l'espace et au temps.

Tout semble paisible dans l'espace spéculatif narratif. Dans l'investigation littéraire. Dans la littérature en train de se faire.

La surface, la grande surface, la superficie monumentale de la surface, le gigantisme panoramique de la matière en question fait alors son apparition, un surgissement qui a maintes fois eu lieu, oui, une irruption au nombre comme sans nombre, à la duplication itérative et encore itérative, qui se multiplie et multiplie encore, là, dans la narration, affirmant sans aucun doute une relation symbiotique avec cette dernière à en juger l'absorption en toute quiétude de son attention, de ses intentions, dans un mouvement contraire à la contradiction, dans un mouvement éloigné tout particulièrement d'une potentielle défiance qui s'est déjà manifestée par le passé - un passé devenu lointain, bien lointain, et qui se reforme de loin, de bien loin, dans un souvenir qui accentue la progression de sa netteté ou précision - pour exprimer toute la quintessence d'une étrangeté nouvelle, inédite, la blancheur totale de sa surface immense et segmentée dans un ordre strict donnant toute latitude, maintenant, à une présence et une perspective qui se confondent avec le mouvement narratif lui-même, un mouvement qui manifeste, de surcroît, une admiration ou un étonnement visiblement sans borne pour ce qui transparaît de nouveau, là, au centre de la narration.

La littérature seule me donne un sentiment irradiant de puissance et d'éternité.

Une femme aux longues jambes talonnées, aux jambes comme interminables, comme incommensurables est en train, en quelques mouvements fragmentés, souples et rapides, précis comme le déplacement hasardeux ou contingent de l'air, de retirer le léger tissu blanc en matière naturelle qui ornait jusqu'ici sa toison, l'impact de chaque talon, maintenant, scellant l'intention dont la suite se poursuit avec l'insertion du textile en question à l'intérieur d'une machine cubique blanche au centre de laquelle une forme circulaire transparente autorise la pénétration du champ oculaire, la main, sans doute douce et ferme, permettant à l'amas blanc parfumé naturellement de choir dans un espace vaste, vacant, où il demeure le seul vestige vestimentaire.

La littérature est la discipline intellectuelle qui requiert l'ascèse suprême, la plus aride, la plus nette, la plus irréprochable. Oui, une ascèse sans faille. De son efficacité émerge la matière littéraire dans toute sa splendeur et démesure.

Une grande, une immense baie vitrée s'impose dans le champ panoramique de la narration, un rectangle de verre épais à peine ou partiellement ouvert, cet autre rectangle aspirant indolemment, vers l'extérieur, le mince tissu transparent partiellement qui recouvre la verticalité intérieure, du sol au plafond, cependant que l'air circule grâce à la création d'un appel, grâce à l'ouverture partielle de l'espace domestique, de l'autre côté du périmètre en question.

Les étendards flottent, maintenant, dans un mouvement lent, si lent qu'il est impossible de déterminer la provenance précise du vent, la chaleur ou haute température étant peut-être, à elle seule, la source de cette infime ou infinitésimale oscillation...

L'air ou courant d'air, c'est le rythme, le souffle de la narration, le mouvement des particules élémentaires, leur débit, c'est le mouvement même de la narration. Sa mobilité est permanente à l'intérieur des espaces domestiques dont la vie organique est statique, des espaces totalement investis par la puissance calorifique du disque désormais installée, chaque mètre, décimètre ou centimètre carré étant marqué du sceau de la chaleur, l'alternance incessante entre clarté et obscurité proscrivant tout véritable dégagement ou désabsorbement.

Le temps semble suspendu, absent provisoirement, un temps qui donne entière latitude à l'espace et ses éléments. Qui prennent davantage de place dans la narration.

Une place ou un espace... illimité.

JUILLET 2019

SANS TITRE LV

La narration est ses formes sans cesse nouvelles ou inédites continuent de progresser dans une arithmétique sans doute conséquente, dont elle se détache cependant, à mesure que la reprise impose un rythme permanent, puissant, comme hors du temps.

Oui, la littérature est hors du temps.

Et son flux narratif absorbe toutes les données humaines, ainsi que les ruines du monde. Elle s'érige sur les ruines qui s'exonèrent, au bout du compte, de tout complément de nom.

L'intérêt du sexe, l'intérêt du coït réside dans l'accès brutal à la métaphysique, un accès ô combien provisoire, qui ne demande qu'à se répéter : mieux, se reprendre. Pendant ce temps, simultanément ou conjointement - concomitamment en somme - , la spéculation littéraire poursuit son cursus, continue d'oeuvrer à plein régime.

Le monde et le flux narratif sont les deux principales entités, interdépendantes, qui s'affrontent dans un combat inégal puisque la littérature ressort toujours victorieuse. Cette lutte sans merci peut paraître fratricide à bien des égards, une lutte qui dans tous les cas est assurément porteuse de sens.

Si la narration semble avoir chassé le dialogue, c'est sans doute ou probablement pour un motif ontologique évident : l'essence de la littérature n'est autre que le silence.

Le silence et son achèvement.

Le putsch littéraire n'est pas une prise de pouvoir mais l'accomplissement du destin, celui de nouvelles formes narratives.

L'itération des régions corporelles, maintenant, le retour ou la reprise des métonymies impose son irradiation, là, dans le plan, dans le panorama de la narration.

Avec en premier lieu ces torses d'airain, entourés de métal, des torses au talon compensé qui font avancer une silhouette franche et décidée, une enveloppe tout de féminin organique. L'encorbellement immaculé fait suite, ensuite, à ce qui vient d'être énoncé, enserrant deux masses coniques dont la provocation naturelle c'est-à-dire ontologique, surgit brutalement dans le flux de la narration.

Une croupe jarretée, maintenant, s'arroge le primat de la narration, avec sa densité inouïe pour ne pas dire scandaleuse, qui défie la perfection elle-même, et que la créature en question semble signifier de par la pose de ses mains sur les hanches et l'assurance d'un profil à peine provocateur...

Comment, dans ces conditions, poursuivre sereinement la narration ?

La littérature n'a de sens que dans le scandale.

Et le bien et le mal traversent sans cesse la littérature.

Dans une dialectique indispensable à l'élaboration de formes narratives toujours en mutation.

Des formes narratives, ainsi, qui assurent la suprématie définitive de la littérature sur le monde ...

AOÛT 2019

Transmission, ruine... étendard... trois mots-clefs, trois substantifs qui font lentement irruption, en ce début de narration, des termes sans doute à l'origine de nouvelles fondations narratives, hormis s'il s'agit d'indices mémoriels ou de surgissements lexicaux inédits qui, de toutes les façons, serviront au flux narratif en devenir...

Déjà, cependant, se matérialise l'effacement comme instantané des deux premiers, accordant mécaniquement, dans une logique implacable et fluide, le primat pour ne pas dire la suprématie au troisième terme dont la narration se rappelle à son bon souvenir, cette nouvelle convocation s'annonçant particulièrement étendue.

L'étendard, de par sa surface et peut-être aussi son historique narratif s'adjuge ainsi la totalité de la narration, provoquant un nouveau développement synonyme d'éclatante polarisation. Dès lors, ce qui apparaît a trait à l'amplitude, à la démesure d'une extension à peine commencée et qui annonce de longs flottements, des mouvements de tissus plus étendus que jamais, qui absorbent le temps ainsi que tout l'espace de la narration. La surface sans limite d'une blancheur immaculée déploie sa suspension dans un espace de plus en plus occupé, oui, la texture comme sans nom ou générique de la matière ou du tissu révèle l'étendue de sa géométrie constamment modifiée par le vent, une masse d'air si peu puissante qu'il est presque possible de suivre, à l'œil nu, le déroulement de l'étoffe et ses variations dans l'espace, constatant l'envahissement progressif et inexorable de la perspective elle-même, dont le champ ou la profondeur se confond rapidement avec la multiplication de la géométrie mobile, de la découpe de l'étoffe si présente qu'elle exclut de la perspective toute référence, aussi fugitive soit-elle, à la structure de son support, aux différents matériaux nécessaires à son maintien, à ses multiples et innombrables fixations.

La perspective elle-même, ainsi, se mue en étendard, oui, elle se mue en étoffe blanche, lactée, et ses lents mouvements, permanents, ajoutent de l'épaisseur au silence initial pour lui donner, de manière définitive semble-t-il, une dimension nouvelle, oui, une dimension qui dépasse le concept même d'omniscience...

TITRE LVII

SANS

Dans l'espace-temps vierge de tout élément, dans l'espace vierge de la narration, surgit peu à peu l'étendue sans limite des ruines.

Leurs formes sont imprécises ou informes, oui, leurs formes sont génériques, l'identité initiale des fondations étant sans importance.

Sans la moindre importance.

Ce qui apparaît, donc, ce qui se distingue dans toute sa matérialité, c'est un panorama de ruines dont la profondeur, maintenant, impose une perspective sans fin qui multiplie les différents niveaux encore intacts, des niveaux disparates, sans cesse, hormis peut-être leur clarté ou blancheur fanée, surface patinée par le temps et sans doute les invisibles éléments qui circulent dans l'air, là, maintenant, et ce, depuis probablement longtemps.

Les ruines sont bel et bien là, plus étincelantes que jamais, plus matérielles que jamais, plus étendues.

Plus compactes dans leur statique qui semble immuable.

Et qui se réfractent à l'intérieur de l'iris, à l'intérieur de la rétine, avant de contaminer entièrement ou totalement le regard ou champ oculaire.

Ce qui se succède ou superpose, maintenant, c'est un horizon nouveau, absolument nouveau. La mobilité permanente vient de reléguer la statique, une mobilité ondulatoire dont les éléments, hétéroclites, produisent un contraste étonnamment ou étrangement harmonieux ou homogène. Oui, la vie organique et ses métonymies s'étendent sur toute la longueur d'une largeur, maintenant, saturée. Et qui s'agrandit, à l'instar du tout, de la totalité que l'on appelle, sans doute par commodité, l'univers.

La masse volumineuse, blanche elle aussi, emplit totalement les deux paramètres que sont largeur et longueur, dans une dilatation accrue par la durée, par le temps. Selon le rythme des

pas, l'immense masse mobile dessine ses propres ondulations qui détachent quelques éléments principaux, parmi lesquels les cornes et les protéines. Oui, les cornes et la viande.

Viandes à cornes.

Capra aegagrus hircus.

Viandes aux couvertures épaisses et aux crânes recouverts de segments oblongs, mâles et femelles regroupés, harde compacte et mobile, blanche, qui traverse l'espace, lentement, régulièrement, qui le transperce de sa présence massive, de son ontologie organique, aussi matérielle sinon davantage que celle des ruines, oui, la progression de ces viandes à cornes semble se diriger vers une direction idyllique c'est-à-dire pragmatique, une destination sans nom, leur mouvement dans l'espace, là, étant essentiel, parmi les divers éléments qui le constituent, un mouvement qui décroît maintenant, lentement, progressivement, provoquant alors la désagrégation de l'immense masse blanche initialement agrégée.

Le segment vert, maintenant, un segment dru, dressé, vital, est appréhendé par l'odorat et l'ouverture des mâchoires qui sectionnent sa longueur dans une évidence dont la mécanique s'orne d'une certaine appétence. Le regroupement des fibres est arraché dans une itération continue, tandis que les cartilages terminaux demeurent quelque peu mobiles, à la recherche de la meilleure substance, ici et maintenant.

Oui, ici.

Et maintenant.

Tandis que le segment vert continue d'être sectionné, désépaississant le sol çà et là, tandis que les cornes s'élèvent et s'abaissent sans cesse, surgissent les divers miroirs de forces archaïques, de spéculations archaïques à l'intérieur desquels se glisse la narration, dévoilant alors d'étranges interstices, du moins en apparence, des intervalles ou rêves et décors ancestraux prennent forme, deviennent matériels, où le consentement issu d'une même source généalogique confie volontiers sa décision au destin, la profanation de l'origine du monde s'effectuant alors dans la plus grande simplicité pour ne pas dire évidence, cependant que les prémices d'une jeune femme, la vertu de la vierge se dirige vers le scorpion, son mentor, afin de quitter la première peau et d'opérer un glissement lexical, le substantif femme se substituant à la petite fille en train de regarder sa jeunesse s'éloigner d'un avenir annoncé brutalement. Et rapidement.

C'est un clair-obscur lointain qui s'exprime ainsi, qui s'impose au sein de la narration, au sein de ruines qui réaffirment leurs extensions, là, dans la totalité du paysage narratif...

788

OCTOBRE 2019

SANS TITRE LVIII

L'hyper-mobilité du désir - mais ne faudrait-il pas user ou inventer un nouveau préfixe ? - défie plus que jamais les possibilités de la narration.

Sa capacité de captation et d'élaboration.

Même si depuis quelques instants - et probablement plus encore - l'incipit vient de se développer et continue son flux, pour un temps qui demeure en suspension ou indéterminé.

D'un support l'autre, d'un domaine l'autre, oui, d'un élément organique l'autre, d'une spéculation l'autre ...

D'une créature l'autre...

Les visages et les squelettes se multiplient et se démultiplient au cours d'une même journée, oui, c'est ce qu'il me semble, un nombre comme sans nombre de masses capillaires plus distinctes et subjectives les unes que les autres, convoitises de la narration ou du narrateur, je ne sais pas, je ne sais plus très exactement, défilé incessant sans cesse attirant provoqué peut-être, après tout, par la narration elle-même.

Et elle seule.

La scission de l'espace réfrigérant, maintenant, laisse apparaître le contenant transparent à l'intérieur duquel se trouve l'élément vital, l'élément transparent, la masse blanche statique au sein de laquelle sont en attente un certain nombre de denrées nécessitant une basse température vient de s'ouvrir, ainsi, tandis que la main du Narrateur maintient en son sein le contenant en question dont la température extérieure indique, déjà, un contraste substantiel avec la température ambiante, ainsi que celle du corps, une température visible de par la condensation qui recouvre la surface du contenant, sans pour autant rendre invisible l'eau qui stagne à l'intérieur.

Maintenant, la température de l'élément vital, du liquide transparent s'avère suffisamment basse pour rafraîchir le palais ainsi que les entrailles, sans excès cependant pour ne pas créer un contraste thermique déséquilibré, eu égard notamment à la relative douceur de l'extérieur qui est en quelque sorte le pendant de celle du liquide transparent que je peux absorber directement, en plusieurs et successives gorgées, un avers et revers qui remet en question les initiales données, les préalables sensations.

Comme si le reflet du mercure, à travers son inscription temporelle ou saisonnière, s'était dissout...

La conversation littéraire se poursuit, ici, en toute liberté, à partir d'une préparation qui devient fluide, maintenant, faite de développements et de digressions, d'accords et de dissensions, par le biais de vecteurs sexuellement opposés, la question au féminin interrogeant la réponse au masculin, la réponse du Narrateur en train d'écrire ces quelques lignes, même si l'identité de la narration s'exonère de la moindre importance, la voix de la littérature, sans doute, demeurant la source la plus sûre et la plus respectable. La conversation littéraire se poursuit, donc, dans un travail ou trepalium qui s'accomplit au fil du temps et de l'écoulement de chronos, les voix donnant toute latitude à l'expansion de la matière cognitive, à la perception, à la sensation...

Car c'est bien l'interaction qui fait le monde.

Les grains de voix emplissent le silence et lui offrent des interstices nouveaux.

La conversation littéraire se poursuit, ainsi, dans un otium qui n'en finit pas, dans un monde en suspension qui devient peu à peu l'absolu matériel.

Qui devient le réel.

Car l'otium littéraire est bien l'otium suprême.

Et les glissements narratifs ne cessent d'être incessants, les glissements narratifs s'opèrent progressivement, de manière presque immatérielle, tels des sauriens obéissant à de soudains réflexes ou à de pures idiosyncraties, peut-être dues à un changement d'ombre et de lumière, à moins que la distinction de leurs trajectoires ne soit le strict reflet de la programmation de leur organisme. D'une conscience narrative l'autre, d'un sujet l'autre, d'un prétexte l'autre... Telle l'éjection du disque qui s'élève rapidement à partir en quelque sorte du néant, puis, au bout d'un certain temps, après un long glissement spatio-temporel, se désagrège derrière la ligne d'horizon, dans un éclatement de couleurs ou de tons qui cèdent la place, rapidement, à la nuit.

Les glissements narratifs sont des reflets, les glissements narratifs sont des éclats de lumière, des clairs-obscur itératifs.

Le temps martial est là, maintenant, tel un heaume à travers lequel perce le jour, ainsi que la narration. Un temps dont le rôle est de tout mettre en ordre, tout le temps.

Les ruines et les étendards se liguent maintenant, semble-t-il, pour remplir totalement la narration, lui donner une pleine intensité, une épaisseur sans borne. Oui, les étendues immenses de matériaux génériques ou hybrides, de matériaux hétéroclites sont traversés par l'étoffe blanche et sa grande, et sa surface déployée dont les flottements, aussi lents soient-ils, dessinent des directions sans cesse distinctes qui sont autant de superficies suggérées, indiquées, investies.

La perspective des ruines s'étend, lentement, oui, elle avance sa profondeur,

conduisant le regard à se diriger toujours plus avant dans une ligne souvent linéaire, parfois sinueuse, qui étend, étend toujours la masse aux diverses strates, qui se profile, latéralement, une masse parfois occupée par l'étoffe blanche au sein d'espaces vierges qui ont sans doute été épargnés, des espaces qui redonnent toute latitude à l'expansion de l'étoffe blanche dont les flottements, de part et d'autre, démontrent une présence dense, panoramique, une présence omnisciente.

Nullement question de suprématie entre les deux éléments qui occupent entièrement la narration, mais une acuité grandissante de chacun, oui, une acuité sans doute exponentielle du concept de ruine, et une acuité non moins exponentielle du concept d'étoffe ou d'étendard dans une ampleur commune qui ne fait qu'épaissir la narration elle-même.

C'est dans ce décor, un décor sobre ou baroque, oui, c'est dans ce décor que le surgissement du Narrateur introduit sa matérialité, une apparition calme, paisible, statique ou presque, les rares mouvements de nos squelettes signifiant l'avancée évidente et rectiligne vers un lieu sans nom, vers ce qui s'apparente, probablement, à une architecture blanche encore debout, oui, une architecture à plusieurs étages ou plusieurs niveaux qui semble tout droit sortie d'un fantasme.

Ecu, louis, sesterces ...

Valeur fiduciaire, oui, haute valeur fiduciaire...

J'aime les chiffres romains

J'aime les vestiges

J'aime les signalements en italique.

J'aime la texture antique ou l'antique texture

J'aime regarder les étudiantes en train de travailler au sein d'établissements d'enseignement supérieur de facture ancienne ou classique, j'aime les voir changer de posture telles des lolitas harassées par la spéculation intellectuelle

J'aime leur courtoisie, leurs éclats de rire, sonorité d'un éros à découvert...

Le chasseur de prime a bientôt rejoint le lieu en question, l'unique lieu, peut-être, de la narration. L'argent coule à verse, dedans, tandis que dehors s'étend le même décor. Oui, l'argent coule à flot...

La couleur du destin s'affiche ostensiblement, oui, elle prend ou revêt une apparence monétaire.

Mes yeux laquent la surface de l'édifice, maintenant, tandis que mon squelette attend.

Son dû.

- Monsieur le Narrateur ? Donnez-moi du travail. Oui, faites-moi travailler...

- Encore ?

- Oui, encore... mon brigand. Vous n'êtes pas mon prince charmant. Vous êtes mon brigand. Avec un "b" majuscule. "B" comme ... bouche, dit-elle en extension.

- Volontiers, petite souillon. Ma petite souillon. Et tu es suffisamment mûre pour passer à la casserole, comme l'on dit familièrement.

- Cela veut-il dire que vous allez me violer, monsieur le Narrateur ?

Je souris à ses yeux, à son regard qui sans doute reflète cette requête.

La condensation sur le contenant, maintenant, est à peine visible, ce qui indique une longue station à température ambiante.

N'est-ce pas un roman que je suis en train d'écrire ? Une nouvelle sorte de roman ?

Un roman d'un genre nouveau ?

Gemme...

OCTOBRE 2019

SANS TITRE LIX

C'est le conflit entre la volonté d'un titre et l'absence de titre qui domine, ici, en ce début d'incipit.

La force de cette contradiction, la puissance de cet antagonisme... n'est-ce pas le moteur même de la littérature abstraite ? De la littérature du Narrateur ?

Les substantifs *ruines* et *filles* éclairent de toute leur dimension la narration, maintenant, dépassant la simple analogie phonétique pour potentiellement signifier un monde à construire, un monde à venir. Un profil bustal s'arroe aussitôt, successivement, tout l'espace de la narration, oui, le profil d'une femme, d'une jeune femme verticale insérée dans une large et complexe ergonomie qui peu à peu dessine ou dévoile les caractéristiques d'un espace de transaction, d'un espace commercial, d'un espace de restauration. Les formes de cet espace sont ordonnées tout en étant ouvertes, fortement ouvertes, même, par ailleurs traversées par un certain nombre de couleurs facilement assimilables au substantif harmonie. Une fluidité évidente se dégage de l'ensemble, dominé sans doute par l'aspect quasi conique du buste, un buste - tandis que le cortex ordonne les rares gestes - statique.

Je me souviens, soudainement, de cette assertion née d'une réaction aphoristique, à propos du livre "Le Narrateur" :

" Le plus simple dans sa richesse, le plus complexe dans sa simplicité " .

Quant à moi, je me contente d'avancer la conviction suivante :

" Je lis pour comprendre l'espèce humaine. J'écris pour apporter mes propres réponses ".

“ Bâtir un empire à partir d'une écriture scanner qui pose les fondements de la littérature abstraite” .

Le monde n'est-il pas à faire, sans cesse ?

La narration connaît une certaine tension, maintenant, avec la matérialisation d'une séquence comme surgie de frimas fantasmatiques, à moins qu'il ne s'agisse de souvenirs, ou bien encore d'une performance digne d'une oeuvre d'art. Le cliché ou stéréotype apparaît dans toute sa netteté ou démesure, oui, avec au centre de la narration toujours la même créature : une dame ou maman d'âge médian dont les dessous chics dévoilent conjointement une aisance matérielle et une envie irrépressible de s'offrir et de provoquer, tandis que ses différents ornements - bagues, collier, boucle ainsi que pendentif en croix - attestent de son statut d'objet par l'institution du mariage, et de créature volontiers docile par le signe religieux, une jolie maman de bonne éducation, donc, qui s'offre à un jeune homme dont le désir est sans doute décuplé par les postures plus maternelles les unes que les autres de cette dame qui a le don de s'offrir comme une putain. Le foutre du jeune homme gicle sur la bouche de Maman, avant de s'étendre sur la gorge, les lèvres fardées avalant ensuite les ultimes résidus avec un soupir de gourmandise...

“ Bâtir un empire sous le sceau de l'abstraction littéraire par le biais d'une écriture scanner
” .

Le balayage panoramique me projette instantanément vers une contrée giboyeuse où je n'ai plus qu'à laisser mon instinct se déployer, la tension de la narration s'accroissant encore jusqu'à gagner une certaine et saine agressivité.

La patine du temps, ici, impose des squelettes féminins de différentes sortes, de jeunes viandes fermes et bondissantes, d'anciennes viandes souples et onctueuses qui sont la plupart du temps leurs ascendantes. La convergence des proies, voilà une possible scène, oui, fortement envisageable, même, une séquence dont la matérialisation, dans un futur proche pour ne pas dire imminent, se fait de plus en plus sentir.

“ Destin du doute “, “ Destin du style “ ... des titres possibles ou probables se détachent sans effort, désormais, afin peut-être d'annoncer quelque chose de l'ordre de la fiction, de la philosophie, du roman, ou de tout cela à la fois.

Ne plus être tourné vers l'extérieur signifie la conquête future de celui-ci, considéré comme un espace vierge, par la narration.

Pendant ce temps, tout au long de cette narrative spéculation, une nouvelle Maman plus bandante encore que les précédentes se fait allègrement trusser par de jeunes hommes momentanément liés, dont les verges liment successivement ou en relais - des queues se relayant - , d'après leur propre initiative ou bien selon la suggestion ou plutôt injonction de la dame qui s'approprie, maintenant, la totalité des membres grâce à une polyvalence corporelle défiant tout excès de gourmandise...

DECEMBRE 2019

SANS TITRE LX

La narration ouverte atteint un nombre de décades conséquent, maintenant, matérialisé par deux chiffres aux segments solides, renforcés par deux délimitations strictement parallèles.

La perfection de l'angle et la rectitude de la croix sont rigoureusement liées.

Cette dernière se dégage de l'incipit pour évoquer un temple ou néo-temple d'architecture classique où l'on retrouve, par analogie, les mêmes concepts d'ordre, de rigueur, de découpe. De segmentation.

A l'intérieur, un vaste périmètre central se trouve partiellement baigné de lumière, cependant que de hautes masses verticales et circulaires jouxtent les parties latérales sur une longue distance ou perspective, à l'intérieur desquelles, dans un jeu de renforcement symétrique, apparaissent des salles ouvertes lumineuses de par la forme ovoïde et statique des flammes dont l'itération ou le dédoublement permanent accentue la dimension du sanctuaire.

Sa verticalité est telle que l'absorption des mosaïques comme sans nombre ainsi que la multiplicité de leur éclairage échappe à toute tentative d'appréhension oculaire, le seul élément tangible demeurant dans la forme terminale des cieux qui s'apparente, très certainement, à un dôme. En face, dans l'alignement, dans l'espace linéaire qui paraît croître à mesure qu'il est absorbé, s'affirme la forme de la croix, la forme cruciforme, une forme immaculée de plusieurs mètres de hauteur, de plusieurs mètres de largeur, de diamètre, au sein de la vaste paroi terminale qui prend une distinction, et par surcroît une dimension particulières. De larges étoffes impériales, maintenant, drapent la surface rectangulaire d'un marbre massif, d'un marbre recouvrant, invisible, la forme ou la présence de la croix s'y inscrivant en nombre, de manière totale, de manière impériale.

Oui, impériale...

Dans ce dédale sans cesse segmenté, dans cette découpe spatiale nouvelle, c'est l'avvers de blanc qui domine, d'un périmètre l'autre, c'est la lumière totale de l'obscurité qui habite les

différentes formes géométriques ainsi que leurs dimensions, oui, c'est le noir qui s'étale, d'une pièce l'autre, d'une oeuvre l'autre, dans un mouvement continu qui conduit le squelette à se mouvoir naturellement d'un espace l'autre, tandis que la vision appréhende et remarque les changements de tons, des modifications intrinsèques à la matière, d'autant plus mobiles que la lumière du jour change d'angle, d'intensité, de tonalité.

Ce labyrinthe de la modernité, maintenant, impose un immense rectangle noir le long duquel il est possible de se mouvoir en toute linéarité, tandis que l'oeil juge la variété des épaisseurs, l'étirement de la longueur, la densité de la couleur...

Qui est de fait une valeur.

La densité d'un noir qui varie d'un instant à l'autre, tout en étant fixe depuis longtemps, si longtemps semble-t-il, et multiplié à l'infini comme précédemment évoqué...

Le style, c'est l'infinie possibilité des combinaisons lexicales traversées par le vécu.

C'est aussi le surgissement d'une ergonomie, l'apparition ou plutôt l'irruption d'une polygéométrie autour de cette femme, autour de cette dame, qui accroît la contingence du viol ou sa forte, très forte probabilité. La matière autour du squelette statique ou mobile donne envie de consentir à la force : pénétration du champ de l'ergonomie, prise ou possession de cette dame qui incarne le butin.

Dans le même élan, ce sont des textes, des fictions, des narrations qui surgissent, dont la propagande est tout entière contenue, à y regarder de près. L'empire, le don et l'exégèse sont étroitement construits, en un seul et unique matériau qui exprime une vision subjective du monde. L'aboutissement de l'oeuvre littéraire est un achèvement pour rien ou plutôt pour elle-même et elle seule. Sans doute la plus belle des victoires, la victoire suprême...

Maintenant, c'est une architecture pleine à ciel ouvert, une architecture aux statues sans nombre d'essence païenne qui entoure une autre architecture pleine de forme rectangulaire et de facture classique, sur laquelle sont inscrites des phrases latines qui sont le condensé, sans doute, de l'essence cruciforme de l'esprit devant lequel une esplanade monumentale étale sa perspective.

La littérature est plus vivante que jamais...

JANVIER 2020

